3,50 € *Première édition.* N° 13388 SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 JUILLET 2024 www.liberation.fr

Libération



LE BUG DE L'AN 2024

Aéroports, hôpitaux, médias, places financières… La panne informatique due à un logiciel antivirus a, depuis vendredi, des répercussions mondiales illustrant notre dépendance à la technologie et notre vulnérabilité.

PAGES 2-7



ROGER-VIOLLET

Drôle d'été pour une rencontre Barbara et son public

CAHIER CENTRAL, 8 PAGES

Gouvernement Macron pas pressé de trancher

PAGES 10-11



MARIE ROUGE

Artistes drag Plus visibles, pas moins attaqués

PAGES 20-21

M 00175 - 720 - F: 3,50 €

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie 2,50 €, Allemagne 4,50 €, Andorre 4,50 €, Belgique 3,70 €, Canada 7,40 $, DOM 4,30 €, Espagne 4,50 €, Etats-Unis 8,00 $, Grande-Bretagne 3,50 £, Grèce 4,50 €, Italie 4,50 €, Liban 11000 LBP, Luxembourg 3,70 €, Maroc 45 Dh, Pays-Bas 4,30 €, Portugal (continental) 4,50 €, Suisse 5,20 FS, Suisse alémanique 5,20 FS, Tunisie 10,50 DT, Zone CFA 3500 CFA.

ÉDITORIAL

Par
LAUREN PROVOST

Dépendance

Un écran bleu. Un smiley triste. Et un message d'erreur. Voici ce que des machines du monde entier tournant sous Windows ont affiché ce vendredi. Cet écran bleu s'appelle le *Blue Screen Of Death*. L'écran bleu de la mort. Il n'a jamais aussi bien porté son nom que le jour où il a été au cœur de la plus grosse panne informatique de l'histoire. De l'Australie aux Etats-Unis, en passant par l'Espagne, les Pays-Bas ou la France, une panne massive a touché les appareils utilisant le système d'exploitation de Microsoft. La cause: une défaillance du système de protection Falcon Sensor de CrowdStrike, dans sa version destinée au système d'exploitation du géant américain. Les conséquences: innombrables. Du fonctionnement des aéroports jusqu'aux banques et Bourses mondiales en passant par les activités du Comité d'organisation des JO de Paris ou les lignes d'appels d'urgences du 911 en Alaska. De quoi apporter de l'eau au moulin de ceux qui croyaient fort au bug de l'an 2000 comme à ceux qui redoutent une fin du monde qui débuterait par une coupure internet, une cyberattaque ou un bug informatique. Adorées par la fiction, ces dystopies semblent aujourd'hui hautement probables. La panne de vendredi est peut-être inédite par son ampleur mais il faut s'attendre à ce que d'autres «bugs» ou piratages nous paralysent. De plus en plus fréquemment. De plus en plus fortement. La faute aux services dématérialisés et à notre dépendance grandissante aux géants du numérique. Cet épisode est l'occasion de réaliser que nos activités technologiques sont entre les mains d'un tout petit nombre. Des systèmes d'exploitations des machines aux infrastructures cloud, les acteurs sont les mêmes: Google, Amazon, Microsoft ou encore Apple. Et Microsoft, qui opère en France depuis 1983, y étend un peu plus encore ses activités: en mai, le géant américain a annoncé quatre milliards d'investissements pour y développer ses infrastructures dans l'IA et le cloud. *«Lorsque l'Amérique éternue, le monde s'enrhume»* était le proverbe du siècle dernier, dit-on. Dans ce domaine, il est plus que jamais d'actualité. ◆

La panne mondiale crève l'écran

Hôpitaux, aéroports, banques, supermarchés, médias et jusqu'au comité d'organisation des Jeux olympiques… Une mise à jour défectueuse d'un logiciel de sécurité a semé la pagaille dans moult systèmes informatiques de la planète vendredi. Récit d'une journée chaotique.

Par
LÉONARD CASSETTE

Des «écrans bleus de la mort» tout autour du globe: une panne technique a frappé vendredi les systèmes informatiques de nombreuses entreprises utilisant le célèbre système d'exploitation Windows de Microsoft. Au fil de la matinée, des médias, aéroports, compagnies aériennes, banques, chaînes de supermarché, hôpitaux, places boursières ou encore le comité d'organisation des JO ont annoncé que leurs activités étaient perturbées. En cause: une mise à jour défectueuse d'un logiciel de cybersécurité du fournisseur CrowdStrike – très utilisé sur les ordinateurs et serveurs tournant sous Windows. De quoi empêcher les appareils de démarrer et mettre à mal des pans entiers de l'économie ou des services publics à travers le monde. *Libération* vous raconte cette journée qui a fait suer bien des services informatiques et mis en lumière la dépendance toujours plus forte aux outils numériques.

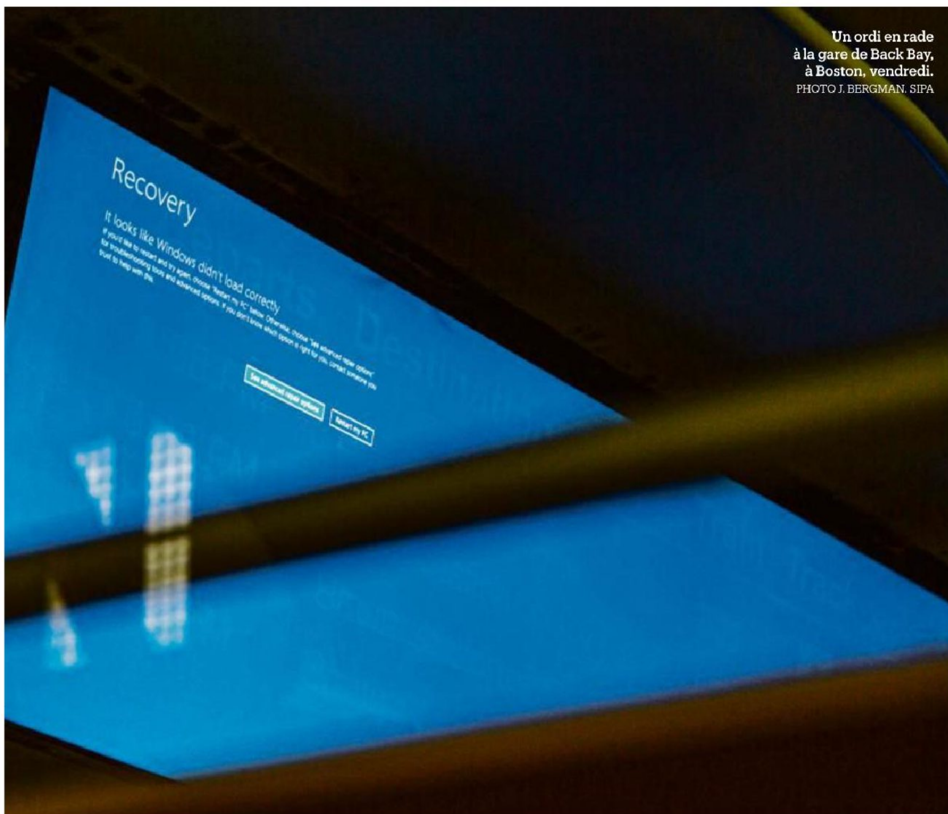
6h49

Que se passe-t-il? En France, plusieurs chaînes de télévision font face à *«un problème technique»* non identifié. Les groupes TF1 et Canal+ sont affectés. Sur LCI, l'affichage change soudainement lors de l'émission *les Matins*: deux images se superposent en plein direct. *«On me dit à l'oreillette qu'il faut interrompre l'antenne […] problème technique majeur semble-t-il ce matin»*, lâche l'animateur Bernard Poirette. *Bonjour!*, la matinale de TF1, a, elle, démarré avec quinze minutes de retard, sans générique et sans cartes météo.

8h27

La télévision australienne ABC annonce subir un problème *«majeur»*. L'alerte est lancée: la panne touche le plus gros aéroport du pays, à Sydney. De longues files d'attente de passagers se créent.
Au fil de la matinée, dans le reste du monde, les déclarations dans le secteur des transports s'enchaînent, notamment dans l'aérien. Les aéroports internationaux de Zurich, Berlin, Amsterdam et tous ceux d'Espagne déclarent être touchés. Les passagers sont parfois enregistrés à la main quand les vols ne sont tout simplement pas annulés. Plusieurs compagnies sont dans la panade: Delta, United, American Airlines, Air France, Ryanair, Transavia… Les perturbations s'avéreront *«limitées»* dans l'aérien français, selon le ministre des Transports, Patrice Vergriete.
«Ils nous ont dit que c'était un problème logiciel, mais ce n'est qu'en allant sur Twitter [actuellement X, ndlr] *que j'ai vu que c'était un problème général»*, raconte à *Libé* Andréa, un étudiant de 20 ans bloqué deux heures durant dans son avion qui se trouvait en escale à Naples, à l'occasion d'un vol Bruxelles-Palerme.





Un ordi en rade à la gare de Back Bay, à Boston, vendredi. PHOTO J. BERGMAN. SIPA

9h09
Au Royaume-Uni, les médecins généralistes n'ont plus accès aux informations médicales de leurs patients et ne peuvent plus prendre de rendez-vous. Aux Pays-Bas, ce sont plusieurs hôpitaux qui sont touchés par la panne. Au moins un service d'urgences ferme et des opérations sont reportées.

9h52
Microsoft sort du silence et déclare sur X (ex-Twitter) prendre des *«mesures d'atténuation»*. Le géant pointe un problème sur des *«applications et services Microsoft 365»*, et explique que les utilisateurs peuvent être *«dans l'incapacité»* d'y accéder. Plusieurs Internautes commencent, eux, à soupçonner le système de cybersécurité CrowdStrike d'être en cause.

10h16
Le monde de la finance est touché. A l'ouverture de la Bourse de Londres, le FTSE 100, son principal indice, n'affiche pas de variation. La plupart des marchés boursiers évoluent dans le rouge. L'action CrowdStrike chute de près de 17 % dans les échanges précédant l'ouverture de Wall Street, celle de Microsoft 2,5%. Selon Oleg Gorokhovsky, fondateur de la banque en ligne ukrainienne Mono- **Suite page 4**

Microsoft, plus c'est gros plus ça couac

Si la responsabilité du géant américain dans la panne mondiale semble écartée, l'incident s'ajoute à une longue liste de bugs et interroge sur les limites d'une multinationale devenue ultradominante.

La mort a une couleur: le bleu. Du moins, chez Microsoft. Dès le 20 avril 1998, le présage était là. A cette époque, l'entreprise de logiciels s'est imposée depuis quelques années déjà dans le secteur des systèmes d'exploitation. La main sur le menton, le fondateur, Bill Gates, observe avec amusement son assistant Chris Capossela brancher tant bien que mal un scanner devant le public d'une conférence. Le jour est important, puisque les deux hommes présentent leur nouveau produit, Windows 98. Quand soudain: *«Owwwwww»*, lâche Chris Capossela, avec embarras. La foule s'esclaffe. Devant elle, un écran bleu rempli de messages d'erreurs scintille. Son nom: l'«écran bleu de la mort». Chez les geeks, le surnom, spécialement utilisé pour des erreurs Windows, est connu. A tel point qu'il a le droit à son propre diminutif: BSOD pour *«Blue Screen of Death»*. Et vendredi, ce BSOD a saturé les écrans du monde entier. Des aéroports comme celui de Berlin se sont retrouvés un temps paralysés. Empêchées de travailler, des dizaines de salariés ont remercié le géant américain de leur offrir un jour off.

Fichier infecté

Mais Microsoft est-elle vraiment l'entreprise à féliciter – ou à maudire? Contactée par *Libération*, la boîte évoque un problème affectant ses produits *«du fait d'une mise à jour d'une plateforme logicielle tierce»*. La plateforme en question? CrowdStrike, un antivirus utilisé par le géant, qui explique que le problème proviendrait d'un *«défaut»* trouvé dans *«une mise à jour de contenu»*. Ouf. Les ingénieurs de Microsoft peuvent souffler: aucun n'aura à porter le chapeau pour la zizanie mondiale. Pour autant, une leçon est peut-être à retenir. Parfois jugée *«too big to fail»*, la multinationale est aussi peut-être *«too big not to bug»*.
L'application de visioconférence Teams en sous-tension. Des données perdues après des mises à jour Windows. Ou des gamers empêchés de se connecter au service de jeux en ligne Xbox Live. Du petit couac qui ralentit la machine au gros bug qui la court-circuite, en passant par la cyberattaque qui la paralyse, les pannes – de son fait ou non – parsèment depuis ses origines l'histoire de la boîte de Bill Gates. Presque aussi nombreuses que ses succès.
De mémoire d'ingénieur en informatique, Stéphane Bortzmeyer se rappelle d'abord du célèbre virus «I love You», au début des années 2000. Ce «ver» avait contaminé des millions de machines en l'espace de quelques jours par le biais de mails envoyés principalement sur Outlook – la boîte mail de Microsoft – avec pour objet un fichier infecté: «LOVE-LETTER-FOR-YOU. txt.vbs» Avec le recul, Stéphane Bortzmeyer relativise: *«Ça aurait pu être pire aujourd'hui. A cette époque, pas mal de boîtes n'utilisaient l'informatique que pour la bureautique»*, rappelle-t-il.
Pas toujours besoin de l'organisation mondiale du cybercrime pour que le géant de l'informatique se prenne les pieds dans le tapis. Problème de mise à jour, de réseau, maintenance... Parfois, il suffit d'une année bissextile pour tout enrayer. En 2012, le service cloud Windows Azure s'était ainsi retrouvé indisponible pendant plusieurs heures. Le bug provenait d'une sombre histoire de mauvais calcul de date liée au 29 février 2012. En février 2020, c'était l'outil de visioconférence Teams qui, l'espace de quelques heures, rendait un peu de son âme. La faute à un certificat d'authentification de son produit que Microsoft avait oublié de renouveler.

Diversification

Une explication à ce palmarès de la lose: *«Plus c'est gros, plus ça bugue»*, résume Stéphane Bortzmeyer. Or le gros, c'est la clé du succès de Microsoft. D'année en année, la société a diversifié ses activités, empilant systèmes d'exploitation, services cloud, applications d'entreprise comme Word, réseaux sociaux avec LinkedIn, jeux vidéo avec Xbox et moteurs de recherche tels que Bing. *«Si on veut faire du logiciel sans bug, on fait beaucoup moins de logiciels»*, poursuit l'ingénieur. La raison: s'assurer de la sécurité d'un programme, cela demande du temps. *«La productivité des programmeurs chute parce qu'ils passent beaucoup plus de temps à vérifier qu'à programmer. Or les pressions du marché – qui sont en partie la faute de Microsoft, mais pas seulement – c'est qu'au contraire, il faut toujours des nouveautés»*, estime le spécialiste.
Autre souci corrélé: la position ultradominante de Microsoft. D'après le média spécialisé en numérique *BDM*, en octobre 2023, la multinationale représentait 68,8% du marché des systèmes d'exploitation. *«Dans un aéroport, ce sont des logiciels qui gèrent les flux de voyageurs qui sont développés pour tourner sur Windows. Dans les hôpitaux, des systèmes pour passer des IRM…»* liste-t-il. Ministères, services d'ordre, écoles… Autant de domaines dans lesquels Windows a parfois la mainmise. Et qui, si le colosse aux pieds d'argile vacille, vacillent avec lui.
Problème: le géant a, ces derniers mois, trouvé une nouvelle lubie dans laquelle il investit des milliards, l'intelligence artificielle. De quoi nouer davantage l'estomac de Stéphane Bortzmeyer: *«Avec l'IA, ça sera encore plus n'importe quoi.»*

ELISE VINIACOURT

Suite de la page 3 bank, le bug est *«lié à une interaction entre l'antivirus CrowdStrike et Windows»*. Le gouvernement allemand pointe de son côté une *«mise à jour défectueuse»* d'un logiciel de CrowdStrike. Et de nombreuses banques relèvent des soucis dans l'utilisation de leurs applications, leurs services en ligne, la gestion de virements, etc.

11h15

«Aucun élément en l'état» ne laisse penser à une *«cyberattaque»*, selon l'Agence française de sécurité informatique (Anssi). Qui indique dans un communiqué que ses équipes *«sont pleinement mobilisées pour identifier et appuyer les entités affectées en France et comprendre, en lien avec les éditeurs concernés, l'origine de cette panne»*.

11h45

Les suspicions sur la responsabilité d'une *«mise à jour défectueuse»* de CrowdStrike dans la panne sont confirmées. George Kurtz, le PDG du groupe de cybersécurité, indique sur X que *«le problème a été identifié, isolé et un correctif déployé»*. Il explique que sa société *«travaille activement avec les clients touchés»*, et confirme qu'il ne s'agit pas *«d'un incident de sécurité ou d'une cyberattaque»*.

13h50

Le temps des excuses. George Kurtz est l'invité de l'émission *Today* sur la chaîne américaine NBC News. *«Nous sommes profondément désolés pour les désagréments que nous avons causés aux clients, aux voyageurs, à tous ceux qui ont été affectés»*, dit-il, la mine défaite. Selon lui, *«de nombreux clients sont en train de redémarrer le système, qui est en train de se rétablir et qui sera opérationnel»*, mais il reconnaît que cela pourrait prendre un certain temps.

14h16

Les JO sont touchés. *«Ces problèmes perturbent les opérations informatiques de Paris 2024»*, annonce le comité d'organisation. A une semaine de la cérémonie d'ouverture, le système d'accréditation est touché, empêchant certains retraits de badge. Tout rentrera dans l'ordre quelques heures plus tard.

15h35

En France, *«les hôpitaux ne sont pas touchés par la panne»* assure à *Libé* le président de Fédération des hôpitaux de France, Arnaud Robinet. De son côté, le ministère de la Santé assure que *«la prise en charge des patients reste assurée»*, même si *«des dysfonctionnements légers [existent] sans conséquence sur la continuité des soins»*.

17h43

Pas d'inquiétude sur le régalien. *«Le ministère [français] des Armées n'est ni impacté sur ses opérations, ni sur les réseaux de travail quotidien de ses agents»*, indique un communiqué. Ses services n'utilisent pas la solution CrowdStrike est-il par ailleurs précisé. En fin de journée, le gros de la tempête semble passé. Microsoft recommande à ses clients de restaurer leur sauvegarde d'avant le 18 juillet, 19 heures. En précisant que pour revenir à une situation normale sur les ordinateurs touchés, jusqu'à 15 redémarrages peuvent être nécessaires. Bon courage.

CrowdStrike Falcon, un antivirus grippé

Très utilisé, le logiciel de protection a connu un «bug» aux causes encore inexpliquées. Un vrai coup dur pour la firme américaine, qui s'est illustrée avec ses investigations dans d'emblématiques dossiers de piratage.

Une gigantesque panne mondiale provoquée non pas par une cyberattaque, mais par un bug dans la mise à jour d'un logiciel, qui plus est une plateforme de sécurité informatique particulièrement réputée… C'est le scénario, à la fois improbable et vertigineux, qui a peu à peu pris corps dans la matinée de vendredi, alors qu'un peu partout dans le monde des terminaux informatiques affichaient des écrans bleus dits «de la mort», la manifestation par excellence de la panne critique. Des aéroports, des hôpitaux, des chaînes de télévision ont été touchés. Un opérateur ferroviaire britannique a été perturbé, de même que la Bourse de Londres et des systèmes des Jeux olympiques et paralympiques de Paris.

En cause, une mise à jour de la plateforme de protection Falcon Sensor de l'entreprise américaine CrowdStrike, dans sa version destinée aux machines équipées du système d'exploitation Windows de Microsoft – les utilisateurs de MacOS ou de systèmes Linux ne sont, eux, pas affectés. Destiné aux entreprises, Falcon Sensor est un «EDR», pour «Endpoint Detection and Response» (détection et réponse pour les terminaux), soit un logiciel qui combine des fonctionnalités de pare-feu, de détection d'intrusions et d'antivirus. En l'espèce, le composant bugué par qui la panne est arrivée est un pilote informatique ou «driver», qui permet à Falcon Sensor d'interagir avec le système d'exploitation.

Fichier fautif. Or, si Windows est très massivement utilisé, la plateforme de CrowdStrike est, dans sa catégorie, assez largement répandue. Sur son site web, l'entreprise revendique 29000 clients, pour beaucoup des grandes entreprises. Très vite, Brody Nisbet, directeur de la division dédiée au renseignement sur la menace cyber de l'entreprise, a posté sur X un mode d'emploi permettant de supprimer le fichier fautif – à la condition néanmoins de disposer des droits d'accès adéquats. *«Le problème a été identifié, isolé, et un correctif a été déployé»*, a déclaré quelques heures plus tard, vers 11h45 heure française, le patron de l'entreprise, George Kurtz. Selon les derniers éléments rendus publics par CrowdStrike en fin de journée, le correctif a commencé à être déployé à partir de 7h27 heure de Paris.

Si sa réaction a été rapide, le coup est rude pour l'éditeur américain: son action avait chuté de 17% vendredi matin avant l'ouverture de la Bourse de New York. Basé à Austin (Texas), CrowdStrike a été fondé en 2011 par trois hommes, George Kurtz, Gregg Marston et Dmitri Alperovitch – ce dernier est aujourd'hui membre du Conseil consultatif de sécurité intérieure américain, rattaché au ministère du même nom. Depuis une décennie, l'entreprise s'est particulièrement illustrée par ses investigations dans quelques-uns des plus retentissants dossiers de piratage informatique. Ainsi, c'est elle qui a révélé l'implication de la Corée du Nord dans la cyberattaque contre Sony Pictures en 2014. C'est elle, aussi, qui a remonté la piste des services de renseignement russes



A l'aéroport de Gatwick, en Angleterre, vendredi. PHOTO AARON CHOWN. PA. ABACA

dans le piratage du Comité national démocrate au printemps 2016, alors que s'ouvrait la campagne présidentielle américaine.

Image de marque. Cotée en Bourse depuis 2019, l'entreprise est aujourd'hui capitalisée à 83 milliards de dollars (76 milliards d'euros). Elle affiche, pour 2023, 3 milliards de dollars (2,75 millions d'euros) de chiffre d'affaires et environ 89 millions (82 millions d'euros) de bénéfice net. L'affaire pourrait lui coûter cher en image de marque et en contrats, sans parler de potentielles procédures judiciaires. En fin de journée, George Kurtz s'est fendu d'une déclaration supplémentaire: *«Nous comprenons la gravité de la situation et sommes profondément désolés pour les difficultés et perturbations rencontrées.»*
Reste à comprendre comment un tel bug a pu se produire: d'ordinaire, aucune mise à jour de ce type n'est déployée sans avoir été dûment testée au préalable. L'entreprise a de nouveau souligné, vendredi après-midi, qu'il ne s'agissait pas d'un *«incident de sécurité ou cyber»*. Sur X, un chercheur en cybersécurité indépendant, Kevin Beaumont, affirme que le fichier en cause n'était pas *«formaté correctement»*. Mais pour l'heure, CrowdStrike n'a encore donné aucun détail sur la manière dont la mise à jour a pu être validée sans que le composant fautif ait été détecté.

AMAELLE GUITON



«C'est peut-être la première épidémie numérique mondiale»

L'économiste Sarah Guillou revient sur la forte concentration des acteurs du cloud qui contribue à l'ampleur de la panne de vendredi.

Economiste à l'OFCE, dont elle dirige le département innovation et concurrence, Sarah Guillou revient sur l'importance que revêt le cloud dans les échanges économiques mondiaux et les premières leçons que l'on peut tirer de cette panne mondiale.

Quel peut-être l'impact économique de cette panne?
D'un point de vue économique, c'est une amplitude jamais atteinte, en tout cas dans la mesure de la transparence qui est révélée. C'est peut-être la première épidémie numérique mondiale. Concrètement, si c'est juste un retard dans la vente de billets de sports ou de départs d'avion, le coût serait faible. Mais des entreprises en Chine ont par exemple fait partir en week-end leurs salariés plus tôt, ce qui relève du chômage technique et cela a un coût. Un autre aspect, c'est la manière dont l'arrêt de l'activité va avoir un impact sur la trajectoire de croissance d'une entreprise: un retard dans un paiement, une signature de client non réalisée… Au-delà de ces questions, on peut observer un effet de contagion incroyable. C'est la preuve que la mondialisation existe toujours, avec peut-être une substitution des flux tangibles par les flux intangibles. Il y a beaucoup de discours sur la démondialisation, le raccourcissement des chaînes de valeur, la polarisation des échanges… Mais sur les données, on reste dans une toile d'interconnexions qui n'a fait que s'accroître. Et sur laquelle on a des acteurs dominants qui sont peu nombreux. Cette concentration a aussi un effet sur la contagion.



DR

Quels sont les risques de cette concentration?
En matière de services de cloud, on a d'abord le plus dominant, Amazon avec AWS, puis Azure de Microsoft et Google. Et ces trois-là ont 65% du marché mondial, 70% du marché européen. La conséquence mécanique de cette concentration, c'est la concentration des clients et donc, s'il se passe quelque chose chez un des trois grands fournisseurs, beaucoup plus de monde peut être touché par un seul problème. On observe la même chose sur les fournisseurs de logiciels de cybersécurité, comme CrowdStrike. Le *Financial Times* estime que quinze compagnies font 65% du marché, et sur les outils plus individualisés comme les PC par exemple, trois compagnies en font 50%.

Quel peut être l'impact de cette panne sur Microsoft?
Cela va secouer un peu l'entreprise, évidemment, dans le sens où elle va être questionnée sur la fiabilité du service qu'elle propose. Peut-être que AWS d'Amazon va récupérer des clients, jusqu'à ce qu'Amazon ait lui-même un problème. Cette panne pose la question de la vulnérabilité de ces grands acteurs, indépendamment de leur puissance technologique. Ils sont dominants aussi parce qu'ils sont plus forts que les autres sur plein d'aspects. Est-ce que ça peut conduire ces géants à plus internaliser leur cybersécurité?
Pour les clients touchés par la panne, qui avaient beaucoup externalisé les fonctions IT *[technologies de l'information, ndlr]*, la même question peut se poser. Des entreprises pourraient vouloir internaliser ces fonctions afin d'être capables de résoudre les problèmes plus rapidement.

Quelle importance revêt le cloud dans l'économie mondiale?
Le cloud est indispensable pour toutes les entreprises. Il y a un besoin croissant dans cette technologie à la fois pour optimiser leur numérisation et pour l'exploitation de leurs données. Car en général, quand vous avez un service de cloud, ce n'est pas juste un serveur, vous achetez aussi des logiciels et un service de traitement des données afin que cela puisse créer de la valeur pour l'entreprise. Vous pouvez stocker vos données en local mais avec un fournisseur, qui fait les choses en grand, cela peut coûter moins cher, sans compter les services offerts avec. Tout le problème, c'est de croire que la localisation des serveurs va vous apporter une totale souveraineté numérique. Sur la propriété des données, oui, mais cela ne vous immunise pas de ce type d'accident. Ce qui est important dans la souveraineté, c'est l'intentionnalité. Là, apparemment, c'est un problème technique et la contagion vient plus de la concentration que de la nationalité du fournisseur.

Que peut encore changer cette panne pour la suite?
Je pense que cette affaire peut par exemple réorienter la loi sur la cybersécurité européenne. Il y avait beaucoup d'oppositions entre les Européens, avec des exigences différentes entre les Etats. Nous sommes dans un processus d'apprentissage sur ces sujets, mais là un certain nombre de leçons seront tirées, j'ose espérer, pour induire une régulation européenne un peu moins à la discrétion des Etats membres.

Recueilli par DAMIEN DOLE

Le secteur aérien en zone de turbulences

Si les ordinateurs régulant la navigation aérienne en France n'ont pas souffert de la panne informatique, les transporteurs sont touchés dans leurs activités d'acheminement des passagers à bord et de gestion des bagages.

Sale journée pour le transport aérien mondial. D'abord, parce qu'il s'agit en Europe d'une période traditionnellement chargée de départs en vacances. Ensuite et surtout parce que la défaillance informatique de vendredi a de multiples conséquences sur le fonctionnement quotidien de plusieurs compagnies aériennes. En revanche, pas d'effets constatés dans les aéroports français. Les tours de contrôle qui gèrent les décollages et atterrissages, mais aussi les centres de régulation chargés de guider l'ensemble des appareils en vol au-dessus du territoire ne sont pas concernés.

Enregistrement. *«Nous utilisons nos propres outils informatiques et ils n'appartiennent pas à l'univers Microsoft»*, indique un porte-parole de la Direction générale de l'aviation civile. Ce département du ministère des Transports organise et gère au quotidien l'ensemble du transport aérien dans l'Hexagone. En clair, il n'y aurait aucun problème pour l'utilisation des routes aériennes et l'approche des aéroports français.
C'est au sol que ça se complique. Les aéroports et les compagnies aériennes utilisent, eux, des logiciels qui ont pu être affectés. Ainsi, Air France-KLM a annoncé vendredi matin des perturbations sur ses vols vers Amsterdam et Berlin, avant un retour à la normale en fin de journée. Les aéroports de Zurich et Hongkong ont aussi été touchés. Sur ces plateformes comme au sein des compagnies aériennes, les tâches indispensables pour acheminer un passager et ses bagages dans l'avion, puis les débarquer sont susceptibles d'être perturbées. Transavia, filiale low-cost d'Air France-KLM a été contrainte d'annuler 48 vols et a dû procéder à l'enregistrement manuel de ses passagers. *«La répartition des bagages dans les soutes au regard du nombre de passagers, mais aussi les données météo ou l'impression des plans de vols pour les pilotes peuvent souffrir de cette panne»*, détaille Xavier Tytelman, ancien pilote dans l'aéronavale et aujourd'hui consultant aéronautique. Sans oublier les contrôles de sûreté avant l'embarquement ou l'acheminement des plateaux-repas à bord des avions.

Sujet sensible. Le plus compliqué est probablement à venir. L'effet domino pourrait jouer à plein ce week-end. Les aéroports et les compagnies aériennes vont devoir gérer les milliers de passagers qui n'ont pu voyager vendredi ou ont été retardés. Ce qui signifie des milliers de personnes à hydrater, nourrir voire héberger. Dans ce type de situation, les bagages deviennent vite un sujet sensible. La désorganisation des vols entraîne leur accumulation et les aéroports n'ont guère d'espace pour les stocker. Il faut ensuite les redistribuer aux passagers qui ont parfois quitté l'aéroport pour une autre destination.
Il est préférable pour la France que cette panne se soit produite ce vendredi et non dans une semaine jour pour jour. Le 26 juillet sera l'une des dates les plus chargées pour le transport aérien européen en raison du chassé-croisé des vacanciers. Et à partir de 18h30, le trafic sera interrompu au-dessus de l'Ile-de-France, une mesure de sécurité prise en raison de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Les compagnies devront s'organiser pour faire décoller et atterrir leurs avions avant 17h30 à Roissy, Orly, le Bourget et Beauvais. Le respect impératif de ce timing suppose néanmoins qu'aucun bug informatique ne se produise.

FRANCK BOUAZIZ

«Enfin, on s'arrête, on relève le nez et on commence à regarder autour de nous»

Dans «l'Invention des corps», des personnages créent un bug informatique géant pour renverser le système. Face à la panne mondiale, le romancier Pierre Ducrozet témoigne de sa jouissance à observer le système planter dans les grandes largeurs.

«Tout ça, c'est très réjouissant. Les photos où les voyageurs attendent dans l'aéroport devant un écran qui ne marche pas et qui sont complètement démunis, je dois avouer que ça me réjouit. Que des gens ne puissent pas arriver à Mykonos ce soir et seulement demain, ce n'est pas un souci. Tout de suite, j'ai pensé au Covid, à une force extérieure qui vous arrête, vous stoppe net. Et c'est nécessaire! Car seul on ne le fait pas. Tout seul on n'arrive jamais à se dire: ça va trop vite, trop loin, trop haut. Et là, enfin, on s'arrête, on relève le nez et on commence à regarder autour de nous.

«Evidemment je mets de côté l'aspect santé car des hôpitaux en Allemagne et au Royaume-Uni ont été touchés. Mais pour le reste, les compagnies aériennes, ferroviaires, téléphoniques, quel bonheur. J'ai appris la nouvelle en voulant réserver des billets de train ce matin. Erreur. Et bah parfait, je vais aller à la plage. Le système est paralysé, mais tout va bien. Aussi, j'ai pensé à mes personnages. Ceux de *l'Invention des corps* qui arrivent à créer un énorme bug, pour retourner le système. Là, ce n'est pas à cause d'êtres humains, mais du système. C'est encore mieux! Le système est faillible et on l'oublie trop!



DR

«Cependant, c'est aussi un peu une défaite. Parce qu'il nous faut au moins ça pour nous arrêter. Comme avec le réchauffement climatique, tant qu'il n'y a pas des feux, des incendies, des ours sur des banquises trop petites ou des morts dans les rues de New Delhi, on ne s'arrête jamais. Malheureusement, il faut nous taper sur l'épaule pour nous dire que c'est mal. C'est un peu l'idée. On ne se rend pas compte qu'on est dépendants des machines, qu'on les utilise mal. Elles ne sont pas bonnes ou mauvaises en soi, Internet c'est fabuleux et nous aide à faire des milliers de choses, mais on les utilise mal. Et surtout on est utilisé par elles.

«Au moins avec ChatGPT, on est dans un rapport plus équilibré quand on sait l'utiliser. On lui renvoie la balle et il y a une forme de dialogue. L'espèce humaine a des milliers de qualités mais aussi des milliers de défauts. Car elle peut facilement se laisser dévorer et aller joyeusement dans le mur comme elle le fait avec son habitat. Il faudrait presque que les océans et les espèces animales se lèvent pour lui dire stop. Et là, il faudra arrêter. Soyons réactifs à temps avant de nous tirer une balle dans le pied.

«De plus en plus, des gens me percutent en pleine rue. Ils me rentrent littéralement dedans car ils n'arrivent plus à s'orienter sans un téléphone. C'est un lieu commun que de dire que le portable est devenu une prothèse mais on ne sait plus du tout s'orienter, on ne sait plus marcher dans un lieu, plus trouver à manger et on ne sait plus où dormir. Je ne suis ni donneur de leçon, ni anti-écran mais il faut se ressaisir! Je ne parle pas d'interdiction ou de blocus mais de reprise en main. Je sors d'un mois sans téléphone, on me l'a volé et c'était merveilleux. Pourquoi cela ne le serait pas pour les déconnectés du 19 juillet?

«Ce n'est pas grand-chose, je n'ai pas gravi l'Everest. Moi je suis comme tout le monde, je suis facilement déconcentré. Je ne travaille jamais aussi bien que quand je suis en résidence ou sur un bateau sans Internet. Je suis comme tout le monde, sauf que je ne rentre pas encore dans les gens.

«L'autre gros dilemme, c'est sur le voyage et les déplacements. On prend trop l'avion, on le sait et pourtant on est reparti comme en 40. Là, les avions restent au sol, qu'ils le restent un peu. Alors aujourd'hui, prenons le train, allons marcher dans les champs et, tant qu'à faire, mettons-nous d'accord sur le nom du Premier ministre.»

Recueilli par NOÉ MEGEL

«C'est quand l'outil se casse que nous le voyons pour la première fois»

Pour le spécialiste des écritures numériques Marcello Vitali-Rosati, le bug mondial devrait nous permettre de réfléchir au fait que les Gafam nous dépossèdent de toute maîtrise.

Quelle leçon tirer du bug mondial causé par CrowdStrike, une société inconnue du grand public jusqu'à vendredi? Auteur d'un *Eloge du bug* (la Découverte, mai 2024) Marcello Vitali-Rosati est professeur à l'Université de Montréal et titulaire de la chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques. Ce philosophe du code et des algorithmes invite à profiter de ce temps de pause imposé pour questionner nos pratiques collectives, et mettre en lumière la rhétorique commerciale des Gafam qui, derrière la promesse d'un «impératif fonctionnel», nous dépossède de toute maîtrise.

Cette situation est-elle inédite?

Ce qui est étonnant, c'est que ça n'arrive pas plus souvent. Des bugs surviennent tout le temps, et c'est heureux. Le bug révèle l'outil, la cassure nous permet pour la première fois de le regarder, selon le principe heideggérien. Tant que nous martelons, nous ne réfléchissons pas à ce qu'est un marteau et à son utilité.

La nouveauté de celui-ci est qu'il nous révèle une architecture complexe et une concentration sans précédent de plateformes. Soudain, on se rend compte qu'une quantité énorme d'entreprises dépend d'une seule société qui est privée. Personne ne savait jusqu'à vendredi matin ce qu'était CrowdStrike ni ce qu'il y a dans nos téléphones, et cela nous révèle que nous sommes aussi dépendants que des enfants à l'égard de leurs parents. Ce système, Microsoft en réalité, gère très bien le reste du temps, sans qu'on s'en rende compte. Cela ne serait pas arrivé si une multiplicité d'entreprises gérait ces logiciels.


Dans le film

Vous dressez dans votre livre une typologie des bugs. Comment caractériser celui-ci?

C'est la forme la plus simple du bug. C'est-à-dire que l'outil dysfonctionne. C'est celui qui bloque Socrate alors qu'il est en train de marcher, faisant émerger la philosophie. Ce n'est pas une cyberattaque qui permet de pointer un coupable. Je note que le logiciel a cessé de fonctionner après une mise à jour, c'est-à-dire après qu'on lui a demandé de faire quelque chose en plus, d'améliorer son système de sécurité, dans une logique de rentabilité et de performance. C'est ce que vendent les Gafam, une promesse de fonctionnement sans accroc, un «impératif fonctionnel». Si quelque chose ne fonctionne pas, on le cache, on le fait disparaître. Leur rhétorique commerciale nous invite à ne pas nous poser de question.


Ethan Hunt

Finalement, ce bug aurait quelque vertu?

Ce bug a du bon car il nous révèle quelque chose qui était jusque-là opaque. L'une des réponses qui sera certainement apportée, c'est «investissons plus dans la sécurité», pour augmenter la performance. Ou peut-être passer de Microsoft à Apple, qui va profiter de cette situation pour promettre qu'il assurera davantage. L'alternative, c'est qu'on s'arrête un instant pour prendre le temps de réfléchir au fait que nous ne sommes plus maîtres de ce que nous faisons. Est-ce justifié ou pertinent que toutes ces sociétés, avec des cultures, des objectifs et des fonctionnements différents, trouvent qu'une même solution leur convienne? Cela correspond-il à nos valeurs? La rhétorique commerciale nous empêche de voir qu'il n'y a rien de neutre derrière un outil numérique.

L.-O. BRASSARD

Cyberespace, cloud, numérique, informatique, technologique… Tout se confond pour beaucoup de gens. Pourquoi?

Cela reflète cette idée large que nous sommes dans l'époque du numérique sans qu'on sache très bien à quoi cela se réfère. Cette rhétorique de l'immatérialité prétend de ne pas se soucier des tâches triviales – sortir les poubelles – qu'il faudrait les déléguer à des «petites mains» pour se concentrer uniquement sur les choses immatérielles comme la pensée. Pour se rendre invisible, l'infrastructure utilise des métaphores comme le cloud, quelque chose qui flotte dans l'air, qu'on ne peut pas toucher, alors qu'il s'agit de gigantesques ordinateurs qui chauffent, avec un impact immense sur l'environnement et les communautés. C'est plus propre de parler de nuage que de câbles!

Qu'envisagez-vous pour tenter de réduire cette dépendance?

Des tendances alternatives existent, en faveur du logiciel libre par exemple. Si le code avait été ouvert, la communauté aurait pu réagir, nous aurions été plus autonomes. CrowdStrike a des privilèges d'administrateur sur des ordinateurs sur lesquels les propriétaires eux-mêmes n'ont pas la maîtrise! Les serveurs Linux sont plus stables car toute une communauté auditionne en permanence ses outils. D'un autre côté, il y a la low-tech. Est-ce vraiment intéressant de mettre toutes ces données sur le cloud plutôt que d'avoir recours au papier, ou à des plateformes plus simples, mêmes numériques? La plupart des services touchés auraient pu bénéficier d'une approche moins high-tech, moins lourde.

Comment changer de mentalité à l'échelle individuelle?

Je crois davantage aux choix collectifs. Il est problématique de faire reposer toute la responsabilité sur les individus, opposant par exemple ceux qui auraient du temps pour réparer, bidouiller, et ceux qui n'en auraient pas. Le bug, lui, vient de l'extérieur, il n'est pas le fruit de notre intention et d'un effort individuel. Il faut accepter l'idée de temps perdu, contre l'idée de performance et de rentabilité, pour se rendre compte que le principal objectif des Gafam n'est pas d'améliorer nos vies mais de produire de la richesse.

Recueilli par CLÉMENCE MARY

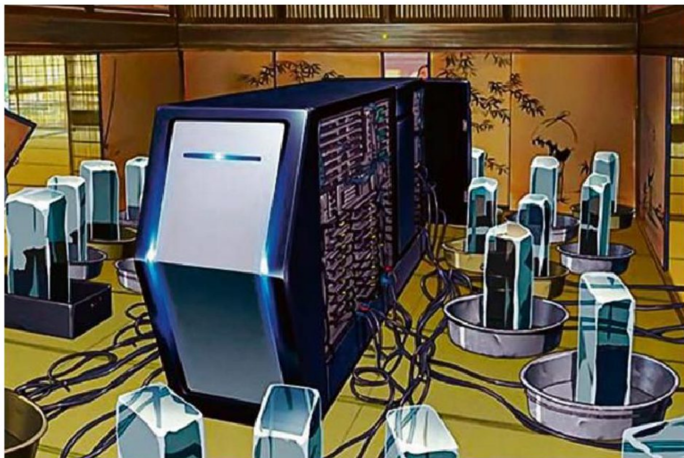

Dans



le Monde après nous, deux familles font face à un black-out des télécommunications. NETFLIX



affronte une IA rebelle dans le dernier *Mission impossible*. PARAMOUNT PICTURES



l'anime *Summer Wars*, un virus surpuissant attaque un réseau social mondial. MADHOUSE PRODUCTIONS

La panne, moteur de la fiction

Tour d'horizon, en cinq œuvres, des hypothèses paranoïaques ayant inspiré cinéastes, écrivains et concepteurs de jeux vidéo.

Le stockage des données, la gestion des tâches par les machines, la constitution d'un cerveau informatique à la capacité exponentielle laissant craindre une prise de pouvoir anticipée par la science-fiction depuis longtemps, toutes ces hantises réelles ou fantasmées reviennent à chaque fois qu'un système mondialisé plante sous nos yeux comme un vulgaire toaster de croque-monsieur. On avait eu le bug de l'an 2000 (qui finalement n'eut pas lieu), il y aura désormais le black-out Microsoft du 19 juillet. Une panne accidentelle et non un piratage, mais la fiction carbure aux hypothèses paranoïaques. Passage en revue de quelques œuvres (jeu, livre, films) ayant imaginé le dérèglement informatique comme nouvel horizon des masses.

«Le Monde après nous»

Zéro signal téléphonique, Internet HS, télé en rade, plus rien n'entre, plus rien ne sort. Sorti sur Netflix, le film catastrophe de Sam Esmail, créateur de la série *Mr. Robot*, a fait preuve de flair en imaginant le chaos déclenché par un black-out des télécommunications, vu depuis une villa des Hamptons où deux familles bourgeoises se retrouvent à cohabiter pour le week-end. Au programme, crash d'avions en série, voitures automatiques hors de contrôle et paquebot spectaculairement échoué sur la plage. Prétextant une cyberattaque concertée des ennemis de l'Amérique pour la faire basculer dans la guerre civile, la fin laissait songeur sur nos interdépendances numériques, avec en prime, ce pied de nez anti-Netflix: l'idée que si le monde implose, le support physique sera la dernière valeur refuge de l'humanité, avec les vieux DVD de *Friends* pour seule consolation.

«Mission impossible : Dead Reckoning, partie 1»

Qui est le meilleur plombier en cas de panne ? Tom Cruise bien sûr, toujours là, même sexagénaire sous haute surveillance capillaire, pour opposer sa petite personne hyperdyvnamique à la marche catastrophique de tout. Dans le dernier opus en date de sa franchise, *Mission impossible : Dead Reckoning, partie 1* (dont le deuxième volet est prévu pour mai 2025) réalisé par Christopher McQuarrie, l'agent Ethan Hunt lutte contre une IA rebelle baptisée «l'Entité», capable d'infiltrer et bloquer les moyens de communication, de désorganiser la finance et les moyens de défense d'un Etat. Les émissaires de cette chose invisible, méchanceté dématérialisée, Hunt continue de pouvoir leur casser la gueule mais on ne sait comment le film entend orchestrer le combat final. Comme toujours, et en dépit du caractère high-tech de cet épisode où Cruise prend tous les risques physiques pour dire «non au virtuel», il reçoit toujours ses ordres d'une mini-cassette…

«Watch Dogs»

Partant de l'idée que le monde n'est qu'un gigantesque réseau interconnecté, où tout est contrôlable à distance, le géant du jeu vidéo Ubisoft a développé toute une franchise : *Watch Dogs*. En trois épisodes, la série installe le joueur dans la peau d'un hackeur de fortune obligé de prendre les armes contre une corporation sans foi ni loi. A partir d'un téléphone, on refaçonne les rues au gré de nos besoins, en changeant la signalisation pour provoquer des diversions ou des accidents, en piratant les caméras de surveillance ou les portes… Un super concept ludique qui transforme la ville en buffet domotique, mais la série n'a jamais tenu ses promesses.

«Summer Wars»

En 1983, dans *WarGames* de John Badham, un jeune pirate informatique pénétrait sur le serveur des forces armées américaines et déclenchait une *«guerre thermonucléaire totale»*. En 2009, Mamoru Hosoda en livrait une étonnante mise à jour à l'ère d'Internet et des réseaux sociaux avec l'anime *Summer Wars*. L'histoire d'un lycéen surdoué et mathématicien hors pair qui travaille durant l'été au service informatique de Oz, réseau social virtuel et mondial où se croisent individus et multinationales. Alors qu'il est embarqué par une amie à une fête de famille, le réseau est attaqué par un virus surpuissant qu'il va tenter d'arrêter, déclenchant au passage un chaos technologique mondial touchant pêle-mêle Internet, satellites et applications médicales. Un film dément et injustement oublié, qui avait reçu le prix du dessin animé de l'année 2010 à la Japan Academy, équivalent japonais des oscars.

«Ravage»

Que deviendrions-nous sans électricité? Bien avant la hantise du bug informatique, c'est dans ce scénario catastrophique que nous plongeait déjà René Barjavel, pionnier de la science-fiction française, dans ce roman d'anticipation paru en 1943. Au cœur d'une société présentée comme futuriste, où tout est mécanisé et automatisé, un «vent solaire», chargé de particules électromagnétiques, balaie notre planète et met fin à toute connexion électrique. Il ne faut pas longtemps pour que les urbains modernes retournent au Moyen Age. Les plus nantis et dépendants des machines sont les premiers à mourir, et le monde appartient alors aux quelques derniers qui savent encore utiliser leurs mains, leur bon sens, et faire preuve de solidarité. Un rappel salutaire et éternel.

LELO JIMMY BATISTA, MARIUS CHAPUIS, SÉBASTIEN FARCIS, SANDRA ONANA *et* **DIDIER PÉRON**

ÉTATS-UNIS
Trump miraculé, Biden poussé à se retirer


Donald Trump à Milwaukee, jeudi. PHOTO ANDREW CARABELLO REYNOLDS.


Joe Biden pris d'une quinte de toux à Las Vegas, mardi. PHOTO SUSAN

Le contraste est apparu saisissant cette semaine entre un ancien président nimbé d'une aura quasi mystique devant ses partisans fanatisés et l'actuel chef de l'Etat affaibli par le Covid et aux prises avec la pression des démocrates. La question de son retrait se pose chaque jour avec davantage d'insistance.

Par **FRÉDÉRIC AUTRAN** et **JULIEN GESTER**
Envoyé spécial à Milwaukee

Ces deux-là se toisent, se bagarrent et se méprisent depuis des années. Deux hommes blancs qui ont en commun un âge objectivement trop avancé pour supporter la charge de la présidence des Etats-Unis, mais pas grand-chose d'autre. Idéologiquement et humainement, un gouffre les sépare, mais jamais les destins de Joe Biden et Donald Trump n'avaient autant donné l'impression de diverger qu'au cours des trois semaines écoulées. Les plus folles, à ce jour, d'une campagne qu'on annonçait ennuyeuse, *remake* obsolète et néanmoins si crucial du duel remporté en 2020 par le démocrate.

A elle seule, la soirée de jeudi a reflété de manière aussi cruelle que criante ces deux trajectoires inversées. Pendant qu'à Milwaukee, Donald Trump paradait devant ses adeptes en clôture de la convention républicaine, Joe Biden, covidé, isolé dans sa maison du Delaware et lâché à petit feu par l'*establishment* démocrate, voyait la presse américaine dégouliner d'articles et de *«breaking news»* prédisant son abandon imminent. Il a annoncé vendredi qu'il reprendrait sa campagne la semaine prochaine.

Dès ce week-end? C'est ce qu'a laissé entendre le site *Axios*, fondé par trois piliers de *Politico* au carnet d'adresses parmi les plus fournis de Washington et premier média à remettre une pièce dans la machine anti-Biden après quelques jours de flottement consécutifs à la tentative d'assassinat de Donald Trump, samedi 13 juillet en Pennsylvanie.

En l'espace de quelques heures, jeudi, tout l'écosystème médiatique d'obédience plutôt démocrate, du *New York Times* au *Washington Post* en passant par les chaînes CNN et MSNBC, a redonné la parole, le plus souvent anonymement, à des pointures démocrates exhortant le président de 81 ans, plombé par son débat télévisé calamiteux de fin juin, à renoncer. *«Cela ne peut pas durer plus longtemps. Les gens voient et sentent que les murs se rapprochent»*, confiait un élu de haut rang à CNN.

Jointe au téléphone par *Libé*, une cadre du Parti démocrate directement impliquée dans la campagne ne cache pas sa lassitude. *«Depuis trois semaines, on a beaucoup moins entendu Donald Trump que d'habitude. Et vous savez pourquoi? Parce qu'il se régale en regardant les démocrates se déchirer entre eux. Ne perdons pas des yeux que le danger suprême, c'est lui et clairement pas Joe Biden»*, lâche-t-elle énervée, reprochant aux médias d'attaquer la mauvaise personne.

Les pressions croissantes qui pèsent sur la campagne moribonde du Président ne sont toutefois pas une invention médiatique. Elles viennent, avant tout, des élus du parti, des candidats qui craignent un raz-de-marée républicain en novembre, des donateurs inquiets et, tout simplement, des électeurs. Selon un sondage Associated Press publié mercredi, qui a attisé les inquiétudes, deux tiers des démocrates considèrent que Joe Biden devrait passer le flambeau.

INTERMINABLE DISCOURS D'INVESTITURE

Quelques heures avant que Donald Trump ne s'exprime en clôture de la convention républicaine, sa première prise de parole en public depuis l'attentat duquel il a réchappé, les observateurs s'interrogeaient ingénument. Fort des faiblesses de son rival et de sa nouvelle étiquette de «survivant», l'ex-président allait-il offrir à ses partisans et au pays un visage plus apaisé? Tenir la promesse faite ces derniers jours par son camp de se présenter au monde en homme soudain frappé d'humilité et de spiritualité? L'opportunité était là, claire et immense, pour le candidat Trump de se brancher sur l'émoi et la stupeur du pays, de faire du vertige éprouvé samedi 13 juillet une dynamique et un élan.

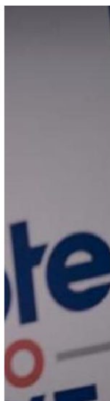
Le temps du premier tiers d'un interminable discours d'investiture (le plus long de l'histoire des conventions nationales de partis aux Etats-Unis, et de loin), tout juste a-t-il altéré son ton pour relater en détail, dans un silence d'église, comment la *«balle de l'assassin est passée à deux doigts de [lui] ôter la vie»*. *«Beaucoup de gens m'ont demandé ce qui s'était passé, alors je vais vous le dire, et vous ne l'entendrez plus jamais de ma bouche –parce que c'est trop douloureux»*, a-t-il vendu, d'une voix doucereuse et plaintive, l'âme transfigurée par l'effleurement de la mort, et l'oreille pansée de son Saint-Suaire. Le milliardaire s'est dépeint en survivant, qui *«ne devrait pas être là»*, n'était *«la grâce de Dieu tout-puissant»*. Et il a adopté les poses et les mines d'un homme et candidat neuf, déterminé à unifier le pays, *«réparer ses fractures»*, redevenir *«le président de tous les Américains, pas seulement la moitié»*.

Puis le naturel ou le confort de l'habitude ont vite repris le dessus. Pendant le plus clair d'une heure et quarante minutes de grommellements atones, jusqu'à paraître ennuyer une assistance pourtant constituée de milliers de fidèles entre les fidèles, il aura donc rejoué

> «Cela ne peut pas durer plus longtemps. Les gens voient et sentent que les murs se rapprochent.»
>
> **Un élu démocrate à CNN** à propos de la candidature de Joe Biden


AFP


Trump avec les stigmates de la tentative d'assassinat, mardi à Milwaukee. PHOTO A. WEIS. AFP


WALSH. AP



A la convention républicaine, mercredi, dans le Wisconsin. PHOTO JIM WATSON. AFP

sur un mode vite décousu, voire incohérent, ses plus grands tubes sur *«la pire inflation de l'histoire»*, l'*«invasion»* migratoire à base de *«meurtriers»* déversés depuis *«les prisons»* du Venezuela, l'Amérique *«en déclin»* de l'*«administration en place»* (il ne prononce plus ou presque le nom de Joe Biden, comme s'il appartenait déjà à une campagne révolue).

De cette occasion de se réinventer, ou tout du moins de s'adoucir, Trump n'aura donc pas su faire autre chose que le déversoir de ses vieilles obsessions et rancunes, la même sauce recuite d'obsessions xénophobes et de prophéties populistes qu'il touille ad libitum, de meeting en meeting, depuis son entrée triomphale en politique en 2015. Sa base fanatisée l'aime pour ça, aveugle et sourde à la vacuité des diverses déclinaisons de sa promesse de *«restaurer le rêve américain»*. Désormais officiellement investi, pour la troisième fois consécutive, comme le champion conservateur dans la conquête de la Maison Blanche, le miraculé Trump n'a vraiment pas changé.

Difficile d'imaginer comment pareille prestation, fatalement la plus largement suivie de Trump depuis le débat face à Biden – où il n'avait pas été tellement meilleur, mais vite éclipsé par le naufrage de son adversaire – pourrait permettre à la figure la plus clivante de l'histoire moderne américaine de rallier de nouveaux électeurs à sa candidature au-delà de sa base. Le gâchis et la déconfiture ne sont pas minces pour celui qui avait pu paraître presque en mesure de plier l'élection à son avantage il y a quelques jours, en trouvant les ressources physiques, mentales et politiciennes inouïes de se redresser dans la minute suivant un attentat au fusil-mitrailleur. Quand son rival, de trois ans à peine son aîné, peinait encore à se relever d'une sale soirée de débat survenue deux semaines plus tôt.

KAMALA HARRIS, COMME UNE ÉVIDENCE ?

Joe Biden ne serait pas en si mauvaise posture, souffrant et esseulé, qu'il aurait sans doute passé une excellente soirée. D'après le *New York Times*, la détermination du démocrate à rester dans la course aurait été ébranlée, ces derniers jours, par trois éléments en particulier : les pressions de l'ex-présidente de la Chambre des représentants, Nancy Pelosi, de nouveaux sondages dans certains Etats et le boycott de donateurs majeurs du parti. Toujours selon le quotidien new-yorkais, des discussions auraient débuté dans l'entourage du Président sur le meilleur moment pour faire une annonce, s'il décidait de renoncer.

Au profit de qui ? Sa vice-présidente Kamala Harris, comme une évidence ? Une autre pointure du parti, désignée lors d'une primaire improvisée à la convention démocrate prévue en août, au risque de voir le parti se fracturer encore davantage à deux mois et demi du scrutin ? Selon plusieurs médias, Biden pourrait apporter son soutien à Kamala Harris, suivi par les couples Obama et Clinton, afin d'étouffer toute rébellion. La garde rapprochée de Trump, elle, a passé sa kermesse à claironner que cela ne changerait rien de rien à son entreprise de reconquête de la Maison Blanche, quel que soit, in fine, *«le démocrate de gauche radicale»* retenu, selon le conseiller trumpien Stephen Miller.

Au fil du raout républicain à Milwaukee, on a cependant assisté à un pivotement perceptible des attaques des orateurs de Joe Biden vers Kamala Harris, non sans y verser souvent une dose additionnelle d'implicites remarques sexistes ou racistes. Les éléments de langage sont fin prêts. Le remplacement probable de Biden au sommet du «ticket» présidentiel démocrate ? *«C'est littéralement un putsch. Tout ce dont ils accusent les républicains, ils le font en direct à la télévision tous les jours»*, s'était délecté jeudi Chris LaCivita, cerveau de la campagne Trump 2024, en marge de la convention.

EMPRISE MESSIANIQUE SUR SA BASE

Sous le vernis des appels incessants à l'unité, et malgré le ralliement de ses anciens challengers des primaires, des convertis lorgnant tous déjà l'horizon 2028 (les Haley, DeSantis, Cruz, Rubio…), le rétrécissement du Parti républicain à un spectre trumpocompatible sera apparu criant tout au long de la semaine. L'ancien monde néoconservateur des Mike Pence, Mitt Romney, Liz Cheney ou Paul Ryan, tous absents, a été poussé hors de la photo de famille. Chef des sénateurs conservateurs, et increvable gargouille de l'ancienne droite au Capitole, Mitch McConnell n'est apparu que sous les huées.

L'aura du miraculé, sauvé par *«la main de Dieu»* comme cela fut dit et répété sans cesse depuis lundi, a parachevé sa stature et son emprise messianiques sur la base. De la fétichisation par ses ouailles du pansement arboré depuis le 13 juillet par Trump à son *«Fight, fight, fight»* post-attentat, poing jeté en l'air, désormais érigé en mantra absolu du peuple Maga *(«Make America Great Again»)*, l'image du parti mirée par la convention sera apparue repeinte du sol aux cintres aux couleurs du culte trumpiste. Sa liturgie a pour seul objet d'exalter le génie et le sens du sacrifice du leader, et son canon se révèle calibré au millimètre sur ses idées, son logiciel de campagne, ses intérêts.

L'occultation totale, pendant quatre jours de discours, du combat pourtant très ancré à droite contre l'accès à l'IVG, parce que Trump pense (à raison) que cette cause historique et impopulaire du parti est une machine à perdre, en fut l'un des symptômes saisissants. Tout comme l'hégémonie, de la base aux sommets du parti, du déni de toute légitimité à l'élection remportée par Biden en 2020, ou de la réalité de l'insurrection trumpiste qui s'ensuivit le 6 janvier 2021. Ce conspirationnisme a déjà été actualisé à tous les étages, des discours aux clips diffusés chaque jour à la foule des délégués à Milwaukee, pour annoncer le scrutin 2024 comme truqué d'avance par des *«démocrates qui ne sont bons qu'à ça»*. Un pur fantasme complotiste, puissamment relayé par le propriétaire du réseau X (ex-Twitter), Elon Musk. Et qui n'augure assurément rien de bon dans cette campagne qui n'a sans doute pas livré encore tous ses rebondissements.

Assemblée nationale
Après l'élection de la présidence, Macron avance avec prudence

Pas pressé de prendre une initiative, le chef de l'Etat observe la décantation du bouillon parlementaire, misant sur les divisions de la gauche et un rapprochement avec la droite. L'incertitude pourrait durer jusqu'à la rentrée.

Par **JEAN-BAPTISTE DAOULAS** et **LAURE EQUY**
Photo **ALBERT FACELLY**

A quoi ressemble un dirigeant en état de grâce? Emmanuel Macron a passé la journée de jeudi à Blenheim, près d'Oxford, auprès du nouveau Premier ministre britannique. Fort d'une majorité absolue à la Chambre des communes, Keir Starmer marche sur l'eau parmi la quarantaine de dirigeants réunis au sommet de la Communauté politique européenne. Canard boiteux après sa dissolution ratée, Macron est suspendu à l'interminable élection à la présidence de l'Assemblée nationale. Depuis Paris, ses proches le bombardent de messages durant son dîner avec Starmer: Yaël Braun-Pivet l'a emporté de treize voix sur le communiste André Chassaigne. Le chef de l'Etat publie à l'issue du rendez-vous un tweet pour la féliciter et appeler à la *«responsabilité républicaine»*.

Depuis les législatives perdues du 7 juillet, il refusait de nommer un Premier ministre, malgré la majorité relative du Nouveau Front populaire. Seule l'élection du perchoir permettrait, selon son entourage, de connaître le *«barycentre»* de l'Assemblée et donc la physionomie de la future *«coalition des modérés»* que réclame l'Elysée. Braun-Pivet réélue, l'ex-majorité s'est réjouie d'une clarification qui, selon elle, disqualifierait le NFP pour Matignon. *«Celui qui refuse de négocier se prive de la possibilité de gouverner»*, sermonne la ministre déléguée à l'Agriculture, Agnès Pannier-Runacher.

Pas de quoi pavoiser pour autant. Le camp Macron sait que les 47 voix de droite du groupe de Laurent Wauquiez ont été achetées en échange de promesses massives de postes à l'Assemblée, sans le hisser au-dessus de la majorité absolue. *«Cela nous permet d'être plus nombreux que le NFP mais n'apporte en aucune manière de la stabilité pour les trois prochaines années»*, reconnaît le député Ensemble pour la République (EPR, nouveau nom du groupe macroniste) Jean-René Cazeneuve.

NOUVELLE CARTOGRAPHIE

Macron, lui, ne semble pas pressé de prendre une initiative. L'Elysée invite à attendre la fin de la distribution des postes à l'Assemblée, avec l'élection des présidents de commissions ce samedi. Alors que le gouvernement d'Attal gère les affaires courantes depuis mardi, le Président ne compte pas nommer son successeur dans l'immédiat, pas plus qu'il ne souhaite inviter des chefs de partis à l'Elysée pour les consulter. *«Il est dans un changement de posture depuis la dissolution. On est arrivé au bout d'un modèle qui, depuis sept ans, consiste à présider, gouverner, dérouler»*, assure un proche qui décrit la nouvelle cartographie du pouvoir: *«Le Président préside, le Parlement parlemente. On lui laisse la main.»*

Sans en avoir l'air, Macron garde un œil attentif sur l'ébauche de coalition rêvée par son camp. Officiellement, c'est Gabriel Attal, président du groupe EPR, qui est chargé des manœuvres d'approches à droite (surtout) et à gauche (un peu). Mais en Conseil des ministres, mardi, c'est le Président qui a fixé les *«axes programmatiques»* de l'hypothétique *«pacte législatif»*: *«préservation des acquis économiques»*, *«réponse régalienne forte»* et *«justice sociale»*. En parallèle, l'Elysée ne se lasse pas de scruter les signes d'implosion du Nouveau Front populaire. La photo officielle du groupe LFI, Jean-Luc Mélenchon au premier rang, jeudi, dans la cour d'honneur du Palais-Bourbon, a fait le bonheur des proches du Président. Les mêmes qualifient de *«signaux faibles»* les regrets de socialistes sur le *«gâchis»* de la bataille du perchoir. La sénatrice Laurence Rossignol a noté vendredi sur LCI que l'inflexibilité n'a jamais aidé à *«constituer des majorités»*. Un conseiller se frotte les mains: *«Ça commence à travailler sur le côté "Mélenchon est en train de nous buter". Il faut que les sociaux-démocrates en tirent les leçons et viennent discuter avec les gentils macronistes que nous sommes !»*

«MARQUE AU FER ROUGE»

Toujours un orteil dans la tambouille, Macron tente de se rabibocher avec ses députés, qui gardent la dissolution en travers de la gorge. Dès le 8 juillet, son conseiller politique, Grégoire Potton, laissait entendre aux parlementaires que le Président comptait les recevoir en petit groupe. Mardi et mercredi, deux *«déjeuners d'écoute et de réconciliation»* se sont étirés dans le salon des Ambassadeurs et sur la terrasse de l'Elysée. Ni les conseillers ni le secrétaire général, Alexis Kohler, ne sont autour de la table. Juste le chef de l'Etat et une douzaine de députés EPR encouragés à vider leur sac. *«Est-ce que cette marque au fer rouge de la dissolution, qui a déteint sur nous, va s'estomper dans les mois qui viennent ?»* l'interroge cruellement un participant.

Certains l'ont trouvé *«lucide»* sur l'inquiétude qu'a suscitée sa décision de renvoyer le pays aux urnes. D'autres, plus remontés, se sont étonnés de l'entendre affirmer *«nous avons trois ans pour reconstruire»*, comme si la défaite restait dure à admettre. *«Pour la pre-*



La macroniste Yaël Braun-Pivet a été réélue à la présidence de l'Assemblée nationale

mière fois, je l'ai entendu dire qu'il y avait un problème relationnel entre lui et nous, note un invité. *Le Président veut renouer un lien de séduction. C'est une façon, sinon de reprendre la main, du moins de retrouver son rôle de chef historique d'une famille politique en train de se diviser.»* Et de ne pas laisser le populaire Gabriel Attal le supplanter dans le cœur des parlementaires. Macron, qui a pesé pour installer une direction collégiale à la tête du groupe, avec Darmanin et Borne, n'a pas obtenu gain de cause. *«Il a tenté un putsch et s'est fait bananer»*, cingle un député EPR.

Contraint de cohabiter avec son gouvernement démissionnaire, le Président a laissé entendre que la situation pourrait rester figée jusqu'à la fin des Jeux paralympiques, le 8 septembre. Si la gauche ne parvient pas à s'entendre sur un nom et à lui imposer ou si le rapprochement entre le bloc central et la droite capote, il devra se résoudre à tenter une autre voie. Pourquoi pas un *«gouvernement de personnalités»*, technique et sans couleur politique, imaginent certains macronistes? *«Il décide quand il veut, il a de l'oxygène plein les poumons*, s'emballe un de ses interlocuteurs réguliers. *Il peut très bien attendre la rentrée, c'est original, mais le temps joue pour lui.»* Comme si le mythe du maître des horloges n'était pas écorné. ◆

Les ministres députés avaient-ils le droit de voter?

Yaël Braun-Pivet a conservé sur le fil son poste au perchoir grâce aux voix de la droite… et de plusieurs membres du gouvernement démissionnaire, en apparente contradiction avec le principe de séparation des pouvoirs.

En récoltant 220 voix à l'élection de la présidence de l'Assemblée nationale, Yaël Braun-Pivet n'a devancé que de 13 voix le candidat du Nouveau Front populaire, André Chassaigne, grâce à une entente entre la droite et la macronie. Mais si l'on se penche sur le détail du scrutin, on s'aperçoit que 17 voix en sa faveur sont un peu particulières: elles proviennent de ministres démissionnaires (toujours membres du gouvernement en attendant qu'un nouvel exécutif soit nommé), qui ont été élus députés lors des dernières législatives. Parmi eux: Gabriel Attal, Gérald Darmanin, ou encore Prisca Thévenot. Qui cumulent donc deux positions en principe incompatibles, du fait de la séparation des pouvoirs entre exécutif et législatif.

Ce que n'ont pas manqué de souligner plusieurs figures de gauche comme de droite, juste après l'élection. Manon Aubry a par exemple dénoncé le fait que *«17 ministres ont voté en niant le concept de séparation des pouvoirs»*, quand Sandrine Rousseau appelait à envisager *«tous les recours possibles»* pour contester le scrutin.

Une formulation qui complique la donne

La Constitution se montre en effet très claire sur ce point, dans son article 23: *«Les fonctions de membre du gouvernement sont incompatibles avec l'exercice de tout mandat parlementaire.»* Les contours de cette incompatibilité sont fixés par l'article LO153 du code électoral: celui-ci dispose que l'incompatibilité *«prend effet à l'expiration d'un délai d'un mois à compter de la nomination comme membre du gouvernement»*. Et que pendant ce délai, le ministre député *«ne peut prendre part à aucun scrutin et ne peut percevoir aucune indemnité en tant que parlementaire»*.

Si l'on s'arrête là, le cadre semble clair: les ministres députés ne pouvaient pas prendre part à l'élection de la présidence, puisqu'il s'agit d'un scrutin. Mais le même article du code électoral termine par une formation qui complique un peu la donne: *«L'incompatibilité ne prend pas effet si le gouvernement est démissionnaire avant l'expiration dudit délai.»* Emmanuel Macron ayant accepté la démission du gouvernement mardi, donc avant le vote pour la présidence, le gouvernement est depuis considéré comme démissionnaire.

Ses membres peuvent-ils, dès lors, siéger à l'Assemblée et prendre part aux scrutins? Le cas n'est pas simple à trancher et renvoie à différentes interprétations des textes. Notamment concernant la dernière phrase sur le gouvernement démissionnaire: porte-t-elle sur l'ensemble de l'article, ou seulement sur la première règle (le délai d'expiration d'un mois)? Dans ce second cas, la deuxième règle, qui interdit de siéger, continuerait à s'appliquer. *«Les ministres démissionnaires, ayant toujours un pouvoir de décision et d'autorité, ne devraient pas pouvoir siéger en tant que députés*, estime par exemple Jean-Philippe Derosier, professeur agrégé de droit public à l'université de Lille. *Tant qu'il n'y a pas eu de passation de pouvoir, le ministre démissionnaire est toujours ministre et ne peut pas être parlementaire.»*

Mais il reconnaît lui-même qu'une autre interprétation, moins stricte, des textes est possible. C'est celle de plusieurs professeurs de droit public, qui ont publié un article sur cette question dans la *Revue politique et parlementaire*: selon eux, les ministres peuvent *«participer aux votes dès lors que la démission du gouvernement [est] actée par décret du président de la République le 16 juillet»*.

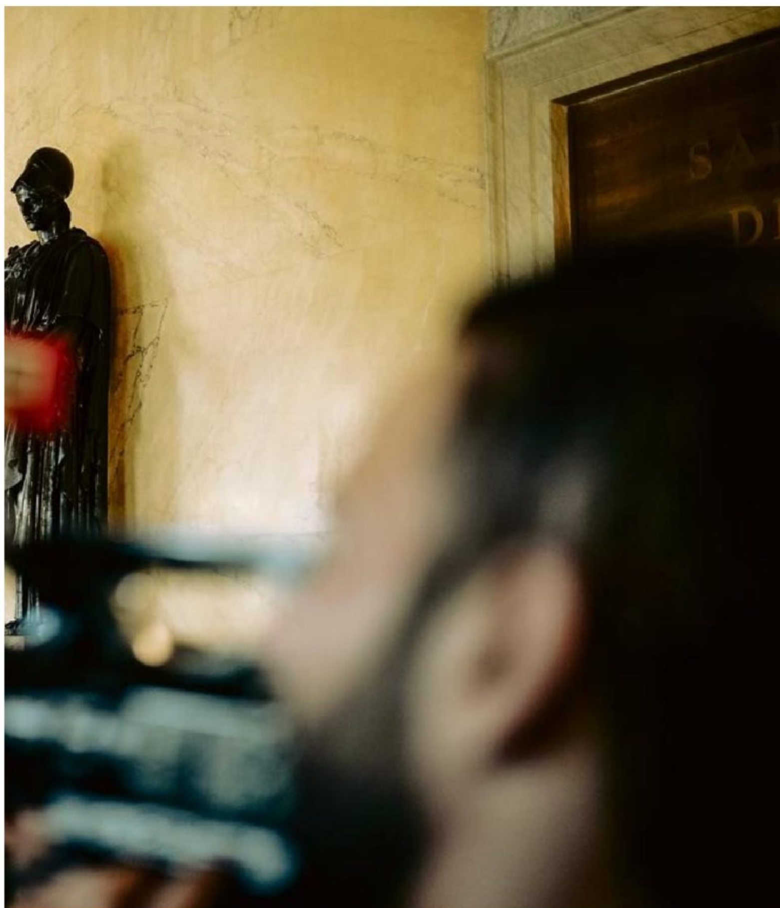
De la même manière, pour Benjamin Morel, maître de conférences en droit public à l'université Paris-Panthéon-Assas, dès lors qu'un ministre est démissionnaire, théoriquement, *«il peut siéger»*. *«Mais c'est une façon de torturer le droit*, ajoute-t-il immédiatement. *Parce que la Constitution de la V[e] République est vraiment écrite et pensée pour empêcher le cumul de la fonction de ministre et du mandat parlementaire. C'est quelque chose auquel Charles de Gaulle tenait énormément parce qu'il jugeait que cela représentait un risque d'instabilité.»*

Un précédent en 1988

«L'article LO153 est particulièrement mal rédigé, argue de son côté le professeur de droit public à l'université Toulouse Capitole Mathieu Carpentier. *On pourrait donc estimer que le doute qu'il introduit, doit profiter à l'accusé, si je peux me permettre cette formule. Et donc que Gabriel Attal ou les autres ministres pouvaient siéger et voter, d'autant qu'il y a un précédent en ce sens.»*

Ce précédent s'est déroulé sous Michel Rocard, en 1988. *«Réélu en mai, François Mitterrand nomme Michel Rocard Premier ministre et, au soir des élections législatives remportées par la gauche un mois plus tard, ce dernier présente sa démission, comme le veut la tradition républicaine*, détaille Jean-Philippe Derosier. *Le Président temporise, comme Macron actuellement. Puis Mitterrand accepte la démission dix jours plus tard, le 22 juin. Rocard et tous les ministres députés votent pour Laurent Fabius, candidat au perchoir, le 23 juin, et sont renommés le 24 juin.»*

VINCENT COQUAZ



jeudi, avec treize voix d'avance sur le communiste André Chassaigne.

Nouvelle-Calédonie A Nouméa, la peur de «l'apartheid»

Deux mois après le début des émeutes qui ont causé la mort de dix personnes, l'archipel reste marqué par de fortes tensions. Les jugeant «indépassables», la leader loyaliste, Sonia Backès, appelle à l'autonomisation de la province Sud. Au grand dam d'associations de quartier qui se battent pour la cohésion sociale.

REPORTAGE



Un atelier de vannerie organisé mercredi par

Par **GILLES CAPRAIS**
Correspondant à Nouméa
Photos **THÉO ROUBY**

Sur les barrages loyalistes des quartiers Sud de Nouméa, les messages ont changé. Les drapeaux blancs sont moins nombreux, les banderoles *«paix»* et *«love»* aussi. Depuis dimanche, l'heure est au bleu blanc rouge. Flottant au-dessus du rond-point de l'Ancre de marine, un immense drapeau français est arrimé aux palmiers. A N'Gea, sur le passage piéton situé au milieu de leur barrage filtrant, trois femmes sont fières que leur groupe de voisins ait peint, entre les bandes blanches, du bleu et du rouge.

«Oui, on montre le drapeau. On ne se cache plus. On est chez nous et on ne partira pas», clame Nicole, maître-nageuse de profession, installée depuis vingt-cinq ans en Nouvelle-Calédonie, pour qui la question de l'indépendance devrait appartenir au passé. *«Les référendums, ça suffit! On a voté trois fois, c'est non.»* Adeline, la soixantaine, estime que l'insurrection qui a commencé le 13 mai – provoquant la mort de 10 personnes et causant 2 milliards d'euros de dégâts – est aussi un immense gâchis sociétal. *«On a plein de communautés dans ce pays. On était un exemple pour le monde entier»*, continue Nicole. Elle espère un retour au calme, à la vie d'avant, mais pas au prix de concessions envers les indépendantistes.

«L'huile et l'eau»

Et lorsque Sonia Backès, leader des loyalistes radicaux, a parlé dimanche de se replier sur sa province Sud, de laisser les deux autres aux indépendantistes et d'abandonner l'idée de vivre ensemble, Adeline n'a pas sursauté: *«C'est une proposition. Peut-être qu'il faut ça pour qu'ils se rendent compte que l'indépendance est impossible, et qu'ils reviennent vers nous.»*



Dans une allocution prononcée dimanche, Sonia Backès s'est en effet déclarée favorable à une *«autonomisation des provinces»*. Pour l'ancienne secrétaire d'Etat à la Citoyenneté du gouvernement Borne, *«le projet d'une Nouvelle-Calédonie institutionnellement unie et fondée sur un vivre ensemble, les uns avec les autres, est révolu»*. Proscrite par l'accord de Nouméa, et donc par la Constitution, cette idée de séparation avait ressurgi avec les percées électorales des indépendantistes. En 2019, agacé par les 43 % de oui au premier référendum d'autodétermination, Pierre Frogier (LR), ancien président du gouvernement de la Nouvelle-Calédonie et ex-sénateur, voulait une *«différenciation provinciale»*. L'année suivante, Sonia Backès parlait d'*«hyperprovincialisation. «Au même titre que l'huile et l'eau ne se mélangent pas, je constate à regret que le monde kanak et le monde occidental ont, malgré plus de cent soixante-dix années de vie commune, des antagonismes encore indépassables*, a également lancé Backès dimanche. *Qu'il s'agisse de leur manière de vivre en société, par la place qui est faite aux femmes par exemple. Qu'il s'agisse encore de leurs systèmes politiques, féodal pour les uns et démocratique pour les autres.»*

Dans cette dernière déclaration, son argumentaire séparatiste est ainsi une collection d'amalgames visant pêle-mêle les indépendantistes, les Kanak et les bénéficiaires des aides sociales – qu'elle vient tout juste de sabrer, lundi, en suspendant l'aide médicale aux plus démunis. Les Calédoniens sont divisés dans son discours entre ceux qui font des *«efforts»* et *«ceux qui, oisifs, ne font rien»*. Les appels à achever la décolonisation deviennent, selon elle, *«une autoflagellation permanente et mortifère»*. La conclusion de la présidente de la province Sud fait froid dans le dos: *«Lorsque deux forces s'opposent et que deux camps sont persuadés de défendre légitimement leurs valeurs, ils se retrouvent face à un choix simple: celui de s'affronter jusqu'à la mort de l'un des deux ou de se séparer pour mieux vivre.»*

Dans le quartier populaire de Rivière-Salée, l'association Solidarité RS perpétue une autre conception de la citoyenneté calédonienne. *«Le vivre-ensemble a toujours existé, et il existe encore»*, martèle Eva Thibaudet, vice-présidente de l'association. Elle refuse de laisser tomber les jeunes du quartier, même ceux qui ont dévasté leur lieu de vie au point de ne laisser intacte que la pharmacie, exaspérant jusqu'aux habitants indépendantistes. *«Leur coller une étiquette, c'est une solution de facilité.»* Eva Thibaudet invite à reconnaître le mal-être de la jeunesse kanak: *«C'est un cri du cœur, c'est un appel au secours, et ce qu'on essaie de montrer, c'est qu'ils peuvent être entendus.»*

«Ultime chimère»

Ce mercredi après-midi, Solidarité RS s'est installée sur le bitume du terrain de basket. Distribution de nourriture, comme toujours. Atelier de tressage, pour la première fois. Mamie Anna répète des gestes ancestraux et des blagues grivoises. Sous les éclats de rire, entre ses mains habiles, les feuilles de cocotier prennent la forme d'un oiseau en deux temps trois mouvements. Là-bas, sous le panneau de basket, Kévin Ausu renvoie les ballons. *«Le quartier revit un peu, ça fait du bien»*, dit le gardien du stade, soulagé de ne plus avoir à se lever la nuit pour éteindre des départs de feu. Parmi les shooteurs, Nelson (1) a fait partie des émeutiers. Il en veut à la présidente de la province Sud: *«Elle ne fait qu'attiser la haine, celle-là… C'est son fonds de commerce. Il faut leur dire en France. L'apartheid de Sonia Backès, on n'en veut pas.»*

Le matin, les loyalistes modérés du parti Calédonie ensemble ont étrillé l'idée de repli sur la province Sud: *«projet d'apartheid»*, *«ultime chimère»*, *«stratégie Dien Bien Phu»*… *«Impossible»* à tous égards, l'autonomisation ignore des réalités comme celle du métissage. *«Comment peut-on oublier les trente dernières années durant lesquelles nous avons tressé la natte d'un vivre-ensemble calédonien malgré ses imperfections, malgré les événements du 13 mai?»* questionne le parti de Philippe Gomès. Pour le Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS), fort de l'élection d'Emmanuel Tjibaou et de la domination des voix indépendantistes lors des législa-

> **«Sonia Backès ne fait qu'attiser la haine… C'est son fonds de commerce.»**
> **Nelson (1)** qui a pris part aux émeutes


l'association Solidarité RS dans le quartier de Rivière-Salée, à Nouméa.


Dans la baie de l'Orphelinat, à Nouméa, mercredi.


Eva Thibaudet, vice-présidente de l'association Solidarité RS.

tives, *«la triste déclaration»* de Sonia Backès est *«un aveu de faiblesse»* ainsi qu'une volonté de *«reproduire à l'échelle du territoire l'apartheid social qui sévit à Nouméa»*.

«Acte politique»

Divisés sur le cas de la Cellule de coordination des actions de terrain – dont le dirigeant, Christian Tein, a été arrêté et transféré en métropole – et sur la façon de lutter, les quatre partis indépendantistes ont parlé d'une seule voix pour la première fois depuis le début de l'insurrection, mercredi matin, pour réclamer le *«retrait immédiat»* des renforts militaires envoyés par l'Etat, et la libération des *«prisonniers politiques»* incarcérés à Mulhouse. Ils demandent à Emmanuel Macron de nommer *«rapidement»* un Premier ministre, qu'ils espèrent de gauche au nom d'affinités anciennes, *«et de le désigner en qualité d'interlocuteur privilégié auprès du FLNKS»*. Pour Dominique Fochi, secrétaire général de l'Union calédonienne, *«il n'y a qu'un acte politique qui fera lever la mobilisation de terrain»*. Qui dure depuis maintenant plus de deux mois. ◆

(1) Le prénom a été modifié.

Outre-mer : «Avec une ministre démissionnaire, il va être compliqué de gérer les crises»

Le député guyanais Jean-Victor Castor s'inquiète des conséquences du maintien au pouvoir d'un gouvernement démissionnaire sur les territoires ultramarins.

Alors que Gabriel Attal a présenté sa démission au président de la République mardi, le gouvernement actuel va rester quelque temps en place afin de gérer les *«affaires courantes»*. Une situation qui inquiète le député guyanais Jean-Victor Castor (Gauche démocrate et républicaine), préoccupé par les difficultés ou les crises que traversent certains territoires d'outre-mer, comme la Nouvelle-Calédonie en proie à des troubles politiques, la Guadeloupe, soumise à de fortes restrictions dans l'accès à l'eau potable ou Mayotte, confrontée à un immense défi migratoire.

Quelles sont les conséquences du flottement politique actuel pour les territoires ultramarins?

Depuis deux ans, on a changé à plusieurs reprises de ministre des Outre-mer. Il y avait une forme de discontinuité politique qui n'arrangeait déjà pas les choses. Des ministres et des cabinets se sont enchaînés, empêchant toute continuité. Avec une ministre démissionnaire *[Marie Guévenoux, ndlr]*, il va être compliqué de gérer les crises ces prochaines semaines. Déjà qu'il y a des difficultés politiques permanentes, là on n'a même plus d'interlocuteur. Il y a des situations complexes dans les territoires ultramarins, avec des retards de développement, des enjeux démographiques à Mayotte et en Guyane, avec des nécessités de coopération, qui sont compliquées par des normes et des conditions qui ne sont pas du tout adaptées à ces territoires. Il y a aussi des questions essentielles, comme celle de l'autonomie demandée par la Martinique, la Guyane, bientôt la Guadeloupe, celle de l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie, ou encore celle des peuples autochtones. Par ailleurs, on ne comprend pas ce que signifie *«gérer les affaires courantes»*. Elles sont déjà gérées par le préfet. Bien que les membres du gouvernement déclarent ne pas prendre de décisions, je pense qu'au vu des différentes crises, ils vont agir.

C'est-à-dire ?

On les voit prendre des initiatives alors qu'ils ne sont pas censés pouvoir le faire. En Nouvelle-Calédonie, ils sont obligés en raison de la crise, pour tenter de la régler. Ils ne peuvent pas rester sans rien faire. En Guadeloupe aussi, on a une vraie crise par rapport à l'accès à l'eau, et les citoyens se mobilisent, des barrages se mettent en place… La situation est extrêmement tendue partout et oblige à l'action.


AFP
INTERVIEW

Cette situation risque-t-elle d'aggraver les crises ?

Forcément. En Nouvelle-Calédonie, on ne va pas entamer des négociations avec un gouvernement qui est démissionnaire, mais qui reste en place, alors qu'il a été défait par les urnes. Déjà qu'on avait vraiment du mal à se faire entendre avec un gouvernement en place… En Guyane, il y a un processus pour demander une évolution statutaire. On ne peut pas continuer les discussions avec Marie Guévenoux, qui avaient d'ailleurs mal commencé. Elle avait en effet avoué ne pas être au courant de notre demande, alors que les discussions avaient débuté sous le gouvernement d'Edouard Philippe. On voit bien que les territoires ultramarins sont relégués au second plan.

Qu'attendez-vous du prochain gouvernement?

On a vraiment besoin d'un gouvernement stable, d'un ministère stable, qui soient sincères dans le traitement du pays. Il faudra une vraie stabilité technico-administrative. Pour le ministère des Outre-mer, il faudra quelqu'un qui soit à l'écoute, et qui connaisse la réalité du terrain, les diversités, complexités et spécificités de chaque territoire, ce que l'on n'a pas connu jusque-là. Le ministre devra être issu du Nouveau Front populaire, car c'est le seul regroupement politique qui a développé un certain nombre d'idées primordiales pour les territoires ultramarins. Mais le programme ne suffit pas, il faut que les choses changent véritablement, il faudra donc mettre la pression pour le faire appliquer.

Recueilli par **ELÉNA RONEY**

Par
NINA GUÉRINEAU DE LAMÉRIE
Envoyée spéciale dans le Mercantour
Photos **LAURENT CARRE**

Surtourisme

Assailli, le Mercantour tente de protéger ses marmottes

Le paradis sauvage des Alpes-Maritimes, qui a été traversé vendredi par le Tour de France, est devenu un spot ultra-prisé. Ses gardiens sont à la recherche d'un équilibre entre nécessité de retombées économiques et épanouissement du vivant.

La nuit est tombée. Lundi, seules la lune et les étoiles se reflètent sur le lac d'Allos, niché au nord-ouest du parc national du Mercantour (Alpes-Maritimes). Enfin presque. Sur l'autre rive, une lumière ronde, artificielle, brille dans le noir. *«Aujourd'hui, c'est calme, mais d'habitude on croirait qu'il y a une ville»*, grommelle Raymond, adossé au mur de sa cabane pastorale. Berger *«depuis toujours»*, le sexagénaire vient tous les ans faire paître ses moutons de juillet à septembre.

Ce site à la beauté sauvage, où mélèzes, montagnes et fleurs multicolores, encerclent l'eau bleu pâle, il le connaît par cœur. Le lac d'Allos, enfant des glaciers situé à 2228 mètres d'altitude, est un joyau d'une extrême fragilité. Ses multiples habitants passent une grande partie de leur vie au ralenti, piégés sous la glace et la neige. A l'arrivée du dégel, l'écosystème se remet doucement en activité. Puis les chamois réapparaissent sur les parois verticales, les marmottes sortent de leur terrier et les vers luisants scintillent au milieu de la pelouse alpine.

VALLÉES LUXURIANTES

Un véritable paradis de biodiversité qui se transforme d'année en année en spot touristique, soupire Raymond. Le bassin naturel se trouve à quarante-cinq minutes de marche depuis le dernier parking accessible en voiture. Faisant de lui l'attraction naturelle la plus prisée du Mercantour. *«En journée, ça ressemble à Disneyland»*, compare le propriétaire de 1200 brebis. Après le Covid, *«on avait jusqu'à 2000 personnes par jour*, abonde Emmanuel Gastaud, chargé de communication du parc national. *Pour le Mont-Saint-Michel, c'est rien mais là on parle d'une zone aux milieux naturels très sensibles. A ce niveau, on ne peut plus être dans la préservation.»* Depuis deux ans, grâce aux efforts de sensibilisation et de régulation, le nombre de visiteurs a fini par baisser. Dans le parc de stationnement qui peut accueillir jusqu'à 120 véhicules, la place coûte désormais 10 euros et peut être réservée en ligne. Pendant l'été 2023, la moyenne de promeneurs est ainsi descendue à 750. Avec tout de même un pic à 1300 le 16 août. C'est toujours trop, critique Raymond: *«On devrait en autoriser 200 par jour, pas plus.»*

Pour l'instant, le parc du Mercantour, toujours à la recherche d'un équilibre entre développement local, tourisme durable et protection de ces fragiles milieux alpins, ne se dirige pas vers la régulation stricte. L'ambition: protéger et sensibiliser encore plus, tout en incitant le quidam à venir découvrir ces coins sauvages. *«L'accès à la nature doit être garanti, c'est d'utilité publique. Il vaut mieux que les gens viennent marcher plutôt qu'ils restent devant leur télé»*, répète Emmanuel Gastaud, au volant de sa voiture. Ce, malgré toutes les contradictions que cela comporte. Chaque année, entre 600000 et 800000 visiteurs passent sur les routes du Mercantour. Et cette année, *«on attend un peu plus de monde à cause du Tour de France»*, poursuit le communicant. Notamment au mythique col de la Bonette, à l'est du lac d'Allos, où la fréquentation est déjà en hausse de 14% par rapport à 2023. Ce matin-là, Anthony, garde du parc, et deux ouvriers de sentier, Grégoire et Nicolas, y démêlent du filet pour mouton. Autour d'eux, le temps radieux illumine vallées luxuriantes, forêts ancestrales et cours d'eau sinueux. Au-dessus des massifs, d'immenses vautours fauves planent.

Pour le passage du Tour, qui a eu lieu vendredi – une formidable *«vitrine pour la région»*, se félicite Emmanuel Gastaud –, tout a été fait



De nombreux cyclistes se frottent aux pentes du Mercantour, d'autant plus cette année avec le passage du Tour, vendredi, au col de la Bonette.



Chaque année, entre

pour que la biodiversité en sorte indemne. Pas de graffitis, de *goodies* ou de klaxons. Mille mètres de filets jaunes avaient été installés pour empêcher le public d'applaudir les coureurs depuis certaines pentes caillouteuses. Le piétinement serait fatal au trésor local, la bérardie laineuse, sorte de petit chou au poil blanc et à l'épaisse fleur jaune, et favoriserait l'érosion du sol. Une goutte d'eau dans l'océan des 68 000 hectares à protéger. La veille de l'arrivée du Tour, nombreuses étaient les voitures stationnées dans des endroits sensibles, hors sentiers battus, au grand dam de quelques agents du parc et de l'Office national des forêts. Hommes de terrain, le policier de l'environnement Anthony, et les veilleurs des sentiers Grégoire et Nicolas, ont bien noté une hausse de la fréquentation à certains endroits du parc. Mais pour eux, le problème est plutôt que le public a changé. Les randonneurs chevronnés ont laissé la place à des «néopratiquants» qui ont une *«vision idyllique de la nature»* et ne connaissent ni les codes de la montagne ni la fragilité des écosystèmes alpins. Ils veulent *«une nature Côte d'Azur, retrouver le même confort qu'à la maison,* expose Anthony. *Ils sont rarement équipés pour la nuit ou le froid alors que le temps change très rapidement et que cela peut être dangereux.»*

RANDO SILENCIEUSE

Certains viennent en crocs, en short, tee-shirt, s'engagent sur des *«randonnées avec des enfants ou des personnes handicapées sans même avoir regardé le temps de marche ou le dénivelé»*, jurent Grégoire et Nicolas. Aussitôt dit, aussitôt observé. Lundi matin, un groupe de retraités montent à la cime du col de la Bonnette. *«Dudu y est allé en claquettes !»* se marrent-ils. Le fameux «Dudu» redescend quelques minutes plus tard, penaud et le genou égratigné: *«J'ai pris une bonne gamelle. C'est sûr que c'était pas malin.»* Un comportement dont les conséquences sont moindres sur l'environnement. En revanche, certains «méfaits», comme promener son chien, laisser ses déchets, faire du feu, bivouaquer hors zone autorisée, laver sa vaisselle dans les lacs ou encore écouter de la musique sur une enceinte perturbent lourdement la faune et la flore. Des actions interdites observées par *Libération* au col de la Bonette et au lac d'Allos – cependant, la majorité des promeneurs était plus ou moins consciente des gestes à adopter en haute montagne et qualifiait de *«bon sens»* les règles de protection du vivant. *«Les pires viennent de la côte. Partout, ils se sentent les rois, font ce qu'ils veulent»*, estime Nicolas, lui-même Niçois. Le parc national n'est qu'à une heure trente de la ville en voiture.



Aussi, depuis deux ou trois ans, le parc du Mercantour met les bouchées doubles sur la communication. L'accès aux informations est renforcé sur les points surfréquentés, des portions de sentiers prônent désormais la randonnée silencieuse et un tout nouveau capteur intelligent doit être installé à la Gordelasque, autre lieu d'intérêt, pour contrôler la fréquentation. Des projets de réaménagement de parking et de «porte d'entrée» symbolique dans le parc, afin d'alerter les visiteurs de leur arrivée dans *«un endroit exceptionnel»*, sont en cours de réflexion. Les efforts vont en parallèle se concentrer sur les motards et les conducteurs de voitures sportives. Ceux-ci sont souvent *«trop bruyants»*, *«trop rapides»* et, parfois, fauchent les marmottes qui se faufilent sur le bitume. *«Rien qu'hier* [dimanche, ndlr], *trois ont été tamponnées»*, déplore Anthony. *«Moi d'habitude j'ai plein de copines marmottes, de copines biches»*, regrette Joëlle Teste, photographe professionnelle du col de la Bonette. *Mais là, avec le Tour de France, elles se cachent.»*

Enfin, comme d'autres parcs nationaux, le Mercantour va lancer une étude sociologique sur ce nouveau public. *«L'enjeu est de le capter, parce qu'il ne vient pas naturellement vers nous, et de le sensibiliser. Comment continuer à l'inciter à profiter de la nature tout en préservant la biodiversité? C'est le fameux curseur entre accessibilité et protection que l'on doit trouver»*, déroule Emmanuel Gastaud. Preuve que la question préoccupe au-delà du Mercantour, un projet européen Biodiv' Tour Alps, lancé en 2021, soutient financièrement les parcs nationaux alpins dans leur mission de protection et de verdissement de leurs activités touristiques. Un enjeu de taille, car la situation risque d'aller en s'aggravant, analyse Rémy Knafou, expert du tourisme durable.

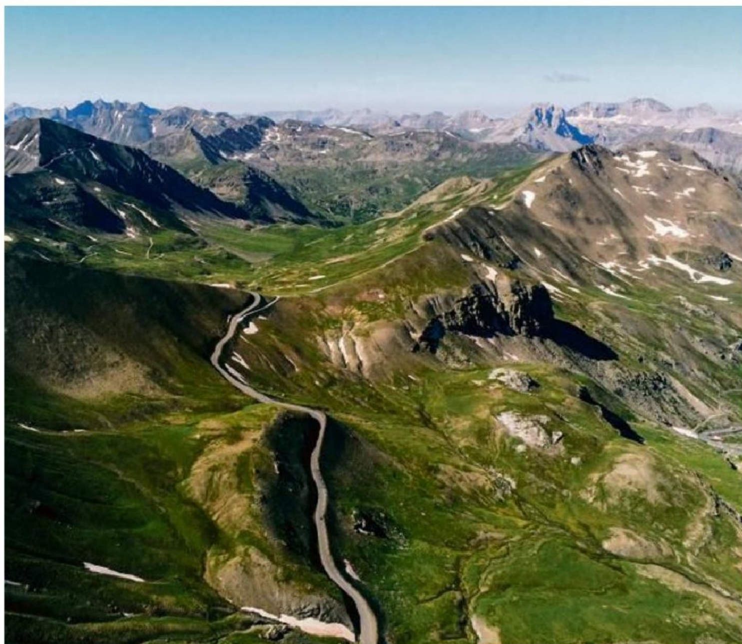
> «Pour qu'il n'y ait pas d'impact sur la biodiversité, il ne faudrait rien faire du tout. Mais nous, on a besoin de vivre.»
>
> **Jacques Fortoul** maire de Jausiers (Alpes-Maritimes)

«ON A BESOIN DE VIVRE»

De fait, la population mondiale ainsi que le tourisme vert et local progressent tandis que les milieux montagneux subissent les effets du changement climatique. Tout cela résulte d'une diminution drastique du territoire des bouquetins des Alpes, lagopèdes et autres gypaètes barbus. *«Il y a une contradiction fondamentale lorsqu'on parle de parc national: on veut protéger un lieu, mais le fait de les classer fait venir les gens,* rappelle Rémy Knafou. *Ceux qui créent ces périmètres à protéger savent très bien que ça va entraîner un développement du tourisme. Pourtant, l'objectif premier des parcs nationaux, avant la mise à disposition du public, c'est la conservation de l'espace.»*

A l'heure actuelle, personne n'a trouvé la solution adéquate pour concilier retombées économiques et épanouissement du vivant. *«Pour qu'il n'y ait pas d'impact sur la biodiversité, il ne faudrait rien faire du tout. Mais ce n'est pas comme ça que le monde fonctionne, nous, on a besoin de vivre»*, défend Jacques Fortoul, maire de Jausiers, commune située dans le Mercantour. Côté parcs nationaux, on se demande encore comment réagir à ce nouveau genre de touristes. Faut-il les concentrer sur certaines zones, quitte à les sacrifier pour épargner les autres étendues, ou faut-il les séparer et ainsi répartir les impacts environnementaux? Si le flou demeure à ce sujet, la sensibilisation semble quand même porter quelques fruits.

Au col de la Bonette, lundi, Ludivine est en pleine lecture du panneau d'informations. L'infirmière de 45 ans et sa famille viennent chaque année pour admirer ces paysages *«magnifiques qui changent tout le temps»*. Notamment le col de la Cayolle, plus au sud, *«royaume des marmottes»*. Avant, admet-elle, elle adorait s'approcher de ces *«adorables»* rongeurs au poil brun, et poussait même ses enfants à les caresser – *«j'ai plein de photos»*, nous montre-t-elle. Des gestes nuisibles à la survie des marmottes, qui attendaient auprès des touristes pour se nourrir. Depuis, une zone de quiétude a été mise en place pour éviter ce genre de comportements. *«A posteriori, je comprends. Maintenant je dis aux enfants, ne criez pas, on est chez elles»*, sourit la mère de famille.



600 000 et 800 000 visiteurs passent sur les routes du Mercantour.



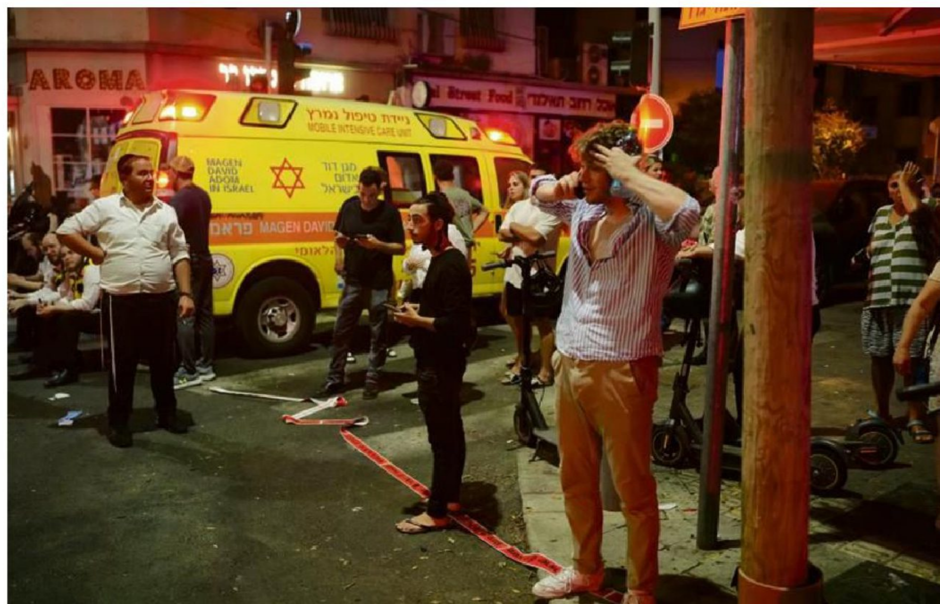
Des cyclistes au sommet du col de la Bonette, le 13 juillet.



LIBÉ.FR

Après quatre années à l'Intérieur, Darmanin s'en va, apprécié par ses troupes et décrié par la gauche

Plus de 1 470 jours au ministère de l'Intérieur, c'est long. Même pour Gérald Darmanin, qui y a atterri en juillet 2020. Très proche des syndicats de police, le sarkozyste, qui a tenté de faire de son passage à Beauvau un tremplin, a enterré toute réforme d'ampleur de l'institution et n'a pas hésité à utiliser le mensonge comme arme politique. PHOTO HUGO CLARENCE JANODY. HANS LUCAS



Sur les lieux de l'explosion, rue Shalom Aleicheim, à Tel-Aviv, dans la nuit de jeudi à vendredi. PHOTO ERIK MARMOR. AP

En Israël, la stupeur après l'explosion d'un drone en plein cœur de Tel-Aviv

Dans la nuit de jeudi à vendredi, une attaque lancée depuis le Yémen a fait un mort et dix blessés dans la capitale de l'Etat hébreu. Selon l'armée israélienne, «une erreur humaine» a empêché son interception.

Par **EMMANUELLE ELBAZ-PHELPS**
Intérim à Tel-Aviv

L'immeuble est moche, vieux, mal entretenu, historique aussi. Haut de treize étages, il a fièrement détenu le titre du plus haut d'Israël, deux ans à peine, de 1963 à 1965. Quelques années plus tard, sa façade en vitres a inspiré le nom d'un trio pop, devenu culte : les Hautes Fenêtres. Plus d'un demi-siècle plus tard, le record éphémère et la popularité du groupe risquent d'être effacés par la guerre et une nouvelle tragédie. Un homme de 50 ans a été tué dans l'attaque au drone survenue dans la nuit de jeudi à vendredi. Dix autres ont été blessés, légèrement selon la police. L'ironie veut que ce gratte-ciel d'un temps, en plein centre d'un quartier résidentiel de Tel-Aviv, soit situé dans la rue Shalom Aleichem, à traduire de l'hébreu : *«Que la paix soit sur vous.»* Au rez-de-chaussée de l'immeuble, un supermarché ouvert en continu, même la nuit. Tel-Aviv est souvent décrite comme la ville qui ne dort jamais, surtout pas le jeudi soir, début de week-end en Israël. A 3 heures du matin, certains étaient donc réveillés et ont eu le temps de sortir leurs téléphones, quand a résonné un bruit incongru et terrifiant. Ils ont vu et filmé l'explosion du drone sur la métropole israélienne. D'autres, plus nombreux, ont sauté du lit, secoués par la détonation assourdissante et le tremblement des fenêtres.

L'HISTOIRE DU JOUR

«L'énorme boom m'a réveillée dans la panique et ça m'a ramenée immédiatement au mois d'octobre et à la roquette envoyée par le Hamas depuis Gaza qui avait frappé de plein fouet l'immeuble deux rues plus haut, témoigne Noa, une voisine du quartier. *Mais en intensité, cette nuit, c'était bien plus fort.»* L'Israélienne, habituée aux alertes du Dôme de fer, la défense antiaérienne du pays, s'étonne de n'avoir reçu *«aucune alerte»*, pendant *«de longues minutes après la détonation»*. *«Ce manque d'information était une vraie source d'angoisse.»*

Cible. A 150 mètres à peine de l'immeuble touché, on trouve la branche telavivienne de l'ambassade des Etats-Unis en Israël. Dans le quartier, on se demande si la représentation américaine et son fameux pont-levis n'étaient pas la cible visée. Un porte-parole de l'ambassade a fait savoir que le personnel diplomatique était en contact étroit avec les autorités israéliennes pour enquêter sur la source de l'explosion et la cible supposée. L'ambassadeur américain, Vendredi, Jack Lew s'est déclaré *«choqué»* par cette attaque revendiquée par les Houthis du Yémen. *«Nous offrons nos condoléances aux membres de la famille de l'individu tué»*, a-t-il écrit sur X. Condoléances aussi présentées par la France, qui a condamné l'attaque.

> «Comment l'armée a-t-elle pu laisser passer ce drone ?»
> **Ruth Tavor** habitante du quartier touché par l'explosion

En plus de raviver les traumatismes passés, cette attaque interroge sur la défense du territoire, réputé quasiment inviolable. *«La force de dissuasion israélienne est réellement entamée*, analyse Amos Harel, spécialiste de sécurité pour le quotidien *Haaretz. La preuve en est que les Houthis n'hésitent pas à tirer sur un quartier d'habitation au cœur de Tel-Aviv, quartier qui abrite l'ambassade des Etats-Unis. Certes, la menace des drones concerne surtout les attaques du Hezbollah sur le nord du pays, mais ce que l'on a vu cette nuit veut bien dire qu'Israël ne fait plus peur à ses voisins.»*

Sirènes d'alerte. Il évoque aussi la confusion qui émane des déclarations de l'armée au lendemain de l'attaque. Le drone aurait été détecté par l'aviation, mais pas identifié comme un objet hostile à abattre et a donc pu continuer sa trajectoire meurtrière, sans même déclencher les sirènes d'alerte, que les Israéliens ne connaissent que trop bien. *«Erreur humaine»*, dit Tsahal qui a ouvert une enquête.

Sauf que neuf mois après la terrible attaque du 7 Octobre, les Israéliens et Israéliennes arrivent difficilement à faire preuve d'indulgence face aux erreurs de leur armée, qu'elles soient humaines ou pas. *«Je n'ai pas peur des armées arabes qui veulent nous tuer*, raconte Ruth Tavor sur les lieux, encore secouée par la détonation qui a fait trembler son lit au milieu de la nuit. *J'ai peur de la faiblesse de notre réaction. Comment l'armée a-t-elle pu laisser passer ce drone en prenant le risque que quelqu'un y perde la vie comme cela a été le cas ? Pourquoi devrais-je me sentir à ce point impuissante et vulnérable alors que je suis censée être protégée par l'une des armées les plus puissantes et sophistiquées du monde ?»*

Le sentiment de sécurité perdue accompagne la société israélienne depuis le massacre du Hamas. La faille survenue cette nuit ne fait qu'ajouter à l'angoisse et à creuser le manque de confiance grandissant entre la population et les institutions.



LIBÉ.FR

Mort de Nguyen Phu Trong, l'homme fort du Vietnam

Il était considéré comme l'homme le plus puissant du pays. Après treize ans à la tête du Parti communiste vietnamien, le dirigeant est mort vendredi des suites d'une maladie, à 80 ans. Son mandat, d'une longévité remarquable, restera marqué par une massive campagne anticorruption. PHOTO AP



Russie Seize ans de prison pour le journaliste américain Evan Gershkovich

Accusé d'espionnage par les autorités russes, le journaliste américain Evan Gershkovich a écopé vendredi d'une peine exorbitente, seize ans de prison, soit deux années de moins que ce qu'avait requis le matin-même l'accusation. Le reporter de 32 ans, accrédité auprès de toutes les instances officielles en tant que correspondant du *Wall Street Journal*, a été interpellé en mars 2023 et accusé de collecter des informations sensibles pour le compte de la CIA. L'affaire a été traitée au pas de charge, seulement deux audiences, à huis clos, par un tribunal de Iekaterinbourg. Et le verdict est à la fois sidérant et totalement attendu, tant depuis le départ l'affaire ne ressemble qu'à une prise d'otage par Moscou en vue d'un échange de prisonniers. **V.D.** PHOTO AP

A lire en intégralité sur *Libération.fr*

Rugby Melvyn Jaminet attendu en commission de discipline le 26 juillet

L'arrière du XV de France Melvyn Jaminet, qui avait posté sur Instagram, avant de la supprimer, une vidéo dans laquelle il tenait des propos racistes, est convoqué le 26 juillet devant la commission de discipline de la Fédération française de rugby. La vidéo avait été postée après le premier test-match des Bleus à Mendoza, en Argentine.

«Cette vie simple que nous chérissions tant a complètement disparu»

Nour Z. Jarada vit à Gaza depuis toujours. Pour «Libé», cette psychologue de Médecins du monde France raconte son quotidien dans l'enclave palestinienne rythmée par la guerre et les déplacements avec sa famille. Premier épisode : ses souvenirs de l'avant-7 Octobre.

Je n'aurais jamais cru qu'un jour je vous raconterais Gaza comme on évoque un souvenir. C'est bouleversant de s'en remémorer les détails, si proches et si lointains. Chaque souvenir appelle des sentiments profonds de chagrin et de nostalgie. Tandis que je m'installe pour écrire Gaza, ma ville, je peine à capturer son essence alors que j'en ai été déplacée. Mon cœur est lourd lorsque je visualise ses rues, ses habitants et son âme singulière. La tâche ardue d'en faire le portrait est empreinte d'une douce nostalgie teintée d'amertume.

Je me souviens de détails d'une vie simple et paisible : commencer la journée en me préparant pour aller au travail tout en aidant mes deux enfants à se préparer pour l'école, prendre un taxi de l'autre côté de la rue en savourant l'odeur des pâtisseries de la boulangerie voisine, profiter d'une courte marche dans une jolie rue arborée jusqu'à nos bureaux de Médecins du monde dans le quartier d'al-Rimal, à Gaza *[détruits par une frappe israélienne, ndlr]*. Passer la porte pour saluer les visages familiers avec lesquels je travaillais a toujours été précieux.

L'équipe en charge de la santé mentale à Médecins du monde formait des professionnels de santé dans les hôpitaux et les centres de santé primaire de Gaza afin d'accroître leur capacité à fournir des services psychologiques. Notre but était de répondre aux besoins psychologiques croissants à Gaza, qui n'ont fait qu'empirer face aux années de siège, de guerres et à l'escalade récurrente de violence. J'ai dédié la passion que j'éprouve pour mon métier à aider les autres à surmonter leurs difficultés psychologiques et à les accompagner vers un avenir meilleur.

JOURNAL D'UNE GAZAOUIE

Lorsque j'étais stressée, j'allais faire du shopping avec ma meilleure amie, Lamiaa. Nous flânions dans les rues de Gaza, pour toujours terminer dans un petit café au bord de la plage. A Gaza, la mer a toujours été un lieu réconfortant pour tous, car un proverbe dit que *«si jamais tu te perds à Gaza, regarde la mer car tu y trouveras refuge et elle te guidera toujours»*.

Gaza n'est pas seulement une ville, c'est un esprit et une façon de vivre. C'est un foyer. Les gens ici sont généreux, humbles, cultivés, résilients, accueillants. Ils ouvrent leur cœur en préservant fièrement leurs coutumes et leurs traditions. La population s'est rassemblée de toute la Palestine pour y former une communauté unie. Gaza n'est peut-être pas la ville la plus belle, mais sa chaleur emplit le cœur de nostalgie. Nous croyons et nous faisons toujours résonner les mots de notre poète Mahmoud Darwish : *«Il y a sur cette terre, ce qui mérite de vivre.»*

C'est toujours difficile de comprendre que cette vie simple que nous chérissions tant a disparu. Je n'oublierai jamais le 7 Octobre. Ce jour est marqué dans ma mémoire. Je me rappelle parfaitement m'être réveillée pleine d'énergie comme chaque jour, j'ai enlacé mes enfants avant de leur dire au revoir en souriant alors qu'ils partaient pour l'école. Je jouais avec mes deux petits chats lorsque j'ai été surprise par des voix qui se sont amplifiées.

Mes enfants effrayés sont revenus se précipiter dans mes bras, je les ai serrés fort en essayant de les calmer. Je connais bien ces voix, ces voix trop familières : les voix des avions, des bombardements et de la mort. A Gaza, nous les connaissons tous et nous savons la tristesse qu'elles entraînent dans leur sillage. Nous sommes les filles et les fils de la guerre, les compagnons des martyrs, chaque quartier, chaque rue porte les traces d'un martyr, d'un blessé ou d'un prisonnier. Le ciel s'est embrasé, comme si le monde s'apprêtait à tomber sur nos têtes. J'ai serré mes enfants dans mes bras, dans un coin de la maison, cherchant désespérément la sécurité. A ce moment-là, j'ignore toutes les pertes qui s'annoncent, et me voici à me remémorer ma vie emplie d'une peine et d'un chagrin profondément gravés dans le cœur de chaque Gazaoui.

NOUR Z. JARADA

A lire en intégralité sur *Libé.fr*

Traitement de l'eau : depuis au moins quinze ans, Nestlé dans l'illégalité

La société Nestlé Waters a-t-elle traité illégalement ses eaux minérales pendant quinze ans, voire davantage ? C'est ce que suggérerait un rapport d'enquête de la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes, selon *Mediapart*. Le site d'investigation a affirmé, jeudi, que les conclusions rendues en avril retracent notamment l'achat, dès 2005, d'appareils à UV, et relèvent *«une utilisation de filtres non autorisés depuis au moins 2010»*.

Fin janvier, une enquête du *Monde* et de Radio France avait révélé que ces méthodes, destinées à continuer à vendre de l'eau en bouteille censément pure mais régulièrement contaminée par des matières fécales et des pesticides, duraient au moins depuis 2020.

Grâce à cette pratique, l'entreprise agroalimentaire aurait pu engranger plus de trois milliards d'euros, soutient *Mediapart*, citant les enquêteurs. *«Nous réfutons fermement le mode de calcul et le chiffrage relayés par* Mediapart*»*, a réagi Nestlé Waters France, filiale française du géant suisse. Une déclaration similaire figure dans *«un point de situation»* sur le site de l'entreprise. Mais elle ne semble pas contester que des traitements hors les clous ont été réalisés depuis quinze ans. Le groupe est aussi visé par une enquête préliminaire ouverte par le parquet d'Epinal pour tromperie. Fin janvier, Nestlé Waters a reconnu avoir eu recours à des systèmes de désinfection interdits (lampe UV, charbon actif) pour maintenir la *«sécurité alimentaire»* de ses eaux puisées et embouteillées dans les Vosges (Vittel, Contrex et Hépar).

Réagissant à ces révélations, l'ONG Foodwatch, qui a porté plainte dans ce dossier, a demandé *«que la justice pénale avance»*, *«s'étonnant que cette affaire soit toujours au stade de l'enquête préliminaire»*.

Dans un rapport de 2022, une mission de l'Inspection générale des affaires sociales (Igas) estimait qu'en France, *«près de 30 %»* des marques d'eau conditionnées *«subissent des traitements non conformes»*. Un chiffre possiblement sous-estimé puisque de telles pratiques sont *«délibérément dissimulées»*, notait également l'Igas. Nestlé rappelle avoir sollicité les autorités dès 2021 afin de régulariser la situation. Et le groupe de préciser à l'AFP : *«Depuis, nous avons retiré les traitements en question.»*

(avec AFP)

Communiqué La Société des journalistes et du personnel de «Libération» renforce ses droits

La Société des journalistes et du personnel de *Libération* (SJPL) se félicite de l'accord de gouvernance renforçant ses droits, signé ce jeudi 18 juillet 2024, avec la direction du journal et celle de la holding, Presse Indépendante, présidée par Denis Olivennes. Au terme de longues négociations, la SJPL a obtenu :

■ Des droits renforcés dans *Libération* via la mise en place d'un comité stratégique, qui sera consulté sur les décisions structurantes.

■ Des droits d'information au niveau de la holding, ainsi qu'un droit d'offre en cas de changement capitalistique dans Presse Indépendante, qui vient s'ajouter au droit de préemption et d'agrément dont elle bénéficie dans *Libération*.

Dans le même temps, la SJPL a réaffirmé son attachement et ses obligations envers les plus hauts standards déontologiques, à travers son adhésion pérenne à une instance indépendante, actuellement le Conseil de déontologie journalistique et de médiation (CDJM), inscrite dans l'accord. Quatre ans après la création du fonds de dotation, ce nouvel accord renforce l'indépendance de la rédaction de *Libération*, une avancée bienvenue dans un contexte national inquiétant pour les sociétés des journalistes, trop peu protégées.



LIBÉ.FR **«En France, les premières bassines étaient des pansements sur des plaies»** Alors qu'un nouvel épisode de la guerre de l'eau entre collectifs militants opposés à l'irrigation et agriculteurs a lieu ce week-end, l'hydroclimatologue Florence Habets fait le point sur ce que la science dit de ces ouvrages très gourmands en eau. PHOTO AFP

Manifestation contre les **mégabassines**: «Ils veulent nous enfumer au péril de nos vies»

La mobilisation a été écourtée dans la Vienne, vendredi, après que les forces de l'ordre ont lancé des grenades lacrymogènes, déclenchant un important incendie dans le champ où se trouvaient les activistes.

Par **ELÉONORE DISDERO** et **AMÉLIE QUENTEL**
Envoyées spéciales dans la Vienne



A Migné-Auxances, dans la Vienne, vendredi, lors de la manifestation contre les mégabassines. PHOTO PHILIPPE LOPEZ. AFP

La scène est ubuesque. Dans un champ à Migné-Auxances (Vienne), un hélicoptère des forces de l'ordre vrombit au-dessus des militants antibassines tandis que des flammes et de la fumée noire, toutes proches, prennent de l'ampleur. Julien Le Guet, le porte-parole de Bassines non merci, annonce le repli du cortège, une heure à peine après le début de la manifestation vendredi. *«Nous nous sommes fait accueillir par des lacrymos sur un terrain qui vient d'être moissonné. Le gouvernement, l'Etat, et le ministre de l'Intérieur veulent nous enfumer au péril de nos vies»*, lance-t-il, mégaphone à la main.

Devant la dangerosité de l'incendie, provoqué par le lancé de trois grenades lacrymogènes d'après la préfecture de la Vienne, les organisateurs de la manifestation contre les mégabassines – ces cratères d'eau qui tapent dans les nappes phréatiques et qui ne bénéficient qu'à quelques exploitations d'agriculture intensive – ont écourté leur action. *«La police met le feu au champ, et après c'est nous les méchants»*, scandent les participants en s'éloignant des flammes, immenses. La chaleur est tout à coup devenue suffocante.

Passée la stupéfaction, les militants – 10 000 selon les organisateurs, 2 500 selon la préfecture de la Vienne – se sont résignés à rebrousser chemin. Il était prévu de cibler une filiale du semencier Terrena, qui *«milite activement»* pour les bassines, selon les Soulèvements de la Terre, l'un des collectifs à l'origine de cette mobilisation. L'idée était d'y déposer un *«avis de dissolution de l'entreprise»*.

«Piège». Pendant ce temps, un cortège de cyclistes a réussi à aller au pied des mégabassines du géant de l'élevage industriel Pampr'œuf (Deux-Sèvres). Là, ils ont utilisé des lentilles d'eau, des végétaux invasifs, pour *«désarmer»* et saboter l'ouvrage. Selon les services du procureur de la République de Niort, *«environ 500 personnes, pour certaines masquées»*, ont été aperçues *«autour d'une usine puis d'une réserve»*. Le parquet annonce avoir ouvert une enquête pour *«organisation de manifestation interdite et participation à un attroupement sans arme»*, confiée à la section de recherches de Poitiers. Aucun blessé n'est à déplorer.

Dans le champ, la raison l'a emporté sur la frustration de ne pas aller au bout de l'action: le traumatisme de Sainte-Soline, où de nombreux manifestants ont été grièvement blessés en mars 2023, est dans tous les esprits. *«On a fait ce qu'on a pu au regard de la situation»*, témoigne Camille (1), 25 ans. Plume (1), 69 ans et des décennies d'activisme au compteur, abonde: *«Le but aujourd'hui n'était pas de verser dans le jusqu'au-boutisme. Mais ce qui vient de se passer fait peur.»* Contrôles, blocages, fouilles, sommations – inaudibles – depuis l'hélicoptère… De nombreux militants comparent la répression policière à du *«harcèlement»*. D'autres voient dans ce renoncement un pied de nez à des gendarmes prêts à l'affrontement.

A vrai dire, les tirs de lacrymo ont commencé dès 9 heures, alors que les habitants du Village de l'eau, le QG de la mobilisation installé à Melle (Deux-Sèvres), essayaient de rejoindre leur véhicule et le début de l'action. Devant les tentes, les gendarmes se sont massivement déployés en quad, moto-cross et même sur des chevaux, affirment les Soulèvements de la Terre.

Peu après, les organisateurs ont déjoué les contrôles policiers en changeant d'itinéraire à la dernière minute. Le pique-nique prévu à Saint-Sauvant, en amont de la marche, se transforme alors en casse-croûte à Migné-Auxances, à 30 kilomètres de là. *«L'Etat a voulu nous tendre un piège et nous concentrer à un endroit pour nous empêcher d'en sortir. Mais, telle l'eau, nous avons réussi à nous faufiler»*, sourit Julien Le Guet.

Fanfare. Après une heure de voiture, les activistes se retrouvent dans une grande clairière bordée par un cours d'eau. Certains y trempent leurs pieds, tandis que d'autres somnolent ou dansent devant la fanfare. *«Bravo d'être arrivés jusqu'ici: c'était une sacrée mission!»* se marre l'un des organisateurs, alors que l'ambiance est encore festive.

Selon les détracteurs des bassines, 93 d'entre elles sont en projet – dont une seule est déjà en fonctionnement – dans quatre départements: la Vienne, les Deux-Sèvres, la Charente et la Charente-Maritime. *«La plupart des irriguants sont contraints de rentrer dans le système bassines»*, déplore Julien Le Guet. Mais il y a quelques jours, le tribunal administratif de Poitiers a retoqué les autorisations de prélèvement l'eau pour l'irrigation agricole dans le Marais poitevin, les diminuant d'un quart.

De quoi donner un peu d'espoir aux militants écologistes, qui poursuivent leur lutte ce samedi. Rendez-vous est donné à La Rochelle pour bloquer, par mer et par terre, le port industriel de la Pallice. Avec ses silos à grains et ses exports vers l'étranger, l'infrastructure est un autre symbole du système agro-industriel honni par les défenseurs de l'environnement. ◆

(1) Les prénoms ont été modifiés.

Libération

www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement @liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél : 01 55 56 71 40

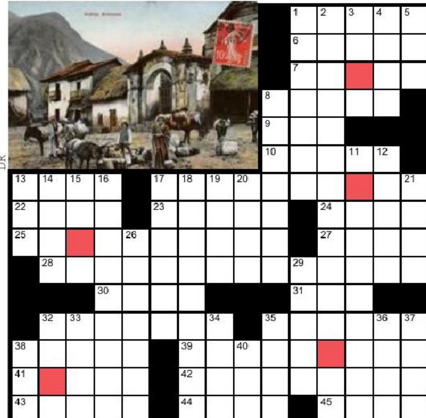
PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite @liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces @teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France
Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064. ISSN : 0335-1793.

ACPM

Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 %
Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier


DR

CASE TOUJOURS

Par **ANTOINE HINGE**

N°95 : Timbré

■ **HORIZONTALEMENT 1.** Label «le clochard» **6.** Petit palmipède **7.** Héros orange de jeu d'arcade **8.** Courses, avec comme objectif l'or **9.** *Flava in Ya_* (Craig Mack) **10.** Formés en partant de rien **13.** Pigment de Roland-Garros **17.** Elle a pignon sur bois **22.** Etat de surprise extrême **23.** Cet élément + son symbole = le roi du Gondor **24.** Pavé à (dans l'ordre) «avaler», «bouffer», «croquer», «dévorer»… **25.** On peut dire qu'ils gagnent leur croûte **27.** Prise de recul, pour mieux sauter **28.** Phrase de conclusion au dos de cette carte postale **30.** Un ici, et pas deux demain **31.** Peppa or Babe **32.** Tous en selles ! **35.** Gaffes **38.** Lieu vraiment olé, olé… **39.** Passèrent le bonjour **41.** De travers **42.** Dans le ravin **43.** Pas majeur, mais pas loin **44.** Existes **45.** Ils font leur entrée en musique.

■ **VERTICALEMENT 1.** Ce pain vous a tapé dans l'oeil ? Ça se voit ! **2.** Fifille le chante, maman (excédée) le souhaite pour son salut **3.** Qui fait preuve de culot **4.** Pique un roupillon **5.** Avoir (bon pour plusieurs) **8.** Fait les comptes **11.** Parlent sans fin, ironiquement **12.** Type de fonds d'investissement **13.** Marque de feuilles à rouler **14.** Coupé court **15.** O **16.** Qui brille de mille feux **17.** Roulées dans la chapelure et sautées **18.** Donnas une structure **19.** Mutuelle des profs **20.** A les crocs et le fait savoir **21.** Après 15 heures, chez les Romains **26.** En forme de baie **29.** Sandra Bullock y roule à toute berzingue **32.** En 1982, film précurseur de l'e-sport **33.** Ligne qui relie Creil à Malesherbes **34.** Là, y'a pas à tortiller : il y a bien tortilla **35.** Arbuste topiaire (encore plus top hier) **36.** Entente, entre vieilles branches **37.** Elles n'ont pas peur de montrer leurs auréoles **38.** Latin sans frontières **40.** Chaîne d'info sans f1.

Solutions du week-end dernier



H	A	S	C	H	I	C	H			C	R	A	N	
A	P	P	R	O	C	H	A		G	R	A	D	I	N
P	A	L	A	T	I	A	L		R	E	S	S	A	C
P	R	E	C			P	E	T	I	T	P	O	I	S
E	T	E		T	I	P	T	O	P		O	R	S	
	E	N	B	A	T	E	A	U			U	B	E	R
			A	B	O	L	I	T		S	T	A	R	T
R	A	S	S	O	U	L		C	A	P	I	T	A	L
U	T	E	R	O		R	E	A	G	A	N			
E	T	R	E			O	R	P	I	M	E	N	T	
	E	I	S		T	A	R	O	T	S		A	A	H
G	N	E	I	S	E	N	A	U			A	G	U	A
A	D	U	L	A	T		T	R	O	P	T	A	R	D
L	E	S	L	I	E		U	C	H	R	O	N	I	E
	S	E	E	S			M	A	M	E	L	O	N	S

CARNET D'ÉCHECS

Par **PIERRE GRAVAGNA**



Vidit Santosh Gujrathi vs. Firouzja Alireza. Trait aux blancs

La méthodologie aux échecs, c'est quoi ? On peut concevoir ce point selon deux axes. La méthodologie portant sur l'organisation du travail afin de progresser est un synonyme de méthode de travail, ce qui nécessiterait en soi un développement propre. Toutefois on peut avancer l'essentiel de toute méthode sérieuse, à savoir deux points : le triptyque analyse-comportement-méthodologie et le bagage technique en six points (ouvertures, milieu de partie, finales, tactique, mat et thématiques générales). La seconde dimension porte sur les points techniques qui nécessitent de la méthodologie. Un exemple, le contrôle de case. La méthode pour jouer sur une case contrôlée par l'adversaire comporte 4 étapes à respecter. Compter les contrôles de chaque camp. Sont-ils des contrôles pion ou pièce ? Sont-ils de vrais contrôles ? Identifier les facteurs annexes. Maintenant avant de jouer un pion, il vous faudra respecter ces 4 points. ◆

Solution du 6-7 juillet : Txh7

SAMEDI 20

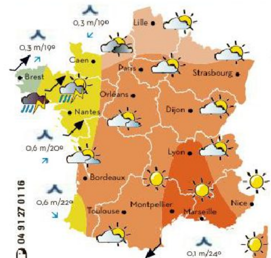
Le soleil s'impose facilement en matinée après une nuit très douce. Quelques nuages tangentent les côtes de la Manche.

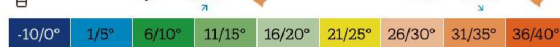
L'APRÈS-MIDI La pluie envahit progressivement la Bretagne. Sur le reste du pays, la chaleur devient lourde et les premiers orages éclatent en fin d'après-midi sur le Massif-Central avec des pluies intenses et un risque de grêle. Les températures restent très élevées.

DIMANCHE 21

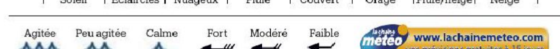
Le soleil reviendra progressivement par l'Ouest dans l'après-midi alors que des orages éclateront encore à l'Est.

SOIRÉE Le ciel s'éclaircit et il fait doux.









FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	17	28	Lyon	18	32	Alger	21	33
Caen	16	26	Bordeaux	17	26	Berlin	19	30
Brest	17	19	Toulouse	21	30	Bruxelles	18	27
Nantes	17	23	Montpellier	21	35	Jérusalem	22	32
Paris	18	30	Marseille	22	35	Londres	16	23
Strasbourg	17	30	Nice	23	30	Madrid	23	35
Dijon	19	32	Ajaccio	22	29	New York	18	29

IDÉES/

Artistes drag de France
Nous incarnons une rébellion nécessaire face au fascisme

La présence croissante de la communauté drag dans les médias l'expose à un nombre grandissant d'attaques de la part de l'extrême droite. Plus d'un millier d'entre elles s'élèvent contre cette offensive réactionnaire.



Les artistes drag à l'origine de la tribune, à Paris jeudi. PHOTOS MARIE ROUGE

Des scènes de l'Antiquité grecque jusqu'à RuPaul, du théâtre Kabuki aux pièces de Molière, de Shakespeare, ou de Marivaux, l'art du drag existe depuis des millénaires, sur tous les continents, sous bien des formes et vous a procuré diverses émotions depuis votre plus tendre enfance. Pourquoi suscitons-nous alors une telle levée de boucliers aujourd'hui ?

La quatrième vague de féminisme, intersectionnelle, nous l'a appris : pour chaque avancée, la riposte réactionnaire, du «c'était mieux avant, quand on pouvait encore tout dire» se fait plus violente. Et les dernières élections européennes puis législatives nous l'ont montré : l'extrême droite n'a jamais été aussi proche du pouvoir en France !

Climat délétère

Pour la visibilité et les droits des personnes LGBTQIA + (lesbienne, gay, bi, trans, queer, intersexe, asexuel et plus), ce mécanisme de riposte réac est similaire, car nos combats sont intrinsèquement liés. Depuis deux ans, les artistes drag (en particulier les queens) sont de plus en plus connu·e·s en France grâce à l'arrivée de la série télévisée de la franchise américaine *Drag Race* sur le service public. Mais cette visibilité est un outil à double tranchant. Avec cette hype, nous avons gagné des allié·e·s qui viennent voir nos spectacles, certes, mais nous avons aussi été jeté·e·s en pâture à la haine de l'extrême droite.

Le 4 janvier, plusieurs drag-queens ont été agressées dans les rues de Poitiers. En mai à Nantes, un bar qui accueillait des shows drag a été contraint de les annuler après avoir été la cible de nombreuses menaces homophobes. En 2023, Kitty Space, participante de la deuxième saison de *Drag Race France*, a été victime d'une attaque en plein Paris. La même année, La Briochée, candidate de la saison 1 s'était vue voler son image par le parti d'extrême droite Reconquête dans une campagne diffamatoire contre les lectures drag pour les enfants. Cette année, en 2024, la performance d'une drag-queen a été utilisée comme prétexte pour l'annulation de la marche des fiertés à Fort-de-France. Et la liste est bien plus longue.

Si les opportunités de pratiquer notre art sont désormais plus fréquentes, les risques que nous encourons le sont davantage. Nous sommes de plus en plus harcelé·e·s sur les réseaux sociaux, agressé·e·s sur la voie publique, humilié·e·s dans des émissions à grandes audiences et nos événements sont régulièrement annulés dans ce climat délétère.

Et d'autant plus depuis la dissolution de l'Assemblée nationale, les agressions homophobes et racistes ont explosé.

L'art du drag est multifacette et les artistes qui le pratiquent, amateurs ou professionnels, s'adaptent à leurs différents publics. Ce que des adultes peuvent être amené·e·s à voir dans une boîte de nuit ou dans un cabaret n'est en rien comparable à ce qui est présenté à des enfants lors d'un atelier qui leur est dédié.

Projets de lois transphobes

Lorsque nous organisons des lectures jeune public, nous adaptons notre discours et nos tenues. Les parents, alliés utiles mais pas idiots, le savent et sont d'ailleurs présents dans la majorité des cas. Mais, désormais, la désinformation et les amalgames volontaires menés par les partis d'extrême droite et leurs milices ont des conséquences très préoccupantes sur les lieux culturels, les collectivités municipales et les artistes concernés qui sont pris pour cibles. A Lyon, Toulouse, Paris et ailleurs, des militants d'extrême droite tentent régulièrement d'empêcher l'accès à ces lectures. Posons-nous les bonnes questions : qu'est-ce qui est plus traumatisant pour les enfants ? Un·e artiste habillé en princesse qui lit un conte promouvant la bienveillance ou des personnes qui hurlent à l'extérieur de la bibliothèque ? Ces mêmes individus sont-ils aussi zélés pour protéger les enfants dans les églises ou les centres aérés ? Manifestement non, bien que les chiffres soient aberrants : 216 000 victimes d'abus sexuels par des clercs recensées ces soixante-dix dernières années et plus de 265 cas d'agressions signalées en 2021-2022 dans des colonies de vacances. Il a bon dos «l'intérêt supérieur de l'enfant» ! Depuis 2012, la Manif pour tous (LMPT, aujourd'hui habilement renommée Syndicat de la famille) nous l'a déjà servi à toutes les sauces pour dissimuler son homophobie, traumatisant toute une génération d'enfants queers avec la complicité des médias.

En manque de chiffons rouges à agiter, la droite et son extrême adorent nous rendre responsables de la fin de la civilisation. Sans surprise. Elle le fait également, et depuis longtemps, avec les personnes racisé·e·s et le fantasme d'un «grand remplacement» et de «l'insécurité». Il n'est ainsi pas étonnant que le drag devienne un autre épouvantail en tout point idéal pour créer de l'intox et jouer sur les peurs. Aujourd'hui, l'image des drag-queens, queers et kings est particulièrement avantageuse pour l'agenda anti-trans de la droite,




Paloma, gagnante de la première saison de *Drag Race France*.


Minima Gesté, aussi porteuse de la flamme olympique.

de la plus extrême à la plus «modérée». Puisque notre art se joue de la binarité femme-homme, on nous accuse de «corrompre» la jeunesse. C'est ignorer bêtement la triste réalité cisgenre (contraire de transgenre) et hétérosexuelle dans laquelle nous autres inverti·e·s avons grandi, mais qui ne nous a pas empêché·e·s d'être ce que nous sommes! Il y a encore quelques années, seule 4% de la population française s'autorisait à «sortir du placard». Les nouvelles générations ne veulent plus vivre dans la peur. Ainsi en 2024, 22% de la génération Z se revendique comme faisant partie de la communauté LGBTQIA+. Une personne sur cinq, donc! Plus de dix ans après la Manif pour tous, ce sont toujours les mêmes stratégies mises à l'œuvre. N'oublions pas les SMS envoyés aux parents d'élèves, pour faire croire que les «ABCD de l'égalité» (censés lutter contre les stéréotypes de genre à l'école) étaient des cours de masturbation pour homosexualiser les masses. Ni les projets de lois transphobes qui menacent très concrètement des vies aujourd'hui. N'oublions pas non plus pas la réalité des thérapies de conversion que subissent encore aujourd'hui les homosexuels, lesbiennes, bisexuel·le·s et trans. Ni nos sœurs Géraldine et Angelina, victimes de féminicides transphobes d'une violence indescriptible il y a quelques semaines. Le bruit des bottes fascistes résonne déjà dans nos rues, et sur les plateaux de nos télévisions! Les drags ne l'oublient pas! Bien avant les prides qui commémorent les émeutes à Stonewall de 1969, nous étions présents et faisions acte de résistance: on peut citer par exemple les créatures de Chez Madame Arthur et les transformistes de chez Michou. Gardiennes de la mémoire queer, nous n'avons jamais fléchi face aux différents visages du fascisme. Dans nos costumes démesurés, sous nos maquillages pailletés et par nos voix puissantes, nous incarnons une rébellion nécessaire. La «contagion sociale» par le drag n'est que celle de la vie, de la joie et de la liberté. En revanche, les discours de haine à l'encontre de notre communauté font de gros dégâts: en 2023, l'association SOS Homophobie a reçu 28% de témoignages d'agressions LGBTQIAphobes de plus que l'année précédente. Et ce, bien avant la séquence politique terrifiante que nous traversons depuis le 9 juin.

Absurde inégalable

Tenter de faire croire à un public mal informé que des enfants vont vouloir transitionner après avoir vu des drag-queens à la télévision est d'un niveau d'absurde que nous n'égalerons jamais dans nos performances. Même en essayant très fort. C'est en tout cas ce que prétend une des autrices du brûlot transphobe *Transmania*. Cette même polémiste a accusé les drag-queens de faire du «woman face»! Un cruel manque de culture et de décence lorsque l'on connaît l'histoire de la pratique raciste qu'est le blackface (grimage) et du rôle qu'a le drag dans les luttes politiques queers et féministes. Connaît-elle seulement l'existence des drag-kings, qui se jouent des codes de la masculinité pour en dénoncer la toxicité et en réinventer de nouveaux? Aujourd'hui, alors que le fascisme s'empare de la France et de l'Europe, aussi bien par les urnes que par les médias, nous, artistes drags de France, soutenu·e·s par nos adelphes du monde entier, prenons la parole pour dénoncer la récupération faite de nos images flamboyantes afin de servir des projets politiques mortifères. Nous ne laisserons pas un art, essentiel à l'expression de notre communauté, être instrumentalisé de la sorte! Si vous tenez tant à nous mettre sous les feux des projecteurs, que ce soit sous ceux de grandes scènes. Venez nous voir, ça vous changera les idées. Et le monde aussi. Quoi qu'il advienne, nous continuerons de résister!

Par
UN COLLECTIF DE 1000 ARTISTES DRAGS DE FRANCE ET DU MONDE
dont Paloma, Aaliyah Xpress, Miroslav Toi Les Mains, Minima Gesté, Soa de Muse, La Briochée, Moon et Mami Watta.
La liste complète est à retrouver sur *Libé.fr*

LIBÉ.FR

Emotions, hommages et prises de position: dans les coulisses de la finale politique et euphorique de «Drag Race France»
Avec la récente menace de l'arrivée de l'extrême droite au pouvoir, cette saison 3, qui s'est achevée vendredi soir sur France 2, a plus que jamais été un espace de revendications. Reportage à lire sur *Libé.fr*



Nicole Kidman, Joey King et Zac Efron, dans une comédie romantique plus subtile qu'il n'y paraît. PHOTO TINA ROWDEN. NETFLIX

«A Family Affair», la romcom sans une ride

Sensible et convaincant, le film aborde, sous des airs de comédie romantique ordinaire, des thèmes sur lesquels on ne l'attend pas.

Par **CLÉLIA COHEN**

L'amateur de comédies romantiques, un peu orphelin depuis les années 2000, ne peut s'empêcher d'espérer chaque fois que se présente une tentative Netflix – que l'on ne peut pas accuser de ne pas essayer. De déception en déception, il arrive parfois que le miracle se produise, comme avec ce *A Family Affair* que l'on n'avait pas vu venir: Zac Efron y interprète une star de blockbusters débiles, qui esclavagise allègrement son assistante personnelle (Joey King, géniale) tout en lui faisant miroiter un futur job dans la production. Après l'avoir virée une énième fois, et bien obligé d'admettre qu'il n'est rien sans elle, il se rend à son domicile pour la convaincre de revenir, et fait la connaissance de sa mère (Nicole Kidman), écrivaine mélancolique jamais remise de la mort de son mari une décennie plus tôt. Entre l'acteur et la mère naît une romance, malgré leurs seize ans de différence et au grand dam évidemment de la jeune femme, qui le considère comme un abruti fini.

RAFISTOLÉS

On n'a jamais dit que les pitchs des «romcoms» (petit surnom de la comédie romantique dans son acception des années 90, pour la différencier de sa plus prestigieuse et respectable prédécesseure de l'âge d'or d'Hollywood) devaient être intelligents. Au contraire même, on a souvent vu les plus idiots faire naître des chefs-d'œuvre du genre… Premier intérêt de *A Family Affair*: proposer la première variante convaincante de ce sous-genre apparu récemment de femmes plus âgées que leurs partenaires masculins (*The Idea of You* avec Anne Hathaway, *le Challenge* avec Jennifer Lawrence), en réaction à la convention pré-MeToo de romances toujours très disproportionnées dans l'autre sens, de *Pretty Woman* à *Ariane*, avec un Gary Cooper de près de trente ans de plus qu'Audrey Hepburn. D'ailleurs, la jeune héroïne de *A Family Affair* éructe, furieuse: *«My mom* Love in the afternoon*-ed my evil boss!»* Difficile à traduire, mais *Love in the Afternoon* est le titre original d'*Ariane* justement. Quelque chose comme: *«Ma mère a fait une* Ariane *à mon salaud de patron!»* Un film qui fait d'une œuvre de Billy Wilder un verbe pour montrer que, désormais, Hollywood est à la fois conscient de son histoire mais plus dupe, ne peut pas être un mauvais film.

> Un film qui fait d'une œuvre de Billy Wilder un verbe pour montrer que désormais, Hollywood est à la fois conscient de son histoire mais plus dupe, ne peut pas être un mauvais film.

Deuxième intérêt: annuler, après l'avoir posée, cette différence d'âge en mettant face à face deux êtres aux visages tellement trafiqués que jeunesse et maturité ne sont finalement plus un sujet. Ainsi, Zac Efron, ex-teen star gracile de *High School Musical* devenu, à la faveur d'un film sur un lutteur (*Iron Claw*, 2023) une sorte de version Hulk de lui-même, et Nicole Kidman, créature au visage désormais presque numérique, forment un couple délicieux. La scène où ils discutent ensemble de leurs déboires chirurgicaux (ils parlent de vraies blessures et de vraies cicatrices, camouflant à peine le vrai sujet) est à ce titre très belle. Aujourd'hui, on peut s'aimer parce qu'on est égalitairement rafistolés.

Ajoutons que cette romance botoxée se double d'une autre romcom, extrêmement subtile, entre mère et fille: la liaison de la mère devient une occasion pour elles de s'expliquer profondément, et en particulier de revenir sur l'aliénation et l'empêchement longtemps subis par cette femme tout entière dévouée à l'éducation de sa fille. On n'attendrait pas ce genre de développement d'un petit film popcorn comme cela; d'autant que l'histoire se complique aussi d'une réflexion quasi sirkienne (*Tout ce que le ciel permet*, où Jane Wyman était aussi beaucoup plus âgée que son jardinier Rock Hudson) sur la façon dont les enfants se mêlent parfois insupportablement de la vie de leurs parents.

BURLESQUE DISCRET

Le film, réalisé par Richard LaGravenese (scénariste-star des années 90, notamment de *Sur la route de Madison*), campé dans le milieu du cinéma, dissémine aussi au passage quelques très bonnes idées sur la lutte des classes à Hollywood: la copine scénariste qui réorganise des dressings de riches ou promène leurs chiens pour gagner sa vie, ou le détail hilarant de la porte de villa de star bien trop lourde à pousser pour un simple mortel au quotidien… Le genre de détail qui permet à Joey King d'exposer son incontestable don pour le burlesque discret. Et si tout ce que l'industrie mainstream d'Hollywood est capable de produire aujourd'hui, audelà des franchises stéroïdées de super-héros, ce sont des petits films sur les gens qui fabriquent ces franchises de super-héros, leurs histoires d'amours et leurs petits problèmes familiaux, tant que c'est aussi sensible et bien fichu que cela, eh bien nous serons une poignée à être au rendez-vous. Pour un temps au moins.

A FAMILY AFFAIR, de RICHARD LAGRAVENESE, avec Zac Efron et Nicole Kidman. Sur Netflix, 1 h 51.

CULTURE/

«Dead or Alive», Takashi Miike prend au triple

Sortie entre 1999 et 2002, la trilogie intense, brillante et chaotique du réalisateur japonais fait son retour en salles.

Deux types aux mines patibulaires dans un port lugubre, gangsters à la petite semaine, impers et lunettes noires, se tournent vers la caméra comme s'ils venaient de l'apercevoir et s'étonnaient de sa présence, avant de lancer, avec un air maussade et un fort accent japonais: *«one, two, one, two, three, four»* – et envoyer le générique au son d'un garage punk primitif. On pourra faire le compte, mais peu de scènes introductives tournées dans les années 90 sont en mesure de rivaliser avec celle du premier volet de *Dead or Alive*, sorti en 1999 et marquant le point de départ d'une ébouriffante trilogie qui se poursuivra avec *Dead or Alive 2: Birds* (2000) et *Dead or Alive Final* (2002).
Aux commandes de cette fresque délirante, Takashi Miike, cinéaste prolifique, provocateur, pénible et visionnaire. Capable de tout, à commencer par perdre son monde en passant sans prévenir du polar taiseux (*Rainy Dog*, 1997) à la comédie musicale horrifique (*The Happiness of the Katakuris*, 2001), du thriller gore et immoral (*Ichii the Killer*, 2000) au film d'action pour enfants (*Ninja Kids*, 2011). Si beaucoup l'ont découvert en 1999 avec *Audition* et son intenable scène de torture finale, on conseillera aux novices de plutôt entrer en religion Miike avec les trois *Dead or Alive*, qui ressortent cet été en salles et restent ce qu'il a fait de plus synthétique, accessible et puissamment effréné.
Après son introduction kaurismakienne, le premier volet démarre sur une avalanche d'images à peine imprimables. Corps nus se jetant dans le vide, strip-teaseuses lascives, flics violents, motos fonçant dans la nuit, clowns lubriques, lanceurs de couteaux. Sueur, sperme et sang – les trois piliers du cinéma de Takashi Miike. On ne comprend rien, on est secoué dans tous les sens – avant de tomber avec un fracas feutré dans un film de gangsters sombre, lent, aux manières amples, ouvertement inspiré du *Heat* de Michael Mann, réunissant les vétérans Shō Aikawa et Riki Takeuchi, flic et malfrat se fuyant et s'entrecroisant jusqu'à leur confrontation dans un final irracontable.
Un film auquel Miike va donner une suite forcément impossible et aux liens plus que ténus avec ce qui a précédé – à part les deux interprètes principaux, rien ou presque ne subsiste. *Dead or Alive 2: Birds* raconte la mise au vert de deux tueurs à gages rivaux, isolés sur une île et renouant avec leur enfance. Rien de moins qu'un des plus beaux films du réalisateur, cousin électrisé du *Sonatine* de Kitano, bourré de poésie surréaliste et d'humour «autre», touchant à une forme de pureté jamais vue ou presque. Ceux qui, à ce stade, ne seront pas encore tombés de leur fauteuil pourront enchaîner avec *Dead or Alive Final*, ultime volet de la saga, qui réglera leur compte avec un truc résolument inexplicable, genre de *Matrix* fauché aux accents tarkovskiens situé en 2346, venant sceller l'expérience de la seule manière possible: sans limites ni mot d'excuse. Et avec un robot-pénis géant, accessoirement.

LELO JIMMY BATISTA

DEAD OR ALIVE, DEAD OR ALIVE 2: BIRDS, DEAD OR ALIVE FINAL de TAKASHI MIIKE, en salles depuis le 10 juillet.







Le duo Shō Aikawa et Riki Takeuchi, fil rouge de la trilogie. PHOTOS KADOKAWA CORPORATION, TOEI VIDEO

CULTURE/

«The Bear» saison 3: excès de richesse

La nouvelle saison de la série de Christopher Storer réutilise les recettes de son succès et offre une esthétique de grande qualité, sans parvenir toutefois à lier solidement l'ensemble.

Dans le paysage sériel, *The Bear* a su se distinguer avantageusement. Par son image très apprêtée, qui porte la patte du cinéaste Hiro Murai (*Atlanta*, *Legion*, *Station Eleven*), ici producteur. Par son montage éclair en mode tempête du dessert. Par une bande-son rock indé nineties. Mais au-delà de ces marqueurs ostentatoires de différence, si la série tranche tant avec le tout-venant c'est qu'elle s'attache à montrer non pas ce que vivent ses personnages au jour le jour mais comment ils le vivent. Elle ambitionne de peindre leur intériorité, quitte pour cela à renoncer à une certaine linéarité de l'action, pourtant cruciale dans la rythmique des feuilletons télé.

Cette ambition, la saison 3 la professe avec un premier épisode en forme de «précédemment dans *The Bear*» étendu sur trente minutes. Une sorte de ressac mémoriel capté depuis l'esprit de Carmy, le protagoniste, où viendraient se précipiter tous les hier: les humiliations de ses années de formation auprès de chefs étoilés, la recherche constante de la perfection du geste mille fois répété, l'explosion en vol. Une méditation quasi muette tout en superposition d'images, de mouvements, d'enseignement auprès de ses *senseis*, plus ou moins brutaux, cassants ou ronds. On est à Chicago, à New York, à Copenhague et partout la cuisine ressemble à un art martial, quête de perfection et d'équilibre auxquels Carmy ne parvient absolument pas. Parce qu'il est amoché de partout, que son frangin s'est foutu en l'air et que la famille (même d'adoption), c'est tout ce qu'il a. Et parce qu'au terme du dernier épisode qui marquait l'ouverture de son nouveau resto, il a saboté sa soirée et envoyé bouler sa copine.



La cuisine, quête de perfection et d'équilibre auxquels Carmy ne parvient pas. FX NETWORKS

Sandwich. L'assemblage est à l'image de cette saison: intéressant et pataud. Presque excessif dans le côté impressionniste. Les dix nouveaux épisodes de la série de Christopher Storer organisent quantité de beaux moments très beaux, qui peuvent durer quelques secondes ou le temps d'un demi-épisode. Un personnage qui rallume le respirateur d'une mère disparue pour créer une présence. Une discussion à cœur ouvert devant un sandwich froid et un tas de serviettes en papier. Des scènes qui s'appuient sur le temps de la série, travaillent une sédimentation des émotions d'une saison à l'autre. Quand Mike, le grand frère disparu, dit *«Je sais, ça sonne un peu faux, mais je commence vraiment à penser que tous les moments un peu important de la vie, genre les fêtes, les célébrations, tout ça se produit autour d'un repas»*, la parole charrie avec elle tout un sous-texte installé durant la saison précédente qui vient saper son «haut les cœurs» tout en le rendant plus émouvant.

Piquant. Mais à force de négliger tout ce qui fait office de liant pour ne garder que les grands moments d'une série, en tentant de remplacer l'anodin par des clips (visage pénétré contemplant le lointain avec les Counting Crows en fond de sauce), Storer affaiblit son édifice. Au point que cette saison 3 en vient à ressembler à un de ces *moodboards* que scrute Carmy en cherchant une épiphanie. Pris individuellement, les dialogues, les scènes, les épisodes ont du charme, un piquant, un style distinctif. Mais rien ne se crée, ne s'assemble. Elle parle de quoi, d'ailleurs cette saison 3? La même chose ou presque. De décrocher une étoile sans virer supernova.

MARIUS CHAPUIS

THE BEAR saison 3 sur Disney +.

Alberto Giacometti, traits très fins

Retour à l'Institut Giacometti sur un pan méconnu de son œuvre: la sculpture peinte.



Quatre figurines de Londres, version A (1965). SUCCESSION A.GIACOMETTI. ADAGP 2024

De ses premières œuvres à sa mort en 1966, Giacometti a peint une centaine de sculptures (en plâtre ou en bronze) tout en se défendant d'en faire des œuvres à part. *«La peinture fait partie de la sculpture,* expliquait-il à son galeriste Pierre Matisse, en 1950, *elles sont peintes à l'huile comme les tableaux.»* Et l'artiste d'insister: *«ne pas parler de sculptures peintes»* comme s'il n'y avait rien de spécial à ce qu'il surligne de lignes rougeâtres ou de tracés brunâtres quelques courbes, reliefs et replis de ses silhouettes plâtreuses.

Réunissant une poignée de sculptures toutes maculées de coups de pinceaux ainsi que des toiles de l'artiste, l'exposition à l'Institut Giacometti se penche sur la question sans la rendre épineuse. Les traces de peintures apparaissent sur les plâtres comme des virgules qui dessinent au mieux l'esquisse d'un squelette, les orbites des yeux, les rotules, guère plus. Mais, ces touches aléatoires et pas nettes épousent et surlignent finalement ce que la peau des sculptures a invariablement de boueux et boutonneux. Giacometti peint par touches brouillonnes des bouillons de corps. Qui ne sont pas peints en effet, mais juste balafrés de coups de pinceaux qui viennent après les incisions au couteau dans le plâtre. C'est une peinture à vif et sur le vif qui est mise en œuvre aussi sur les portraits peints.

Méconnue, cette facette de l'œuvre de Giacometti révèle ici une froideur clinique. Sur toile, il cisèle les traits du visage de ses modèles à coups de pinceau fin, noir, et minutieux avant d'abandonner peu à peu le cou, les épaules, le buste, sans parler du reste, laissé en friche. Ce que l'exposition met ainsi à jour, c'est le goût de l'inachevé que cultive Giacometti dans son art, laissant ses sculptures (et ses portraits peints) au seuil d'un gouffre, entre ici et ailleurs. C'est sans doute la fonction de ses cages (ces armatures qui enclosent à demi les sculptures autant que ses cadres dont sont cernés les sujets sur toile): elles ébauchent une limite au-delà de laquelle les personnages n'auraient plus de raison d'être, plus de tenue, plus de vie. La peinture sur les sculptures ne vaut de même que comme la trace ténue de leur fragilité. Elle n'en orne pas la surface, ne leur prête aucun éclat. On dirait qu'elle vient de l'intérieur, de leurs entrailles. Elle est une poussée de sueur ou de sang.

JUDICAËL LAVRADOR

NE PAS PARLER DE SCULPTURES PEINTES ALBERTO GIACOMETTI à l'Institut Giacometti, à Paris (75014), jusqu'au 3 novembre.

«Sunny»: IA-t-il un pilote dans l'avion?

Variation sur le thème convenu de l'errance expatriée, la série Apple TV souffre de son aspect fourre-tout et d'une interprète peu convaincante.



Une parabole SF à la traîne où rien n'est vraiment avant-gardiste ni inquiétant APPLE TV

Il y a quelque chose de bassement naturel à voir les plateformes de streaming produire autant d'histoires de bourgeois expatriés, comme si l'internationalisation de la fiction n'avait d'autre choix que de ressembler elle-même à un éternel *Lost in Translation*. L'image d'une vedette américaine en morne errance solitaire dans les foules anonymes d'un futur marché d'exportation asiatique devient une vision familière, synonymique du train-train des miniséries. Quelques mois après Nicole Kidman dans *Expats*, c'est Rashida Jones qui s'y attelle dans cette nouvelle série Apple TV +. Exilée kyotoïte, Suzie vient de perdre mari et enfant dans un crash d'avion et se voit livrer un petit droïde d'assistance domestique, Sunny, avec lequel elle va, passées les premières hostilités d'usage, se lier d'affection et entamer une enquête sur les troubles secrets professionnels du défunt époux, qui la conduira dans les poisseux souterrains d'un monde mafieux.

Mollement conforme à la «vague», ou plutôt au perpétuel clapotis de fictions sur l'intelligence artificielle qui pullulent depuis quelques années sur un spectre allant de Blanche Gardin à Gareth Edwards, *Sunny* se targue d'être à la fois un thriller paranoïaque, une comédie du deuil, une fable d'anticipation – bref d'avoir tous les goûts, c'est-à-dire évidemment aucun. Or l'hétérogénéité des registres est plutôt la bonne excuse d'une série pour rien (Pialat disait *«les films que c'est pas la peine»*), supposément fantaisiste, impudemment mélancolique, désastreusement ennuyeuse. Rashida Jones joue presque moins bien que le robot dont elle est flanquée dans la moitié des scènes: la série est le lieu d'une sorte de parodie d'effet Koulechov, avec une actrice de très faible carrure dramatique s'épuisant à faire des grimaces d'étonnement ou de colère à un emoji à roulettes à peine moins expressif.

La parabole SF est tellement à la traîne qu'elle fait plutôt l'effet d'une bulle de cocooning technologique, où rien n'est vraiment avant-gardiste ni inquiétant. Suzie baigne dans un monde d'interactions assistées numériquement, parfaitement fluides, enrobées de charme vintage (le look très Macintosh fin années 90 de Sunny). De son robot domestique aux implants auriculaires qui lui permettent de communiquer en japonais, se dessine moins une humeur dickienne ou asimovienne qu'un doux parfum de publicité Apple. Rien n'est plus cohérent.

THÉO RIBETON

SUNNY sur Apple TV +.



Par
KATIA DANSOKO TOURÉ

Sexe
«La génération qui a connu Mai 68 veut continuer à avoir une vie intime»

Entre redécouverte de leur corps et troubles liés au vieillissement, les personnes âgées composent avec le tabou qui pèse sur leur vie sexuelle.

«Beaucoup pensent qu'à mon âge, on ne peut plus plaire, or c'est complètement faux», clame Alain, 72 ans. Ce fonctionnaire retraité témoigne d'une vie sexuelle active alors même que, dans l'imaginaire collectif, le sexe n'est plus d'actualité passé un certain âge. *«Je considère qu'il est important, à tous les âges, d'échanger sur la sexualité»*, renchérit Anne (1), ingénieure en informatique à la retraite de 76 ans. *«La population des seniors est en train de changer*, explique la médecin psychiatre et sexologue Céline Candillier. *Celle qui a vécu les Première et Deuxième Guerres mondiales était silencieuse. On passe aujourd'hui à celle qui a connu Mai 68 et qui explique vouloir continuer à entretenir une vie intime et amoureuse.»*

Qu'entend-on par «seniors»? *«On peut parler de "senior" dès lors qu'on a atteint l'âge de la retraite, soit plus de 60 ans* [idéalement, ndlr]. *A partir de 80 ans, je parlerais de "personnes âgées"»*, précise Céline Candillier, qui a monté, fin 2022, la plateforme pédagogique Always Valentines, dédiée à la vie amoureuse et intime des seniors. On y trouve des articles autour de la santé sexuelle ou de l'estime de soi, des programmes d'accompagnement sous la forme de webinaires destinés à redécouvrir son intimité ou raviver la flamme au sein du couple. On y trouve également des vidéos d'experts sur diverses thématiques comme l'érotisme, l'andropause ou les IST chez les seniors.

UNE GÉNÉRATION PLUS ROCK'N'ROLL QUE BAL MUSETTE

Autant dire que la thérapeute est vent debout contre l'angle mort que constitue la sexualité des seniors. Le militant Francis Carrier n'est pas en reste. En 2016, il a monté l'association Grey Pride, qui œuvre à la rendre plus visibles les seniors LGBT+. *«Nous vivons dans une société au sein de laquelle les seniors ne sont pas sexualisés*, affirme-t-il. *Il faut rappeler que la libération sexuelle s'est faite à travers deux axes: la pornographie, qui nous vend une sexualité qui ne nous appartient pas, et le marketing, qui nous vend des corps auxquels on ne ressemble pas.»* Aussi, les corps désirants ne sauraient être vieux et ridés… *«Cette influence sociale normative est telle que certains seniors s'autocensurent alors même qu'ils aimeraient poursuivre une vie intime. Mais voilà, la société ne les y autorise pas»*, abonde Céline Candillier.

En septembre 2022, l'association Petits Frères des pauvres publie son rapport «Vie affective, intime et sexuelle des personnes âgées – Pour en finir avec les idées reçues», après avoir sondé 1500 personnes âgées de 60 ans et plus, résidant en France métropolitaine et représentatives de la population. On y découvre que 84% des personnes âgées interrogées déclarent être à l'aise avec le sujet de la sexualité, mais que plus d'une sur deux considère que le sujet est tabou. Autre donnée: 71% d'entre elles considèrent, à l'instar d'Alain, qu'un corps qui vieillit peut rester désirable. *«Ce sujet était une terra incognita au niveau universitaire*, note Yann Lasnier, délégué général des Petits Frères des pauvres. *Les discriminations et les biais culturels liés à l'âge sont encore extrêmement forts. De plus, quand l'âge arrive, on fait de vous un incapable majeur même quand vous n'êtes pas en perte d'autonomie.»* Comme Céline Candillier, il souligne que les seniors d'aujourd'hui appartiennent à une génération tenant plus du rock'n'roll que du bal musette. L'âge de Mick Jagger? 81 ans. Autre pression, celle *«des enfants sur la reconstruction d'une vie affective passé un certain âge»*, ajoute-t-il.

Les personnes âgées font également face à des difficultés quand le corps lâche. Aussi, les femmes peuvent être sujettes aux sécheresses vaginales, comme en témoigne Isabelle, 77 ans, quand les hommes composent, le plus souvent, avec des troubles de l'érection, à l'instar d'Aldo (1), 77 ans *(lire ci-contre)*. *«Comme à l'adolescence, lors de cette transition, des modifications du corps et de l'esprit s'opèrent. Il faut effectuer un travail d'acceptation de ces changements, adapter sa vie intime afin qu'elle puisse continuer à être épanouissante»*, explique Céline Candillier. On note d'ailleurs, dans l'étude des Petits Frères des pauvres, que pour les aînés, l'essentiel dans le couple est la complicité (53%), le rire (50%) et les confidences (48%).

> «Comme à l'adolescence, des modifications du corps et de l'esprit s'opèrent. Il faut effectuer un travail d'acceptation de ces changements, adapter sa vie intime afin qu'elle puisse continuer à être épanouissante»
>
> **Céline Candillier** Psychiatre et sexologue

Les femmes seniors sont par ailleurs nombreuses à se tourner vers les jouets érotiques. C'est le cas d'Anne, notre ingénieure en informatique retraitée de 76 ans: *«La première fois, j'ai trouvé cela vraiment bizarre. Puis, avec le temps, j'ai commencé à m'y habituer. Et je dois dire qu'il comble un peu le manque.»* Aussi, Céline Candillier planche sur la création d'un sextoy adapté à cette tranche d'âge. Elle ajoute que recourir à ces outils peut aider celles en période de veuvage. *«Nos sociétés ne prennent pas suffisamment en compte la séparation par la mort. La personne veuve est très exposée à l'isolement social. Afin de fabriquer du bien vieillir, il faut pouvoir les accompagner»*, insiste Yann Lasnier.

LE TABOU DE LA SEXUALITÉ DANS LES EHPAD

La question de l'accompagnement des personnes âgées vis-à-vis de leur vie intime se pose, aussi, dans les Ehpad. Pendant longtemps, les relations entre résidents y étaient carrément interdites. Francis Carrier a, lui, lancé le label «Grey Pride bienvenue», certification visant à accepter pleinement la sexualité des résidents. Deux établissements, à Angoulême et à Paris, se sont déjà ralliés à l'initiative, selon lui. *«Il faut impérativement rendre visible les seniors par rapport à leur sexualité et leur identité sexuelle*, clame ce membre du Conseil national autoproclamé de la vieillesse, qui a récemment collaboré avec le dramaturge Mohamed el Khatib pour *la Vie secrète des vieux*, présenté au Festival d'Avignon. *On se contente de progressivement transformer les vieux en objets de soin et de les standardiser tout en les mettant de côté alors même qu'ils représentent ce que nous serons demain.»* Mais, pour le militant, l'effort doit aussi venir des personnes âgées elles-mêmes: *«Si les vieux veulent avoir le choix jusqu'à la fin de leur vie, il va falloir qu'ils s'émancipent du regard que la société porte sur eux.»*



RADAR/

ALDO, 77 ANS
«EN TOUTE AMITIÉ, NOUS NOUS APPORTONS DU RÉCONFORT»

Aldo (1) raconte sa première expérience homosexuelle, survenue après son veuvage, et les amitiés sensuelles qu'il cultive désormais.

«Je suis veuf depuis deux ans. Pendant une certaine période, je me suis retrouvé complètement seul, en manque de chaleur humaine sans savoir quoi faire. Un jour, un copain homosexuel, âgé de 60 ans, m'a proposé de me faire une fellation. Je crois que j'avais besoin de contact alors j'ai fini par accepter même si j'étais un peu surpris par son rentre-dedans. Cela sortait un peu de nulle part. J'étais aussi flatté qu'il soit attiré par moi. Je n'ai jamais eu une quelconque attirance pour les hommes et jamais je n'aurais imaginé que cela m'arriverait à plus de 70 ans. Mais voilà, ça m'a fait beaucoup de bien. Nous avons tenté la pénétration mais, pour moi, ça ne fonctionnait pas. Je me suis rendu compte que, compte tenu de mon âge, je ne pouvais pas rester en érection très longtemps. D'autant plus qu'il s'agissait d'un homme. Cette drôle d'aventure, au cours de laquelle il pratiquait des fellations sur moi, a duré plusieurs mois. Je me suis posé des questions sur ma sexualité. Etais-je devenu bisexuel ?

«Dans le même temps, je me demandais comment je pouvais retrouver une nouvelle partenaire car je n'ai jamais perdu mon désir pour les femmes. L'idée d'avoir des rapports tarifés m'est passée par la tête mais je n'ai jamais sauté le pas. J'ai fini par me tourner vers des copines de mon âge, seules, elles aussi. En toute amitié, nous nous apportons du réconfort. Brigitte (1) est une amie depuis trente ans et est âgée de 77 ans, comme moi. Nous nous voyons une fois par semaine désormais. Il y a aussi une autre amie qui, elle, a 65 ans, et que je connais depuis vingt ans. Je vois cette dernière quand Brigitte n'est pas disponible. Ce sont des femmes que j'estime. Selon moi, c'est important avant toute interaction charnelle. Comme j'ai toujours un problème d'érection, nous n'avons pas de rapports avec pénétration. Nous échangeons des baisers et des caresses.

«Je dois admettre qu'avoir des relations sexuelles à tout moment, et sans difficultés, me manque. Je considère que l'époque où j'avais une vie sexuelle active est révolue. Mais voilà, je ne suis plus tout jeune et je l'accepte. Pour moi, le sexe à mon âge n'a rien d'un tabou. Je crois qu'on a droit au plaisir à tout âge de la vie. Mais, avec le temps, c'est peut-être l'amitié qui prime car c'est le premier remède qui se présente face à la solitude. On finit par oublier l'importance du sexe.»

Recueilli par **K.D.T.**

(1) Les prénoms ont été changés.

ISABELLE, 77 ANS
«LES RELATIONS AMOUREUSES À NOTRE ÂGE DONNENT BEAUCOUP D'ÉNERGIE»

«Je suis célibataire depuis deux ans. J'ai été mariée à deux reprises mais ces mariages ont été courts. Et puis, je suis plutôt indépendante, friande d'autonomie. J'ai vécu, il y a deux ans donc, une très belle relation avec un homme aujourd'hui décédé. Il avait douze ans de moins que moi. Nous avions une sexualité épanouie même si son appétit pour le sexe était bien plus prononcé que le mien. J'avais des problèmes de sécheresse vaginale, chose très fréquente chez les femmes seniors, aussi les rapports étaient douloureux pour moi. J'ai essayé plusieurs traitements comme le laser ou les injections d'acide hyaluronique. Ces injections ont fini par faire effet juste au moment où mon compagnon est décédé. J'ai pleuré pendant un an… On ne parle pas assez du vide, dans le lit, laissé par le conjoint qui s'en va.

«Au bout d'un an, j'ai rencontré un homme qui avait vingt-cinq ans de moins que moi. Beaucoup d'hommes plus jeunes me draguent, ce que je ne m'explique pas. J'ai quand même 77 ans. Je suis à une période de ma vie où ce ne sont pas les relations sexuelles qui priment. De plus, on a le corps qui se fane, donc on a un peu plus de mal à se dévoiler. J'ai finalement sauté le pas avec ce très jeune homme et il se trouve qu'il était impuissant à cause d'un souci urinaire. Comme quoi… Cela fait donc deux ans que je n'ai pas eu de relation sexuelle.

«Dans le cadre de rapports sexuels futurs, je me montrerai plus pudique et ferai attention à ne pas montrer mon corps. Je cache déjà mes jambes fripées avec des collants et je ne porte plus de manches courtes. Ce n'est pas rigolo de vieillir, et la perspective du quatrième âge me fait peur. En revanche, je n'ai pas de peine à parler de la mort, qui est, comme la sexualité, un sujet trop tabou passé 70 ans.

«Beaucoup de mes amies me disent que, pour elles, c'est terminé, qu'elles n'en ont plus rien à foutre du sexe. J'ai une amie, mariée depuis cinquante ans, qui m'a confié qu'elle se forçait à avoir des rapports, une fois par semaine, à la demande de son conjoint. Moi, je considère que les relations amoureuses à notre âge donnent beaucoup d'énergie et l'amour reste un moteur pour continuer à vivre, même si la sexualité est très différente de celle qu'on a pu pratiquer plus jeune. Le besoin de tendresse et de douceur prend plus d'importance que l'acte sexuel en lui-même.»

Recueilli par **K.D.T.**

PHOTOMONTAGE «LIBÉRATION» AVEC PHOTOS GETTY IMAGES.

La robe des champs

Sébastien Mabile Eco-anxieux, l'avocat met le droit au service de l'environnement, en participant entre autres à la défense des Soulèvements de la Terre.



LE PORTRAIT

Il faut du temps pour construire un éden. Sébastien Mabile, avocat parisien, spécialiste du droit de l'environnement, a choisi la Camargue pour établir le sien. Un mas en pierres blanches, typique de la région, posé sur un hectare de terrain d'où surgissent, dans la douceur du printemps, premières fraises et fleurs des champs. Avec son mari, Sofiane Boutabaa, ancien coiffeur qui se forme à la céramique, ils ont décidé il y a un peu plus de deux ans d'emménager dans ce coin reculé de la commune d'Arles, pour *«vivre plus près de la nature, plus en phase avec [leurs] valeurs»*.

L'avocat nous fait visiter les alentours, à bord de sa Zoe électrique. Il conduit d'une main, ajustant, de l'autre, ses lunettes de soleil ou calmant son chien, un border collie qui trépigne à l'arrière. Quelques semaines plus tôt, le ministère de l'Agriculture a à nouveau autorisé l'arrosage des rizières avec un pesticide mortifère, glisse notre conducteur. Et puis il y a aussi ce projet de ligne à très haute tension, qui menace directement la faune, la flore, et le paysage environnant. Il raconte François, un voisin ouvrier agricole, *«né ici»*, à Arles, il y a soixante ans. Enfant, il cavalait après les lièvres et pêchait dans les roubines débordant de poissons. Aujourd'hui, les animaux sauvages se font rares et les roubines sont vides, quand elles ne sont pas asséchées à force d'étés caniculaires.

A l'intérieur du mas Baudran, les couleurs sont claires, les portes et les murs quasi inexistants. Installé autour d'une gigantesque table, il ressasse son *«éco-anxiété»*. La formule, loin d'être galvaudée chez lui, semble tirer un peu plus les traits de son visage anguleux. Avec son teint hâlé et ses yeux en amande, cet amoureux de la Méditerranée a des airs de vieux loup de mer. Il a arrêté de prendre l'avion pour voyager, mais avoue quelques *«contradictions»* : une *«vie de bourgeois»*, avec *«piscine»* et *«vacances au ski»*. Il insiste sur son *«sentiment d'impuissance»*, se dit *«terrorisé de la rapidité avec laquelle l'environnement se dégrade»*. Il décampe régulièrement marcher avec son conjoint, *«quand ça surchauffe : c'est comme si ça me purifiait l'esprit»*.

Surtout, il agit avec l'envie profonde, et pas encore si banale, de mettre le droit au service de l'environnement. En 2015, il fonde, à Paris, Seattle Avocat, empruntant le nom d'un chef indien célèbre pour avoir prononcé en 1854 un discours à l'authenticité controversée mais dont le message traversera l'histoire : *«La Terre n'appartient pas à l'homme, l'homme appartient à la Terre.»* Il y défend des ONG, des associations, mais aussi des entreprises, *«une ligne de crête»* à laquelle il tient. *«J'aime pouvoir dialoguer avec différents milieux. Le parti que j'ai pris, c'est d'avoir l'expression publique la plus libre possible pour que les gens qui me choisissent comme conseil connaissent mes positions.»* En bientôt dix ans, Mabile et ses associés auront notamment lancé des poursuites pour contraindre TotalEnergies à s'aligner sur l'accord de Paris, assigné Danone pour son recours abusif au plastique et Casino pour sa participation à la déforestation en Amazonie. Au début de l'été 2023, il participe à la défense des Soulèvements de la Terre, alors que la menace – désormais éloignée – d'une dissolution plâne sur le mouvement écologiste. *«Je ne suis pas là pour me dire que le droit va sauver le monde. C'est un outil parmi d'autres. Mais il a le pouvoir de légitimer certains discours, portés par des mouvements plus radicaux de désobéissance civile. Je crois beaucoup en cette alliance.»* Ces jours-ci, des manifestations contre les mégabassines dans les Deux-Sèvres et dans la Vienne, notamment organisées par les Soulèvements de la Terre, ont à nouveau été interdites. Lui salue *«les apports»* de ces militants, *«qui ont réussi à dire que les plaidoyers globaux échouent et qu'il faut repartir des luttes locales, se réapproprier les terres»*.

28 mars 1975 Naissance à Versailles.
Janvier 2008 Prestation de serment à Aix-en-Provence.
2015 Fonde le cabinet Seattle Avocats.
Janvier 2023 Association Mas Baudran.

Il a 10 ans quand il prononce sa première plaidoirie, face à ses parents. Dans sa famille, où les polytechniciens se succèdent de génération en génération (un père, un grand-père, une cousine…), *«on fait des sciences et rien d'autre»*, et on aspire à placer les enfants dans les meilleurs établissements. Le jeune Sébastien, lui, refuse de quitter son école publique, située dans un quartier populaire d'Avignon, pour un collège privé. *«Je suis sensible aux injustices depuis petit. Je ne comprenais pas pourquoi moi, parce qu'on pouvait me le payer, j'aurais dû aller en sixième dans un autre endroit que les autres.»*

Il retrace sa vie depuis son commencement, en ligne droite, sans presque jamais s'arrêter, mais dresse le portrait de ses parents avec retenue. Le père est ingénieur au Commissariat à l'énergie atomique, la mère a travaillé comme juriste dans des centres d'accès au droit et a élevé ses trois fils (il est le deuxième), au gré des déménagements imposés par les fonctions de son époux, en Paca ou dans les Yvelines. *«Ils sont assez conservateurs. Ça a toujours été compliqué par rapport à mes idées et mon homosexualité»*, dit celui qui a soutenu la liste de Marie Toussaint, qu'il connaît bien, aux européennes, et tweete régulièrement en faveur du parti Les Ecologistes. Il n'essaye plus de convaincre ses parents, se contente de chérir leur héritage : *«Très jeunes, ils nous ont emmenés en montagne. Mon rapport à la nature, à la puissance des éléments face auxquels on se sent tout petit, a sûrement commencé là.»*

Son goût pour la liberté et son envie d'agir vient d'ailleurs. De Jules Vallès, d'abord, et *«de toute la littérature révolutionnaire du XIXe»* qui l'accompagnent depuis très jeune. A l'orée de ses études de droit, il participe à des manifestations contre le tunnel du Somport, dans la vallée d'Aspe. Interpellé, il est présenté à un juge, lui dit espérer un jour travailler dans la diplomatie. *«On n'a pas besoin de gens comme vous ici, je vous mets un casier, vous ne pourrez plus passer de concours administratif»*, rétorque le magistrat en le condamnant à une peine de travaux d'intérêt généraux. *«C'était brutal et disproportionné. Mais ça m'aura appris que la lutte peut être dure à vivre.»*

Il raconte un autre choc, cette fois sur l'Atlantique. Alors qu'il redouble sa deuxième année de droit, à Nanterre, il profite d'un emploi du temps plus léger pour partir traîner sur le port de la Rochelle. Il trouve un équipage, et se fait embaucher pour une traversée, direction l'Amérique. Là, face à *«l'immensité»*, il *«prend conscience»* de l'état de la catastrophe. *«Il nous arrivait de ne pas croiser de bateau pendant trois semaines. Mais il ne se passait pas un jour sans que l'on voie un déchet, une nappe de pétrole, une trace quelconque d'activité humaine.»* A cette époque, il ne sait pas encore qu'il deviendra avocat à l'issue d'une thèse portant sur les aires marines protégées en Méditerranée. Que l'un de ses premiers dossiers sera celui de la marée noire de l'Erika, dans le cabinet de Jean-Pierre Mignard. Qu'il créera, au sein du mas Baudran, une résidence *«d'art activisme»* dédiée à la défense du climat et du vivant, avec son mari, qui la préside. Il faut du temps pour construire un éden. ◆

Par **JULIETTE DELAGE**
Photo **OLIVIER MONGE**

ÉTÉ Libé

Drôle d'été pour une rencontre

Joan Baez et Bob Dylan, Fidel Castro et Che Guevara, Adam et Eve, le Petit Prince et le renard… Tout l'été, «Libé» vous raconte la magie des premiers instants. Pour le meilleur ou pour le pire.



BARBARA ET SON PUBLIC LE SECRET DE SA PLUS BELLE HISTOIRE



Barbara en concert au théâtre de Bobino, en 1967. PHOTO JACQUES CITLES. ROGER-VIOLLET

Samedi **20** juillet et dimanche **21** juillet

Et aussi ■ **Nos séries d'été** ■ **Le premier chapitre** ■ **Quatre pages de BD** ■ **Le quiz de l'été…**

ÉTÉ / DRÔLE D'ÉTÉ POUR UNE RENCONTRE



Entre Barbara et son public, l'effet Bobino

Conquête Quand elle se lance dans la chanson, la future «dame en noir» affronte longtemps l'indifférence et les salles clairsemées. Avant de nouer, en une soirée de 1965, un lien indéfectible avec les spectateurs, sa «plus belle histoire d'amour».

Par **MICHEL BECQUEMBOIS**

Et puis, sans même y penser, elle s'est levée. Elle a quitté son piano et s'est avancée, fragile, vers le devant de la scène. Seules les notes délicates de la contrebasse de Michel Gaudry tissaient un fil dans les étoiles de Bobino. Dans un souffle, elle a entamé le dernier couplet. Peut-être simplement en le murmurant, comme elle le fera tant de fois par la suite. *«Ce fut… un soir en septembre, vous étiez venus m'attendre…»* Face à elle, ils sont plus de mille à retenir leur souffle. *«Ici même, vous en souvenez-vous?»* La voix se casse à peine. *«A vous regarder sourire, à vous aimer sans rien dire, c'est là que j'ai compris tout à coup.»* L'accordéon de Joss Baselli s'envole. *«J'avais fini mon voyage et j'ai posé mes bagages. Vous étiez venus au rendez-vous.»* Elle ouvre les bras et plante enfin son regard dans leurs yeux. *«Qu'importe ce qu'on peut en dire, je suis venue pour vous dire…»*

Enfin, elle fait son aveu.

Du plus loin que nous reviennent les échos des concerts de Barbara, tous ceux qui ont eu la chance d'y assister ont entendu ces paroles. Comme celles de *la Petite Cantate*, elles n'ont jamais manqué à un seul de ses spectacles. Mais pour l'histoire, les premiers qui les ont découvertes sont les spectateurs assis dans les fauteuils rouges de Bobino, ce 13 décembre 1966. *«Ce soir, je vous remercie de vous»*: sans doute ont-ils cru d'abord à une nouvelle chanson d'amour. Sans doute n'ont-ils compris qu'après deux, trois ou peut-être même quatre couplets que ce *«vous»*, à qui Barbara associait sa plus belle histoire d'amour, c'était eux.

Une soif de reconnaissance

Cette rencontre dont Barbara prenait à témoin les spectateurs de décembre 1966 avait eu lieu, dit-elle, *«un soir*

Barbara en concert à Bobino, en janvier 1975. PHOTO KEYSTONE FRANCE. GAMMA RAPHO

en septembre», «ici même». C'était à Bobino, donc, une année plus tôt, le 15 septembre 1965. Ce n'était pas son premier concert loin de là, mais de son propre aveu, ce n'est que ce jour-là, quinze ans après avoir fait vœu de se lancer dans la chanson *(«elle fut longue la route»)* qu'elle a, enfin, *«posé ses bagages».* Pourtant, dans la vie cabossée de Barbara, les rencontres, les mains secourables qui l'ont aidée, portée, construite sont nombreuses à hanter ses chansons. De Liliane Benelli, la pianiste de l'Ecluse tragiquement disparue qui jouait cette *Petite Cantate «du bout des doigts»,* à Hubert Ballay, le diplomate un peu barbouze de *Dis, quand reviendras-tu?* qui n'avait pas compris que *«tout le temps qui passe ne se rattrape guère»* ; de Jean Poissonnier qui faisait voler son jupon dans le petit *Bois de Saint-Amand* à *Monsieur Victor* qui *«contournera la frontière»* en essayant de la convaincre de devenir sa gagneuse; de Jean-Baptiste Thierrée *«cette crapule au doux sourire»* à François Wertheimer, *l'Homme en habit rouge,* ils sont mille à vivre, plus ou moins explicitement, entre les lignes de ses chansons. Mais, à l'heure d'élire la plus belle de ces rencontres, quand enfin le succès est là, Barbara ne peut que le constater: sa plus belle histoire d'amour, c'est le public.

Pour le comprendre, il faut donc reprendre cette *«longue route»* sur laquelle elle disait être allée *«le cœur fou».* Rembobiner l'histoire de cette rencontre en forme de conquête. Car trouver son public a été une épreuve pour Barbara. Elle n'est pas vraiment musicienne, tout juste a-t-elle pris quelques cours de chant classique et pianoté à l'instinct, sans jamais prendre de leçons, sur le piano droit qui occupera quelques mois une pièce du 50, rue Vitruve. Quand elle part en Belgique pour tenter sa chance, pas même majeure, elle sait juste cela: *«Moi, j'avais la folie de chanter.»* Elle ne connaît personne, n'a pas de répertoire, erre dans Bruxelles, frôle la prostitution, avant de trouver une communauté d'artistes dans un squat de Charleroi. Avec eux, et sous le nom de Barbara Brodi (adapté du patronyme d'une aïeule ukrainienne), elle se fait siffler sur la scène de cabarets de fortune où elle entonne de façon un peu ampoulée des chansons réalistes.

A son retour à Paris en 1951, elle se présente dans des cabarets mais, à la Fontaine des Quatre-Saisons, c'est à la plonge qu'elle est engagée. Le chemin de croix se poursuit. *«Je l'ai faite la route, celle-là qui menait jusqu'à vous. Et je ne suis pas parjure, si ce soir je vous jure, que pour vous je l'eus faite à genoux.»* La deuxième tentative bruxelloise sera moins chaotique: en plus d'un éphémère mari, qui lui écrit quelques chansons et qui lui déniche un théâtre où elle se produit sous le simple nom de Barbara, la chanteuse trouve un premier public. Mais l'assistance reste clairsemée. *«Tant d'hivers et d'automnes, de nuit de jour et personne, vous n'étiez jamais au rendez-vous. Et de vous perdant courage, soudain me prenait la rage, mon Dieu que j'avais besoin de vous.»* Cette soif de reconnaissance impossible à étancher, Barbara va retourner la chercher à Paris, vivotant de petits engagements à la Rose rouge ou Chez Moineau. A chaque fois, l'enthousiasme de la salle pour son répertoire 1900 est relatif, malgré un succès d'estime.

«Mais qui est cette Barbara ?»

«J'ai pleuré mes larmes, mais qu'il me fut doux, oh qu'il me fut doux ce premier sourire de vous…» Sur la scène de l'Ecluse, le cabaret du quai des Grands-Augustins, à quelques pas de la place Saint-Michel, les oreilles ont commencé à se tendre. D'abord engagée pour un numéro en début de programme, elle s'impose comme la *Chanteuse de minuit* (ce sera le titre de son premier super 45-tours), celle dont le tour de chant, prévu à l'heure dite, est le clou de la soirée. La salle est minuscule, tout en longueur. Au maximum, on doit pouvoir faire tenir une grosse cinquantaine de personnes sur les banquettes de moleskine rouge. A Marie Chaix, son assistante à partir de 1966, elle confiera ce souvenir: *«J'entends tout, le bracelet de la dame, le briquet qui allume la cigarette, je vois la flamme, les verres qui se cognent. Ce n'est pas leur faute, ils sont venus! Mais moi, morte de peur, tu comprends, je fais un geste un peu large, j'oublie, et toc je décoiffe la femme de la première table! […] Tu vois, tu chantes: "Il pleut sur Nantes" et tu entends quelqu'un déglutir sa bière!»*

Même si le succès s'approche, il n'est pas toujours facile à aimer, ce public. *«Que le Diable vous emporte, […] heureuse, je m'en allais loin de vous.»* L'apprentie chanteuse s'embarque pour Abidjan, pour suivre un amour fou nommé Hubert Ballay, mais elle s'ennuie. Incapable de ne pas chanter, elle trouve un bouge interlope qui la programme entre deux spectacles de strip-tease. Retour à Paris. *«Oui, je vous fus infidèle, mais vous revenais quand même.»* On se presse de nouveau sur les banquettes de moleskine.

Barbara avait déjà fait une incursion peu concluante à Bobino trois ans plus tôt en première partie de Félix Marten, quand Georges Brassens lui propose d'être la vedette américaine de son propre tour de chant dans la même salle à l'automne 1964. Le comparatif est cruel, le Sétois est éclipsé par celle qui revient tout juste de Göttingen. *Paris-Presse* titre: *«Mais qui est cette Barbara qui bouleverse tant Paris?»* Tout est allé très vite ces derniers mois, la nouvelle sensation de la rive gauche brûle les étapes après de si laborieux débuts. Le tourbillon sentimental se mêle à la conquête de la célébrité. *«C'est vrai, je ne fus pas sage, et j'ai tourné bien des pages, sans les lire, blanches et puis rien dessus. C'est vrai je ne fus pas sage, et mes guerriers de passage, à peine vus, déjà disparus. Mais à travers leurs visages, c'était déjà votre image.»* Chaque étape, chaque désillusion, chaque brûlure ne l'ont jamais fait dévier. *«Je refaisais mes bagages, et poursuivais mon mirage.»* Quant à tous ceux qui ont voulu la décourager, qui n'ont pas voulu lui donner sa chance, elle préfère les oublier. *«Il en eut fallu bien d'autres que quelques mauvais apôtres, que l'hiver ou la neige à mon cou pour que je perde patience. Et j'ai calmé ma violence.»*

> **«A Bobino, ça vibrait. Le succès a éclaté de façon inouïe. Les gens ne voulaient plus la laisser partir.»**
> **Georges Moustaki**

Une seconde naissance

Mais cette fois, Barbara a rendez-vous avec son public. Le 15 septembre 1965, la voilà à Bobino en vedette. C'est l'événement de la rentrée musicale. A tel point que France Inter consacre à la chanteuse une journée spéciale, avec en apothéose le concert du soir. Dans la salle pour *le Monde,* Claude Sarraute écrira: *«Barbara tire ses rideaux, se met au piano et chante dans le noir. Chanter c'est beaucoup dire, elle se raconte plutôt, s'interroge, s'inquiète, se plaint; s'abandonne et se reprend. […] Avec Barbara, on a toujours le sentiment de forcer un secret, d'arracher une confidence.»* Nous y voilà. Quand le rideau se lève, au soir de ce 15 septembre, tout est pardonné. La chanteuse de minuit devient la dame en noir, et c'est comme une seconde naissance. *«A Bobino, les choses se sont déclenchées en un soir. J'étais très étonnée. Je me suis aperçue qu'il y avait un public qui me suivait depuis des années. Un noyau qui s'était groupé puis élargi»,* racontera-t-elle (1). *«A Bobino, ça vibrait. Le succès a éclaté de façon inouïe. Les gens ne voulaient plus la laisser partir»,* se souviendra Georges Moustaki. Récital suspendu, moment de grâce. A *Télérama,* des années plus tard, elle confiera: *«J'allais mon chemin, j'aurais défoncé les murs, ma vie c'était de chanter. Il y a eu Bruxelles, il y a eu l'Ecluse… Et puis il y a eu Bobino en 1965. Celui-là restera mon plus grand souvenir de spectacle.»* Alors comme toujours elle en fera une chanson. Qu'elle créera un an plus tard, au même endroit, *Ma plus belle histoire d'amour.*

Cette déclaration sera désormais le cœur d'une carrière où les moyens vocaux déclineront à mesure que l'amour des spectateurs deviendra absolu. Quand on y réfléchit, qui pouvait se planter devant une salle le cœur battant pour faire, pendant des décennies, cet aveu un peu convenu? *«Personne d'autre ne peut sans ridicule avouer à une salle "ma plus belle histoire d'amour, c'est vous"»,* écrira Josyane Savigneau dans le *Monde* en 1998 à l'heure de la publication posthume des *Mémoires interrompus* de la chanteuse.

«J'ai toujours peur de n'être pas à la hauteur de l'amour que me donne le public, disait Barbara à Jérôme Garcin, quelques années avant sa mort (2). *C'est classique: plus on est attendu, plus on est angoissé et fragile. Cette peur-là, c'est une vieille compagne. Le jour où je ne l'aurai plus, j'arrêterai de chanter. […] Je me suis mariée une fois avec un homme, et ça a été un échec. Je me suis remariée avec le public, et je te jure que je ne l'ai jamais trompé.»* ◆



Au cabaret l'Ecluse, en 1958. PHOTO CLAUDE POIRIER. ROGER-VIOLLET

(1) Cité par Jean-Dominique Brière dans *Barbara, une femme qui chante,* éd. Hors collection, 1998.
(2) Dans *Barbara, claire de nuit,* éd. La Martinière, 1999.

LUNDI *MARC ANTOINE ET CLÉOPÂTRE*

Zorro, un pirate qui surgit hors de la nuit

Le vrai du faux (1/6)
Les héros de fiction s'inspirent parfois de personnes réelles. Aujourd'hui, le chevalier noir, à l'origine un corsaire irlandais franc-maçon.

Son nom, il le signe à la pointe de l'épée… Le 9 août 1919 est publiée dans une gazette illustrée, sous la plume de l'écrivain et scénariste américain Johnston McCulley, une histoire intitulée *le Fléau de Capistrano*. Son héros masqué, Zorro, *«le renard»*, est le nom de guerre d'un certain don Diego de la Vega, jeune membre de l'aristocratie espagnole de Haute-Californie au début du XIXe siècle qui a décidé de se faire le défenseur *«des faibles et des opprimés»*.
Le succès arrive au galop. S'ensuivront un roman adapté au cinéma dès 1920 avec Douglas Fairbanks dans le rôle-titre, et plus de soixante aventures déclinés en films, feuilletons ou nouvelles; jusqu'à ce que Disney récupère la licence et lance à partir de 1957 la série (82 épisodes) qui le rendra mondialement célèbre, au côté du sergent García, du fidèle Bernardo ou de son étalon noir Tornado.

Cape. Comme souvent, plusieurs personnages ont inspiré l'auteur du vengeur à la cape noire. On peut citer le Mouron rouge, justicier anglais sous la Révolution française créé par la baronne Emma Orczy, ou Joaquín Murietta (1829-1853), bandit semi-légendaire de Californie qui luttait contre les abus et vols perpétrés par les Anglo-Américains sur les mineurs. Mais la vraie référence vient de la vie de William Lamport (1615-1659), un aventurier irlandais connu au Mexique sous le nom de Guillén Lombardo, et dont la vie fut romancée au XIXe siècle par l'homme politique et écrivain Vicente Riva Palacio.
Issu d'une famille de marchands, Lamport, après avoir été un temps pirate, jette l'ancre en Espagne puis au Mexique où il prendra fait et cause pour les indigènes et les esclaves noirs. Capturé et envoyé en prison, il s'en échappera après plusieurs années et part vivre avec les autochtones. Il conçoit alors le projet d'organiser un soulèvement des populations réduites en esclavage et de placer à la tête du Mexique un gouvernement élu par le peuple. Son rêve sera brisé par l'Inquisition, qui le fera exécuter.

Lumière. Dans le roman historique que lui consacre Vicente Riva Palacio en 1872, Guillén Lombardo est décrit comme un gentilhomme idéaliste, menant une double vie, signant ses actes à la lame de son épée d'un Z qui veut dire… *ziza*, «lumière» en hébreu, terme utilisé dans les hauts grades de la franc-maçonnerie. L'auteur mexicain en faisait partie – un demi-siècle plus tard, Johnston McCulley, Douglas Fairbanks et Walt Disney en seront également.
A noter que le nouveau Zorro, qui évolue dans la Californie mexicaine du XIXe siècle, est devenu un *«Américain avant l'heure combattant au nom de l'idéal démocratique (américain)»*, note l'autrice Michelle Roussel (1), tandis que les Mexicains et les Espagnols sont présentés comme corrompus ou grotesques, justifiant a posteriori le rattachement de la région aux Etats-Unis.
Comme toute bonne histoire, le renard masqué fera des émules en la personne d'un autre justicier capé tout de noir vêtu, richissime héritier à la double vie, empruntant, lui, le costume d'une chauve-souris.

FABRICE DROUZY

(1) *Zorro. L'emblème de la révolte* (édition Yris, 2020).


Zorro (Guy Williams) dans la série de 1957. WALT DISNEY PROD.


William Ramport peint par Rubens vers 1620. AURIMAGES

LUNDI ***LE VRAI TINTIN***

Avec Cesária Evora, le Cap-Vert prend du chant

A chaque île son artiste (1/6) Leur musique a profondément marqué leur île. Aujourd'hui, la diva qui a fait de son archipel un épicentre du blues créole.

«Avant Cesária, être artiste était mal vu ici.»* Ces mots de José da Silva, producteur et manager de la diva aux pieds nus, place le diapason. *«Depuis son succès, les mentalités ont changé. Il y a une explosion d'artistes, et sur toutes les îles, dans les familles, on est fier d'avoir un musicien.»*
Effectivement, avant la sortie de *Miss Perfumado* en 1992, qui la révélera à plus de 50 ans, on connaissait plutôt mal l'archipel africain du Cap-Vert. Inhabité jusqu'à l'arrivée des Portugais au XVe siècle, ce bout de terres éparpillées dans l'Atlantique fut longtemps une annexe du pouvoir centralisé, servant de base arrière au commerce triangulaire avant d'obtenir son indépendance de longue lutte contre le joug colonial. Il n'est pas encore identifié par les touristes, qui aujourd'hui viennent y crapahuter ou s'allonger au soleil.
C'est avec l'irruption de Cesária Evora que ce pays, dont nombre d'habitants partent chercher fortune ailleurs, change de notoriété. Jusqu'ici inconnu des cartographies sonores, le Cap-Vert devient l'un des épicentres des musiques créoles qui font se secouer toute la planète. Et pourtant ce n'était pas gagné quand on sait qu'elle était née en 1941, à Mindelo, la seconde ville de l'archipel, dans une famille pauvre, perdant son père musicien dès ses 7 ans et demeurant dans un orphelinat où elle va apprendre le chant en chœur. Non; il n'était pas du tout écrit qu'elle aurait ce destin hors du commun, elle qui fut longtemps confinée aux portes de la gloire, chantant dans les bars, avant de s'emmurer dans sa solitude.
Il faudra un coup du sort pour la sortir de ce silence, et ce sera la rencontre avec José da Silva, un employé de la SNCF résidant en France. Il va croire en cette femme qui a pourtant tout pour déplaire à l'industrie de la musique et ses canons érigés en vérités commerciales. Il sera récompensé au centuple par celle que tout un peuple surnommait Cize et… dont le visage trône aujourd'hui sur les billets de 2000 escudos. La musique devient dès lors l'emblème national, et elles seront nombreuses à prendre le micro, suivant l'exemple de Cesária Evora, pour décliner la morna, ce blues créole. Chaque année voit désormais son lot de nouveaux talents, sans oublier le flot des grands anciens, longtemps rayés de la carte, que l'on redécouvre par vagues.

JACQUES DENIS

LUNDI ***LA GUADELOUPE ET KASSAV***





Les chantiers navals, circa 1975. Aujourd'hui, sur le Port-Vieux. JACQUES WINDENBERGER. SAIF IMAGES ET HEMIS. AFP

La Ciotat reboutique son centre

La revanche d'une ville (2/7)
Longtemps délaissées, ces villes françaises ont réussi à changer d'image. Aujourd'hui, la ville de la côte méditerranéenne, qui a su rendre de nouveau attractif son centre-ville.

A présent qu'elle vit à La Ciotat, Laurence Morignot arrive tout sourire au travail. *«Je prends mon vélo, je longe la plage, je dis coucou à tout le monde. A Marseille j'arrivais déjà super énervée»*, raconte-t-elle en préparant les aubergines qui seront au menu de son ardoise végétarienne du jour. *«La rue des Poilus, je n'y allais même pas»*, rembobine-t-elle. C'est pourtant là, dans le cœur du centre ancien, qu'elle a choisi de poursuivre l'aventure de sa «Sardine à paillettes» entamée quinze ans plus tôt à Marseille. *«Avec mes graines de chia, mes jus à l'extracteur, je m'adresse aux bobos»*, reconnaît-elle, préférant parler de *«nouveau»* plutôt que de renouveau pour La Ciotat.

Dans sa poissonnerie qu'il tient depuis trente-trois ans un peu plus bas, près du Port-Vieux, Jean-Marc Bayona ne compte plus les gens de passage projetant une nouvelle vie ou une retraite ici : *«L'autre jour, c'était un couple venant d'Alsace, pourtant pas la plus vilaine des régions !»*

Repoussoir. A la tête de l'association des commerçants, il mesure le chemin parcouru. Il a vécu *«l'abandon»* du centre-ville, les rideaux tirés, l'attrait des zones commerciales à la périphérie. Jusqu'à *«pousser une grosse gueulante»* en 2013 auprès de l'équipe municipale. A cette époque, les chantiers navals, sauvés par le long combat des «105 irréductibles» refusant la fin de l'histoire industrielle du site ont déjà entamé leur reconversion réussie dans la rénovation de bateau et la réparation de mégayachts. Mais le centre ancien, déserté, fait encore figure de repoussoir. Alors quand Camille Lhomme, après une expérience dans l'hôtellerie de luxe, y ouvre sur une placette son «épicerie», resto-cave en mode locavore, *«les gens n'ont pas compris»*, sourit-elle avec le recul. *«On était jeunes, sans enfants, on s'est dit au contraire qu'il y avait tout à faire.» «On n'est pas venus là par hasard,* continue l'entrepreneuse partie d'Aix-en-Provence et descendante d'un ouvrier italien arrivé pour l'ouverture du chantier naval. *C'était important de redonner vie à cette ville qui a accueilli notre famille.»* Le narratif est là, le projet familial bien ancré, la presse suit, séduite aussi par la proximité des superbes calanques de Figuerolles et du Mugel. En douze ans, c'est autant de commerces qui sont lancés, confiés en location-gérance à de jeunes talents (boulanger, pâtissier, céramiste, fleuriste…) repérés dans la région. Surtout pas à une franchise.

Hold-up. En parallèle, la municipalité fait le job : piétonnisation, tarifs de stationnement, rénovation urbaine. Le centre-ville redevient attractif. Fin 2021, un chef japonais a créé la surprise en s'installant dans une ruelle à côté d'Emmaüs. Bon choix : Couleurs de Shimatani, son restaurant, est vite auréolé d'une étoile au Michelin. Petit à petit, les Ciotadens des belles villas des hauteurs, qui avaient pris leurs habitudes à Aix, Saint-Cyr ou Cassis, redescendent en ville. *«Sur le plan culturel, c'est aussi une vraie évolution en vingt ans, il ne manque plus qu'un opéra»*, souligne Michel Cornille, inlassable conteur des *«mille vies»* de l'Eden, plus vieux cinéma au monde dont il a œuvré à la sauvegarde.

«L'idée est d'avoir une offre complète et de qualité, poursuit Camille Lhomme, qui a aussi à son actif plusieurs belles maisons d'hôtes. *Les gens ne viennent plus en centre-ville pour une chose.»* Attablée au café de l'Horloge, une de ses adresses phares, elle se félicite de la presse à côté, qu'elle a voulue également. *«J'aime quand les gens râlent parce que* la Provence *est en retard ! La Ciotat est une ville à l'empreinte populaire. Le café ne sera jamais à 2 euros.»* Le rempart, pense-t-elle, à la gentrification. *«Oui, il y a des Lyonnais, des Marseillais, des Grenoblois, des Parisiens, même des Aixois qui s'installent,* observe-t-elle, *mais il y a aussi des anciens qui ont un sentiment très fort d'appartenance à La Ciotat. Ceux qui sont partis, parce qu'ils n'y croyaient plus, s'en mordent aujourd'hui les doigts !»* Car la ville est devenue la deuxième plus chère des Bouches-du-Rhône, derrière Cassis. Presque un hold-up. Qui fait dire au maire Alexandre Doriol (Les Républicains) que *«La Ciotat doit rester une ville pour tous»*. Son attention va aussi à l'avenir des chantiers : *«Si un chantier se porte bien, c'est aussi un centre-ville qui se porte mieux, et vice versa.»* Et cela reste pour lui *«une fierté»* d'y attirer un nom comme le «Père Blaize», historique herboristerie marseillaise qui sera du mercato 2025. Pas un transfert à proprement parler – la boutique mère reste à Marseille – mais un sacré symbole.

CAROLINE DELABROY

LE WEEK-END PROCHAIN *BREST*

Chaque week-end, les premières pages d'un roman de la rentrée

«Le peuple de l'Institut lui semblait former une bande à laquelle elle n'appartiendrait jamais»

1
Sauf elle

C'était comme si tout le monde avait fait la fête sauf elle. On voulait l'emmener au Queen, une boîte de nuit des Champs-Elysées, la maquiller, la coiffer, lui faire fumer des joints, prendre des ecstas, lui mettre des cuissardes, des talons, des minijupes, des perruques, des porte-jarretelles, on voulait la faire boire, qu'elle danse sur des tables, dans des cages, qu'elle fasse la tournée des bars. Ça l'effrayait, elle avait tant besoin d'eau et de sommeil. Une vraie bête d'étable.

Un jour d'octobre Monsieur B., son professeur à l'université, lui avait dit: «Allez donc voir mon ami Joseph, je crois qu'il dirige plus ou moins les archives à l'Institut. C'est le seul qui s'y connaisse, pour votre truc.»
Pour le rendez-vous elle avait passé un nouveau pull, maille, manches trois-quarts. Elle n'en supportait pas le col roulé, l'éloignait de son cou avec des gestes désordonnés. Elle s'était mise à rougir, éternuer, balbutier, pour finir moite du dos et des mains. Elle avait chaud, elle avait peur.
Ils avaient parlé de ses recherches, de ce qui l'intéressait dans la littérature. Joseph l'écoutait en posant sur elle des yeux rétrécis, aiguisés d'un trait blanc si elle s'agitait. A la fin de l'entretien il lui avait proposé de faire un stage. Elle avait accepté, sans savoir en quoi cela pouvait consister.

Apparemment Joseph n'avait, lui non plus, aucune idée de ce que pouvait être un stage. Parfois il disparaissait sans lui avoir dit ce qu'il fallait faire. Elle montait, on la regardait avec un air de pitié amusée, «Ah Joseph n'est pas là non.»
«Là», tout le monde était beau et mince, savait comment s'habiller, et avait le sens de la repartie. Elle laissait des post-it avec des questions sur le bureau de Joseph. Et elle rentrait chez elle, au creux du studio, avec ses livres et ses appels à sa mère, sa grand-mère, ses tantes, ses amies, à une armée de femmes qui, bavardant d'un bout à l'autre de la France, retranchées au chaud de leurs maisons, tissaient autour d'elle une grande toile de fils téléphoniques sécurisante, attentive et domestique.
La semaine suivante Joseph descendait avec le paquet de post-it. Assis en équilibre sur un

Apparemment Joseph n'avait, lui non plus, aucune idée de ce que pouvait être un stage. Parfois il disparaissait sans lui avoir dit ce qu'il fallait faire. Elle montait, on la regardait avec un air de pitié amusée, «Ah Joseph n'est pas là non.»
«Là», tout le monde était beau et mince, savait comment s'habiller, et avait le sens de la repartie.



AUCUN RESPECT EMMANUELLE LAMBERT

Stock, 226 pp., 20 €. En librairie le 21 août.

Affronter une institution parisienne quand on est stagiaire, c'est déjà une épreuve. Affronter un monstre sacré, et même deux, c'est encore plus délicat. Accueillie à 20 ans, à la fin des années 90, dans un Institut qui recueille des fonds littéraires, la protagoniste d'*Aucun respect* y revient au terme de ses études, afin de s'occuper des archives d'Alain Robbe-Grillet. Organiser une exposition, établir une chronologie : il faut pour cela se rendre en Normandie, dans le château du maître – et de la maîtresse, puisque Catherine Robbe-Grillet, dominatrice de performances sadomasochistes, joue un rôle de premier plan dans cette histoire. La relation avec l'écrivain et sa femme est décrite avec une drôlerie assortie d'affection. On n'aura garde de confondre l'autrice avec le personnage qui endosse sa trajectoire, puisque le roman est écrit à la troisième personne, mais cette mise à distance ne fait qu'accroître l'intimité chaleureuse qui émane de l'ensemble. **Cl.D.**

tabouret, il les prenait un par un, lançant chaque phrase avec «Oui, alors…» A mesure qu'il déchiffrait les questions Joseph se demandait à l'évidence si les réponses qu'il apporterait aux prochains post-it ne risquaient pas d'annuler celles qu'il venait de formuler, à la queue leu leu. Il finissait par poser les post-it en lui disant qu'elle n'avait qu'à lui faire un résumé. Puis il riait.

Hypnotisée par le motif du rideau masquant la porte d'entrée (il était censé donner au studio un côté boudoir), elle coupait des courgettes à un rythme régulier auquel se mêlait, dans son esprit, le bruissement des post-it carrés jaunes mixés, puis froissés par les mains solides de Joseph. Le poste de radio occupait l'espace sonore d'une présence familière, à laquelle elle prêtait peu attention.

Entre deux nouvelles, la radio avait diffusé un spot publicitaire pour la viande de veau «élevé sous la mère». Pendant des années elle avait entendu «élevé sous la mer», se disant que cela devait donner à la viande un goût subtilement salé, jusqu'au jour où une sagacité relative lui avait fait vérifier l'information. Elle avait dû effacer l'image des veaux étouffés sous l'eau, ou équipés de tubas le temps d'atteindre la taille requise pour l'abattoir, pour la remplacer par une autre. Ils étaient désormais à l'endroit juste, à l'endroit réel, sous le pis des vaches. Le temps d'atteindre la taille requise pour l'abattoir.

C'était de l'élevage. Pas de l'apprentissage sous-marin.

Quand la radio était revenue sur les crimes du «tueur de l'Est parisien», elle avait arrêté de découper les légumes.

Depuis des mois, il violait et assassinait des femmes dans les arrondissements où habitaient la plupart de ses amies. Faute de pouvoir les enfermer chez elles, leurs mères leur avaient acheté des petites bombes lacrymogènes. Elles auraient sans doute préféré que les filles restent pour l'éternité dans leurs chambres d'adolescentes, posters aux murs, livres, radiocassette, coups de fil interminables. Si seulement elles étaient restées. Il n'y aurait plus jamais eu à avoir peur.

Lorsqu'elles sortaient le soir, entre filles, elles avaient un code de conduite censé les protéger. De retour chez elles, elles se téléphonaient. Si l'une d'entre elles était menacée, mais qu'elle pouvait répondre, elle devait dire qu'elle venait de raccompagner une amie, qui en réalité n'existait pas et à qui elles avaient préalablement donné un prénom fictif ; alors les autres prévenaient la police. Si le répondeur automatique s'enclenchait, les autres laissaient un message disant qu'elles avaient oublié leur carte orange et arriveraient deux minutes plus tard pour la récupérer ; si dans les deux minutes personne n'avait rappelé, elles prévenaient la police.

Pour veiller les unes sur les autres, elles faisaient ce que pouvaient faire des filles seules quand, dans la ville, on laissait circuler des ogres. Soit, presque rien.

2
L'association

L'Institut était une petite association tapie au fond d'une cour, dans les beaux quartiers parisiens. Plus tard il deviendrait une institution, une vraie, avec des déménagements, des recrutements, des procédures, du management, des réunions ; avec de l'inertie et des chaînes de mails, des «sauf erreur de ma part», des chefs, des sous-chefs, des aspirants chefs, et des professionnels. A cette époque, c'était un lieu de plaisir caché dans Paris, où s'agitaient des intellectuels très inventifs. C'est beau, les débuts.

Elle pouvait y aller à pied. Descendre l'avenue de l'Opéra, passer devant le Louvre et, juste avant de traverser la Seine pour remonter la rue du Bac, saluer les oiseaux du jardin des Tuileries, canards, pigeons. Il n'y avait alors ni les corneilles, introduites depuis pour réguler l'invasion de ces derniers, ni les perruches qui, il y a quelques années, se sont échappées des caisses dans lesquelles on les transportait à l'aéroport d'Orly. Elles ont vite envahi les parcs et les bois d'Ile-de-France. Les arbres parisiens sont maintenant pleins de leur agitation verte, et jacassante.

Elle pouvait y aller à pied. Descendre l'avenue de l'Opéra, passer devant le Louvre et, juste avant de traverser la Seine pour remonter la rue du Bac, saluer les oiseaux du jardin des Tuileries, canards, pigeons. Il n'y avait alors ni les corneilles, introduites depuis pour réguler l'invasion de ces derniers, ni les perruches qui, il y a quelques années, se sont échappées des caisses dans lesquelles on les transportait à l'aéroport d'Orly.

Tous les matins, la lumière bleutée, le froid, les vagues marron de la Seine, les reflets sur les vitres, les lumières aux fenêtres, les gens qui se préparent, l'image rassurante de la quotidienneté.

Le peuple de l'Institut lui semblait former une bande à laquelle elle n'appartiendrait jamais, trop éloignée d'eux dans le temps (elle était si jeune) et dans l'espace social (elle venait d'une petite banlieue résidentielle). Quand elle allait les saluer, elle revivait les cours d'éducation physique de son adolescence. Dans le gymnase sonore, elle faisait crisser la semelle de ses baskets sur le parquet en attendant que les filles athlétiques se soient choisies entre elles pour intégrer l'une des équipes de sport collectif. Activité qui se terminait par un drame prévisible puisqu'elle était à la fois asthmatique, distraite, et fort myope.

A l'Institut, elle aimait se cacher dans la cave pour y fouiller les boîtes d'archives. Les grises en carton, nouées par des rubans de tissu, profondes, grande contenance ; il fallait en sortir des piles de dossiers pleines de poussière. Les marron qu'on devait monter soi-même. Elle exhumait des feuilles manuscrites pour les photocopier, perpétuant ainsi la tradition qui voulait qu'un stage, jamais rémunéré, soit constitué d'un nombre de photocopies substantiel.

De temps à autre quelqu'un descendait vérifier qu'elle ne volait rien. On venait en effet de découvrir qu'une universitaire renommée rapportait chez elle des documents (programmes de théâtre, articles de presse, cartes postales promotionnelles), si elle les trouvait en plusieurs exemplaires dans les boîtes. Joseph, gêné, avait expliqué qu'on ne pouvait pas faire ça, on ne pouvait pas s'approprier les choses, vous imaginez, si tout le monde faisait ça, on n'aurait plus aucune trace de rien, même s'il était vrai que, lorsqu'il restait un exemplaire, ce n'était pas perdu pour la science. Au fond, sans vouloir le formuler, Joseph était d'accord avec la voleuse, position tout à fait incompatible avec son statut car, à l'Institut, Joseph se préparait à devenir de plus en plus important. Et donc, de plus en plus respectable.

Lorsqu'ils lisaient les archives remontées de la cave, Joseph et elle étaient tout émus. Ils éprouvaient le surgissement du passé traversant la graphie hésitante du manuscrit, le fragment de notes fébriles, le dessin griffonné, la planche de photographies ordinaires. Le simple morceau de papier conservé comme un trésor, selon un rite secret. Avec les palpitations de ces vies évanouies, elle faisait des listes ; son émotion retombait.

LE WEEK-END PROCHAIN *L'HEURE BLEUE* de PETER STAMM (Bourgois).

Ce soir, c'est cauchemar

Par Nicole Claveloux éditions Cornélius























Que se passe-t-il dans la tête de Nicole Claveloux lorsqu'elle s'endort ? Il y a d'abord Loïc Lalune, le chef décorateur de l'imagination, Lili et Zizi Frisson, spécialistes des sensations, ou encore Madame Reine Bancale, experte de la mémoire en charge des archives et bien sûr la Grande directrice, Nicole Claveloux elle-même. Mais voilà qu'une belle nuit débarque Charles Chaposec, responsable discernement du département «Logique et raison», un homme rigide qui souhaite effectuer un contrôle de gestion dans le secteur des rêves. Et c'est ainsi que notre joyeuse bande s'embarque dans un voyage haut en couleur au pays des songes et des cauchemars…

CE SOIR, C'EST CAUCHEMAR
de NICOLE CLAVELOUX
Cornélius, coll. Solange, 88 pp., 25,50 €. A paraître le 12 septembre.

Ce soir, c'est cauchemar

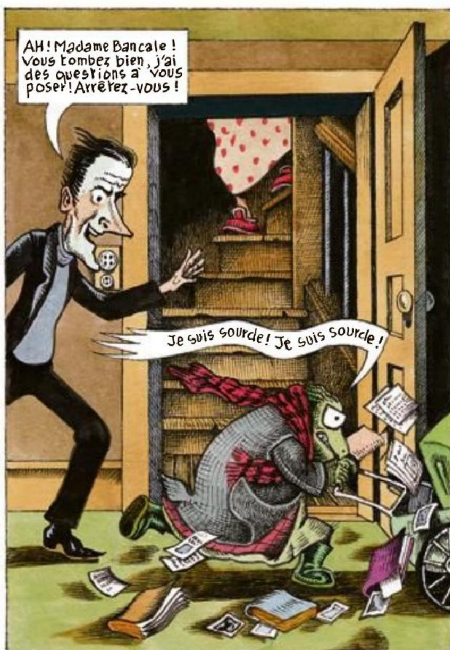
Par Nicole Claveloux éditions Cornélius




Hum... Monsieur Lalune, je me suis emporté contre vous la nuit dernière... c'était parfaitement injustifié et je vous prie de bien vouloir m'en excuser... hum... vous êtes un grand artiste, mon petit bonhomme !


J'accepte vos excuses jeune homme!




AH! Madame Bancale ! Vous tombez bien, j'ai des questions à vous poser! Arrêtez-vous !
Je suis sourde! Je suis sourde!


Alors Chaposec? Et ce contrôle du secteur rêves? Où en êtes-vous? Nous n'avons pas abordé le sujet l'autre nuit! J'aimerais être tenue au courant.
J'y travaille! J'y travaille! Je prépare un mémorandum!
Ha Ha Ha! On nage en plein passéisme! Il ne manque plus qu'un feu de cheminée! Quelle poussière! On se croirait dans un musée!
Bon! Alors Qu'est-ce que c'est?

LE PUZZLE DE COCO



Règlement complet sur *Libération.fr* ou en flashant ce QR code.



Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle à reconstituer et à renvoyer à : Libération – Puzzle 2024 – 113 avenue de Choisy – 75013 Paris. A gagner : un dessin original et dédicacé de Coco (dix gagnants tirés au sort).

LE QUIZ DU JOUR

Les comédies romantiques

Par **JOHANNA LUYSSEN**

1 Dans *Elle et Lui* (Leo McCarey, 1957), dans quel endroit new-yorkais les deux héros se promettent-ils de se retrouver ?
A Sous la grande horloge de Grand Central.
B Au sommet de l'Empire State Building.
C Dans le grand hall du Chrysler Building.
D Devant la fontaine Bethesda à Central Park.

2 Dans *Vous avez un message* (Nora Ephron, 1998), comment s'appelle la librairie indépendante de Kathleen ?
A The Shop Around the Corner.
B Fox Books.
C Sense and Sensibility.
D Kathleen's Nest.

3 Dans *Clueless* (Amy Heckerling, 1995), la belle, futile et populaire Cher apprend à tomber amoureuse d'un garçon aux antipodes d'elle-même. Il s'agit…
A Du petit ami de sa meilleure amie Dionne.
B Du fils de son ex-belle-mère.
C De son camarade du cours de maths.
D Du fils de l'avocat de son père.

4 Quelle célébrité britannique fait un caméo dans *le Journal de Bridget Jones* (Sharon Maguire, 2001) ?
A Jamie Oliver.
B Salman Rushdie.
C Rowan Atkinson, alias Mr Bean.
D Elton John.

5 Dans *My Fair Lady* (George Cukor, 1964), quelle est la phrase que parvient enfin à prononcer Eliza Doolittle, signant par là son ascension sociale par la perte de son accent cockney ?
A *«Peter Piper picked a peck of pickled peppers.»*
B *«The rain in Spain stays mainly in the plain.»*
C *«Sally sells seashells by the sea shore.»*
D *«A rolling stone gathers no moss.»*

6 Dans *Coup de foudre à Notting Hill* (Roger Michell, 1999), William (Hugh Grant) prétend être un journaliste spécialisé afin d'obtenir une interview d'Anna (Julia Roberts). Pour quelle revue ?
A *British Dogs and Breeds.*
B *British Motors.*
C *Horse and Hound.*
D *Granta.*

7 Dans *Quatre Mariages et un enterrement* (Mike Newell, 1994), quel poème Matthew récite-t-il aux obsèques de son compagnon Gareth ?
A *Ode to a Nightingale* de John Keats.
B *The Presence of Love* de Samuel Coleridge.
C *Funeral Blues* de W.H. Auden.
D *I Wandered Lonely as a Cloud* de William Wordsworth.

8 Dans *le Nom des gens* (Michel Leclerc, 2010), de qui le héros Arthur Martin est-il fan ?
A Robert Hue.
B Georges Pompidou.
C René Coty.
D Lionel Jospin.

Réponses : 1-B ; 2-A ; 3-B ; 4-B ; 5-B ; 6-C ; 7-C ; 8-D.

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, la saga policière de l'Europe des années 1930 par Franck et Vautrin, dont le premier tome efficace explore Berlin.

Si D'Artagnan avait vécu au XXe siècle, son épée serait une canne, sa cape un Leica et il s'appellerait Blèmia Borowicz. Il traînerait sa bohème à Montparnasse, en juif hongrois déraciné, prêt à témoigner des fureurs de l'époque. Il y a du Robert Capa dans le héros créé en 1987 par Dan Franck et Jean Vautrin et qui, depuis, arpente l'Europe des années 1930 (et même un peu plus) son appareil photo à la main. Dans *la Dame de Berlin*, le premier tome de cette saga sur les chapeaux de roues, c'est le cliché compromettant d'un petit moustachu irascible, prise par hasard, qui va l'entraîner dans un tourbillon aux côtés de sa cousine, la séduisante actrice Maryika Vremler.

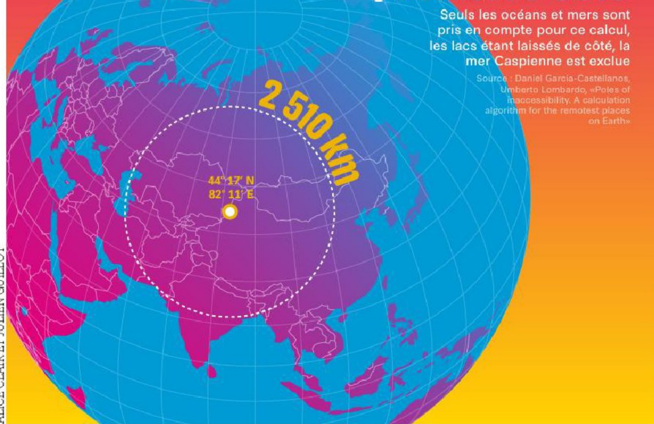
Ecrit comme un feuilleton, avec des chapitres de quelques pages à peine, le livre fond à une vitesse folle, virevolte entre personnages fictifs et réels et ne perd jamais l'amour de vue très longtemps. Sans rien sacrifier pourtant ni à son message politique ni à la rigueur historique. Dans le tome 2, *le Temps des cerises*, Boro se frottera à la Cagoule dans le Paris du Front populaire et dans le troisième, *les Noces de Guernica*, pour lequel on avoue une tendresse toute particulière, c'est la guerre d'Espagne qui en veut à son Leica et à son goût de l'aventure.

Après huit tomes et la mort de Jean Vautrin, Dan Franck a failli arrêter. Mais en 2022, un neuvième tome a ressuscité le héros après treize ans d'absence. On l'a retrouvé comme un vieil ami. Toujours aussi désinvolte, toujours aussi séduisant.

MICHEL BECQUEMBOIS

DAN FRANCK ET JEAN VAUTRIN ***LA DAME DE BERLIN*** le Livre de Poche, 704 pp., 9,40 €.

LE CHIFFRE À LA CON



ALICE CLAIR ET JULIEN GUILLOT